
"Le ROMAN CANADIEN"
Alexandre Huot
LE TRÉSOR DE BIGOT
ROMAN CANADIEN INÉDIT
25c
FOURNIER-26
EDITIONS EDOUARD GARAND
MONTREAL

LE TRESOR DE BIGOT

Roman canadien inédit

par

ALEXANDRE HUOT

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"
Editions Edouard Garand
153a rue Sainte-Elisabeth, 153a
Montréal.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

à la même librairie

THÉÂTRE

La Pipe de plâtre, comédie en un acte, seconde édition.
Les Pâmoisons du Notaire, comédie en un acte et trois tableaux.
Le Songe du Conscrit, saynète en vers, seconde édition épuisée.

ROMANS

Ma Femme et Moi, roman d'amour de chez nous, sous presse.
Le Trésor de Bigot, roman canadien.

PARAÎTRONT PROCHAINEMENT

La Ceinture Fléchée, roman canadien.
Le Reporter, comédie héroïque, 4 actes en vers.
L'Horrible Etreinte, un acte d'épouvante.
Les Aventures Extraordinaires de Guy Verchères, voleur et homme de bien.

EN PRÉPARATION

Les Filles de Minuit, roman canadien.

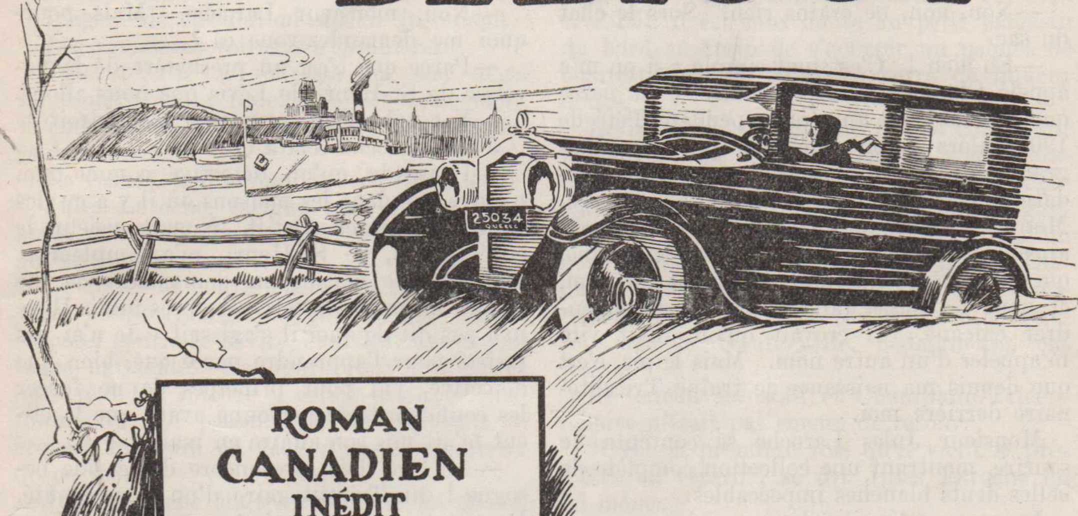
VOYAGES

Les Canadiens-Français aux Etats-Unis, leur lamentable histoire racontée par un témoin oculaire.

EDOUARD GARAND

1926

LE TRÉSOR DE BIGOT



ROMAN CANADIEN INÉDIT
par
ALEXANDRE HUOT
Illustrations d'ALBERT FOURNIER

I

CHAMPLAIN-TRICENTENAIRE.

—Voyons, Tricentenaire, ne te fâche donc pas pour pareille vétille !

—Mais ce sale "habitant" nous a volé notre tour.

—Qu'importe ! Si nous perdons ce bateau, nous prendrons le suivant. Ce n'est qu'un quart d'heure d'attente. Juste le temps de griller un autre "clou de cercueil".

Le jeune homme assis à l'avant d'un spacieux Sédan Buick sortit un riche étui à cigarettes de sa poche de veston, choisit une "Mogul" à bout de liège, la frappa de l'index à trois ou quatre reprises pour en chasser les grains de tabac qui eussent agacé sa langue et la porta à sa bouche d'un mouvement un peu pédant.

Puis il éclata de rire en regardant Tricentenaire qui le fixait d'un air ébahi !

—Qu'est-ce qui t'étonne en moi, jeune homme ? questionna-t-il.

—C'est votre calme constant, éternel. Le mois dernier, après l'accident d'automobile terrible que nous avons eu, vous vous êtes relevé, vous avez regardé la machine capotée, puis vous avez silencieusement allumé une cigarette, tout comme vous venez de le faire. Ah ! ce calme, ce calme me donne envie de me battre, moi !

Après avoir paisiblement tiré une bouffée de sa "Mogul", l'autre répondit :

—Je me demande, Tricentenaire, pourquoi on t'a appelé ainsi. Loin d'avoir 300 ans, ton tempérament vif me prouve que tu es bien plus jeune que ton âge. Nous avons encore dix minutes à attendre. Le bateau est au milieu du St-Laurent. Tu as bien le temps de me dire pourquoi tes parents

ont eu l'idée saugrenue de t'appeler Champlain-Tricentenaire.

—Vous m'avez bien souvent posé la même question, monsieur Laroche. Elle vous portait malheur, car la dernière fois que vous l'avez formulée, l'automobile a capoté.

—C'est vrai, je me rappelle, la collision s'est produite juste au moment où tu allais me répondre. Mais tu sembles y mettre de la mauvaise volonté. Pourquoi hésites-tu à me raconter l'histoire de ton baptême ?

—Parce que vous allez vous moquer de moi.

—Non, non, ne crains rien. Sors le chat du sac.

—Eh bien ! C'est tout simple : si on m'a appelé Champlain-Tricentenaire, c'est parce que je suis venu au monde pendant l'été de 1908, alors qu'on célébrait, par des fêtes grandioses, le troisième centenaire de la fondation de Québec par Samuel de Champlain. Mon père ne voulait pas qu'on me nommât ainsi. Mais mon parrain et ma marraine, qui étaient des habitants, tenaient au nom, et papa les laissa faire pour ne pas engendrer chicane. Il croyait qu'on allait vite m'appeler d'un autre nom. Mais le pis, c'est que depuis ma naissance je traîne Tricentenaire derrière moi.

Monsieur Jules Laroche se contenta de sourire, montrant une collection complète de belles dents blanches impeccables.

La conversation tomba.

Autour d'eux, il y avait des douzaines de voitures à chevaux, d'automobiles de promenade, de camions dont les conducteurs attendaient leur tour de s'embarquer sur le bateau-passeur qui traverse le fleuve St-Laurent de Québec à Lévis.

Cette foule était la parfaite image de la démocratie moderne. La limousine luxueuse y côtoyait la pauvre Ford du cultivateur à la capote avariée. Les belles dames et les jeunes filles précieuses pouvaient facilement entendre des conversations où le choix des termes faisait défaut.

Un bruit continuel s'échappait de cette cohue. L'un pestait contre l'autre qui tentait de lui voler son tour, tout comme Tricentenaire avait fait tout à l'heure. Des trompes d'autos grinçaient avec un bruit désagréable sous la main des automobilistes impatientés par l'attente, qui croyaient par ce bruit inutile hâter l'arrivée du bateau-passeur.

Malgré les autos, malgré tous les engins du modernisme, cette place grouillante de peuple, était bien toujours le vieux Québec.

Sur le marché, en face du ponton des bateaux-passeurs Québec-Lévis, avec la rue Dalhousie au milieu, on pouvait voir une centaine de cultivateurs des campagnes environnantes vendant leurs produits.

Comme fond à ce décor pittoresque, de vieilles maisons s'élevaient derrière le marché, droites et austères comme une vieille fille, avec des toits à pics et raides comme elles.

Jules Laroche jeta sa cigarette et, s'adressant à Tricentenaire, lui demanda :

—Connais-tu le curé de St-Henri ?

—Non, monsieur Laroche. Mais pourquoi me demandez-vous çà ?

—Parce que c'est au presbytère de la paroisse de St-Henri de Lévis que nous allons.

—Y a-t-il eu un meurtre à cet endroit ?

Jules Laroche éclata de rire :

—Penses-tu qu'un détective comme moi n'entre que dans les maisons où il y a eu des meurtres ! s'exclama-t-il. Non, monsieur, le curé Marin, de St-Henri, m'a simplement téléphoné ce matin, me demandant de me rendre à son presbytère cet après-midi. Il ne m'a pas dit de quoi il s'agissait. Je n'ai pas insisté pour l'apprendre parce que, bien que détective, j'ai pour principes de ne forcer les confidences de personne avant que le client m'ait mis son affaire en mains.

—Ah ! ce doit être encore de la sale besogne ! dit Tricentenaire d'un air dégoûté. Depuis six mois, ce n'est que de ça. Deux meurtres ! Trois incendies criminels ! Un vol sacrilège !...

—Assez, Tricentenaire.

—Votre père est riche, monsieur Laroche. De plus votre mère vous a laissé toute sa fortune à sa mort, de sorte que vous êtes plus riche que votre père. Je me demande pourquoi vous faites ce sale métier de détective.

—D'abord, répondit Jules Laroche, ce n'est pas le métier qui est sale, ce sont ceux que nous poursuivons. Ensuite : si je suis détective, c'est par goût. Mon talent d'observation, d'enquête, n'est plus inutile dans ce métier. A ne rien faire avec mes milliers de piastres, ma vie s'écoulerait stérile comme celle de Robinson Crusoé sur son Ile déserte. Si je veux être utile à la société, moi, Jules Laroche, fils du plus important manufacturier de chaussures de Québec, je me demande pourquoi Champlain-Tricentenaire Lacerte, mon secrétaire et factotum, y aurait objection, quand c'est justement cette décision à moi qui lui permet de gagner sa vie sans trop s'éponger le front.

Le secrétaire et factotum rougit un peu

et ouvrit la bouche pour parler. Mais il jugea sans doute plus prudent de se taire, car il s'enfonça davantage dans son siège et referma la bouche.

Le bateau était accosté au ponton. Les voitures débarquaient.

—Ce bateau ne partira certes pas sans nous, déclara le détective, car il peut contenir au moins 15 voitures et notre auto est la huitième à embarquer. Cesse de bouder, Tricentenaire, et pèse sur le démarreur pour que nous soyons prêts à avancer quand notre tour viendra.

L'agent de circulation sifflait justement.

Les premières voitures s'ébranlèrent.

Tricentenaire se redressa sur son siège. Le moteur de la Buick ronflait doucement. Il embraya et, sur un signe de l'agent, avança lentement.

Ils étaient maintenant à bord du bateau.

Jules Laroche, fatigué sans doute d'être assis, descendit de l'auto et alla s'accouder au bastingage.

Le détective pouvait avoir 25 ans. De ses yeux bleus, il regardait de petites vagues clapoter contre le navire, et frisait une moustache naissante. Sa figure était franche et ouverte. Un sourire y errait presque constamment. Le passant qui le regardait se croyait toujours en face d'un des heureux de ce monde.

Jules Laroche était satisfait de lui-même. satisfait de la vie, satisfait de tout. Jamais il ne récriminait. Jamais il ne se fâchait.

Pour le commun des mortels, il était tout simplement un fils à papa prétentieux et vaniteux. Sa façon de s'habiller le faisait passer pour tel. Grand, mince, élégant, il était toujours vêtu avec une recherche un peu efféminée. Le "dernier cri" c'était lui qui le lançait à Québec.

Cet après-midi il portait un complet à couleurs pâles, voyantes, disparates. Ses pantalons étaient amples, trop amples, larges, beaucoup trop larges du bas. La mode le voulait ainsi. Il lui obéissait. Etait-ce par vanité ? Non, il voulait tout simplement donner aux criminels qu'il poursuivait, la fausse idée qu'il était un fat ridicule fort peu dangereux.

Champlain-Tricentenaire Lacerte imitait son maître dans la recherche du vêtement. Mais il ne réussissait point à l'égaler dans le chic. Court, trapu, très large d'épaules, il ressemblait, suivant l'expression du détective, à Quasimado, de Notre-Dame de Paris.

Sa physionomie manquait de franchise. Ses yeux fuyaient toujours la rencontre d'autres yeux. Laroche disait que c'était son éducation qui l'avait fait ainsi. Son père, ivrogne invétéré, le rouait de coups. Jules l'avait pris sous ses soins trois ans auparavant, alors que le père avait été condamné à deux années de bagne pour vol.

Champlain-Tricentenaire s'était peu à peu attaché à son maître. Il l'aimait comme il n'avait jamais aimé dans sa vie.

Jules Laroche se tourna vers son automobile et constata qu'elle était vide. Où était donc allé Champlain-Tricentenaire ? Oh ! se dit-il, il est sans doute au petit magasin du bord en train de s'acheter un paquet de cigarettes ou de boire un verre de liqueur douce.

Le bateau avait presque fini sa course sur le fleuve. On voyait au loin la vieille citadelle de Québec, la terrasse Dufferin, le Château Frontenac surplombé de sa tour gigantesque et l'Université Laval se dégager d'un horizon bleu avec, en bas, sous le cap Diamant, le vieux Québec et ses vieilles maisons ressemblant à un amas de reliques d'autrefois que la Haute-Ville, dédaigneuse, eut jeté là.

Le bateau accostait et Champlain-Tricentenaire n'était pas encore de retour.

"C'est la première fois qu'il vient si près d'être en retard", se dit Jules Laroche en lui-même.

La sirène du bateau annonça l'arrivée. La passerelle fut abaissée par les matelots. Tricentenaire n'arrivait pas.

Le détective se dirigea alors vers le petit magasin du bord, fouillant le bateau du regard.

Tout à coup, il s'arrêta et poussa un "Sapristi" bien scandé. Pour parler ainsi, il fallait une grande cause, car le calme de Jules Laroche était presque aussi difficile à remuer que le cap Diamant.

Mais le spectacle qui s'offrait à ses yeux était bien susceptible de provoquer sa colère.

Il se contint cependant. Un sourire, mais un sourire dangereux erra sur sa figure.

Il se dirigea alors vers un coin obscur où un vagabond à mine patibulaire retenait d'une main au collet Champlain-Tricentenaire tandis que l'autre faisait des gestes qui paraissaient menaçants. La conversation entrecoupée se faisait à voix basse, de sorte que les voisins n'entendaient rien. Le jeune Tricentenaire semblait résister à des demandes du vieillard et paraissait ployer sous ses menaces.

Jules Laroche posa rudement la main à l'épaule du vieux vagabond :

—Ne vous avais-je pas défendu, père Lacerte, de parler à votre fils ! déclara le détective. Je ne veux point que vous le contaminiez. Champlain est un brave jeune homme honnête et bien casé maintenant. Allez vous régénérer. Menez une vie de bon citoyen pendant quelques années. Rachetez vos fautes et je vous remettrai votre enfant entre les mains. D'ici là, je ne veux pas vous voir le bout du nez à cent pieds du sien. Entendez-vous !... Si vous ne m'obéissez pas, je vous ferai arrêter, et cette fois, le juge saura bien compter plus loin que deux ans de pénitencier.

Le vagabond, de menaçant, qu'il était avant l'arrivée de Jules, s'était fait suppliant.

—Mais, pleura-t-il, je veux ravoir mon enfant, monsieur Laroche. J'ai ouvert une petite taverne à la basse-ville et j'ai besoin de lui pour servir la bière aux clients.

—Vous osez me demander votre fils pour en faire un commis de bar, tonna le détective. Non, père Lacerte, éloignez-vous et n'essayez plus de parler à Champlain-Tricentenaire, car il pourrait vous en cuire !

Les autos débarquaient du bateau. Celle de Jules Laroche bloquait le passage aux autres. Les sirènes criaient sous les doigts impatients de ceux que la conversation du détective retardait.

Champlain Tricentenaire, en deux bonds, fut dans l'auto de son maître, au volant. Le vieux vagabond suivit de loin. Comme le détective montait dans la voiture, il cria à son fils : "Tricentenaire, si tu ne fais pas comme je t'ai dit, tu sais ce qui va t'arriver !"

Le secrétaire pâlit affreusement. Le détective lui demanda :

—Qu'est-ce que le vieux signifie par ces menaces à ton adresse ?

Mais, à ce moment, un matelot criait rudement à Tricentenaire d'avancer. Celui-ci obéit à l'ordre.

Quand ils se trouvèrent sur l'avenue Laurier, à Lévis, Jules Laroche répéta sa question.

—Ah ! je ne sais pas ce que mon père a voulu dire, répondit Champlain. C'est sans doute une vaine menace.

—Tricentenaire, je crois que tu me caches quelque chose.

—Oh ! Comment pourrais-je, monsieur Laroche !

—Très bien, nous verrons.

L'automobile laissait l'avenue Laurier pour prendre la rue Commerciale.

Champlain pesa nerveusement sur l'accélérateur. La machine fit un bond et s'engagea à toute vitesse dans la côte Davidson, tourna à la rue St-Louis et à la rue St-Antoine, puis, après un nouveau détour sur la rue St-Georges, s'engagea, ronflant avec fracas, sur la route Lévis-Jackman, lisse comme un marbre.

Tricentenaire pesa encore davantage sur l'accélérateur. Jules Laroche le regardait, soucieux. D'habitude, son secrétaire se montrait plus prudent. Qu'avait-il ?

L'indicateur de vitesse marqua 40-50-55-58 milles à l'heure.

A la bourgade de Sorosto, une mère lança un cri déchirant à son enfant qui eut tout juste le temps de traverser la route avant que l'auto s'engouffrât à une vitesse folle dans la petite côte qui apparaît au touriste dès qu'il dépasse cette bourgade.

Jules Laroche n'eut que le temps de voir l'église de Pintendre. Elle était déjà loin. Le détective commençait à être lui-même enivré de vitesse.

Champlain demeura silencieux jusqu'à St-Henri.

—Toi, pensait le détective en le regardant du coin de l'oeil, tu as certainement quelque chose. Pourquoi veux-tu me cacher ce secret ? Mystère !

L'automobile s'arrêtait en face du presbytère de St-Henri.

—Ai-je conduit à une trop grande vitesse ? questionna Champlain en sautant à terre.

Le détective lui répondit :

—Tu n'as pas conduit trop vite pour moi, mais peut-être un peu trop pour les agents en motocyclettes qui patrouillaient la route Lévis-Jackman.

II

L'ATTENTAT SACRILEGE.

Le presbytère de St-Henri était une vieille maison enfoncée dans ses solives, au style frustre des siècles passés. En face, on pouvait voir un parterre aux plates-bandes soigneusement entretenues, dont le gazon d'un vert riche avait été fraîchement coupé.

La route Lévis-Jackman passait tout près. On entendait continuellement des sons de trompes d'automobiles. La route était fort fréquentée à cette saison de l'année. Pendant juin, juillet, août et septembre, les

américains passaient par milliers, quittant leur pays sec, pour venir se mouiller la gorge dans la vieille et libre province de Québec. C'était un défilé incessant sur le pont qui unit les deux rives de la Rivière Etchemin à cet endroit.

Il y a à la sortie de ce pont un brusque détour très dangereux. C'est pourquoi les trompes d'automobiles jouaient incessamment une musique criarde aussi harmonieuse que celle des nègres qui descendaient autrefois le Mississipi.

Jules Laroche descendit sans hâte de sa Buick arrêtée en face du presbytère. Il jeta un coup d'oeil rapide à l'église. Puis ses yeux se tournèrent du côté du cimetière. Quelle ne fut pas alors sa surprise en constatant que le champ des morts était rempli d'une foule de personnes qui semblaient, sur un ton bas, deviser avec animation.

—Comprends-tu ça, toi, Tricentenaire ? demanda-t-il à son compagnon, en pointant le cimetière.

—Sac à papier ! s'exclama Champlain, usant de son expression favorite, nous ne sommes pourtant pas au mois des morts. Si je ne me trompe, ce n'est aujourd'hui que le 15 juillet.

—Enfin, reprit le détective privé, il est bien inutile de nous casser la tête sur ce problème, quand le bon curé de St-Henri va sans doute nous expliquer le plus facilement du monde les raisons de cette foule assemblée dans le champ funèbre.

Jules Laroche jeta un coup d'oeil sur le presbytère. Il vit le vieux curé Marin qui se promenait tranquillement sur sa galerie, lisant son bréviaire. Le prêtre était tellement absorbé dans sa lecture pieuse, que l'arrivée du détective et de son compagnon lui était passée inaperçue. Ce n'est que quand Jules Laroche commença à monter les marches qui conduisaient à la galerie, que le vieux curé quitta des yeux son bréviaire.

Apercevant le détective, il s'avança vers lui avec toute la rapidité que lui permettait son âge :

—Monsieur Laroche, s'écria-t-il, j'avais peur que vous ne veniez pas. Ah ! vous êtes mille fois le bienvenu. J'aurais voulu ce matin au téléphone vous expliquer de quoi il s'agissait; mais l'opératrice nous a coupé la communication. Ah ! monsieur Laroche, un attentat épouvantable, inoui, a été commis cette nuit dans ma paroisse.

—Y a-t-il eu quelqu'un d'assassiné ? interrogea anxieusement le détective.

—Heureusement non, mais des malfaiteurs impies ont violé une tombe dans le cimetière.

—Tiens, c'est donc la raison pour laquelle il y a tant de monde dans le cimetière.

—Oui, mes paroissiens, indignés de cet attentat, vont de leurs yeux en constater l'horreur.

Il y eut un silence.

Jules Laroche se repliait sur lui-même avant de se lancer à l'assaut de ce problème.

Le curé le regardait.

En ce moment, Champlain entra dans la pièce :

—Monsieur Laroche, questionna-t-il, dois-je laisser l'auto sur le bord de la route ? Il y a danger que des passants peu prudents n'en bossent les ailes.

Le détective plongé dans ses réflexions se contenta de répondre :

—Fais comme si l'automobile t'appartenait.

Comme Champlain allait sortir, son maître se ravisa :

—Entre l'auto dans la cour, dit-il, et va au cimetière. Là, tu écouteras les conversations de tous, et tu me feras un rapport fidèle.

—Très bien, monsieur Laroche, comptez sur moi.

Champlain sortit immédiatement pour aller exécuter les ordres du détective.

Quand le curé et Jules furent seuls, celui-ci demanda :

—Quel est le nom du défunt dont on a violé la tombe ?

—Il n'y avait aucune inscription, aucun monument sur cette tombe; de sorte que personne ne sait à quelle famille appartenait le cadavre. D'ailleurs il est mort depuis au-delà de 150 ans, j'en suis sûr, car les bandits n'ont remué que des os. Mais je crois savoir le nom de celui qui reposait dans la tombe profanée. Il s'agit d'une histoire longue. Laissez-moi commencer au début.

Le vieux curé bourra sa pipe, l'alluma et commença :

—Je venais d'être nommé curé de St-Henri par le Cardinal Taschereau, d'illustre mémoire. Comme vous pouvez le voir, il y a bien des années de ça. Dans le temps, le cimetière avait besoin d'être agrandi. Un matin, comme j'étais à visiter un champ voisin dans le but de m'en servir pour agrandir le cimetière, je mis le pied sur quelque chose de dur. Immédiatement je ramassai l'objet. C'était un petit monument funéraire en bois. Une inscription était gravée sur la face du monument. Quelle ne fut pas ma surprise !

Un mort reposait-il là ? J'emportai le monument au presbytère. Ma servante le débarbouilla des saletés qui y adhéraient et je pus, après un long travail, en reconstituer l'inscription. Je m'en rappelle par coeur. Elle se lisait comme suit.

"Ci-gît :
"Marcel Morin,
"Garde du Château St-Louis,
"Mort le 28 septembre 1761,
"Emportant dans sa tombe le
"Secret du trésor de François
"Bigot, intendant de la Nou-
"velle-France."

Jules Laroche regarda le curé avec un calme imperturbable. Cependant, il y avait de quoi faire tressaillir le détective le plus expérimenté. Le curé le regarda :

—Que pensez-vous de cette histoire ? questionna-t-il.

Le détective évita de répondre et interrogea lui-même :

—Monsieur le curé, n'avez-vous pas reçu la visite d'un ou de plusieurs inconnus récemment ?

—Au fait, si, la semaine dernière, un quêteux m'a demandé refuge pour la nuit. Je l'ai fait coucher dans notre chambre de réserve.

—Et vous n'avez rien constaté de suspect le lendemain ?

—Mais, oui, vous me faites rappeler... Ce matin, j'ai eu de la difficulté à retracer le monument dont je vous ai lu l'inscription. Il n'était plus à l'endroit où je l'avais placé dans la chambre de réserve. Quelqu'un l'avait dérangé. J'ai supposé que ma servante, en faisant le ménage, l'avait changé de place.

—Faites venir votre servante, monsieur le curé.

Le curé appela :

—Mélanie ! Mélanie !...

Une vieille demoiselle apparut, s'essuyant les mains avec son tablier.

—Mélanie, dit le prêtre, monsieur Laroche, détective, veut vous poser quelques questions.

—Monsieur, monsieur, s'écria la servante, ne me traînez pas devant les tribunaux, je ne connais rien, rien du tout de cette affreuse affaire...

—Ne craignez rien, mademoiselle, répliqua le détective, je ne désire vous poser qu'une petite question.

Mélanie poussa un soupir de soulagement. Le vieux curé sourit.

—Mademoiselle, reprit Jules, quand vous avez fait le ménage dans la chambre à tout mettre, n'avez-vous pas changé de place un monument funéraire qui se trouve à cet endroit ?

—Ah ! Misère du ciel, non ! monsieur le détective. Pas de danger ! J'en ai bien trop peur de ce monument. Je n'y toucherais pas pour tout l'or du monde. A preuve que j'ai bien peur quand je nettoie cette saprée chambre. Il me semble que le mort va m'apparaître.

Le détective fit un signe.

—Très bien, Mélanie, vous pouvez vous retirer dit le vieux prêtre.

Quand ils furent seuls, le détective questionna de nouveau :

—Vous est-il venu d'autres visiteurs ?

—Non, le quêteux est le seul à qui j'ai donné l'hospitalité.

—Alors, comme ce n'est pas Mélanie, c'est le quêteux qui a dérangé le monument. Pouvait-il lire l'inscription qu'il y avait dessus ?

—Oui, répondit le curé, j'avais reconstitué toutes les lettres et refait chacune d'elles au crayon indélébile.

Un silence se fit.

Jules Laroche réfléchissait : le quêteux, un faux mendiant sans doute, avait lu l'inscription. On y disait que le défunt Marcel Morin, garde du Château St-Louis, était mort, emportant dans sa tombe le secret du Trésor de François Bigot, intendant de la Nouvelle-France. Il y avait un trésor ! Et un trésor ramassé par Bigot ne devait pas être maigre si on en croit l'histoire. Sans doute, une bande de criminels était à la recherche du trésor. Le quêteux faisait partie de cette bande. Mais où avait-on appris l'existence de cette inscription sur le monument funéraire ?

—Monsieur le curé, demanda tout à coup Jules Laroche, avez-vous parlé à quelqu'un de cette inscription ?

—A personne, sauf au notaire qui a souri.

Le détective ayant manifesté le désir de visiter le cimetière, le curé l'accompagna.

Les paroissiens de St-Henri étaient encore nombreux à cet endroit.

L'abbé Morin conduisit Jules à la fosse violée. La terre y avait été remuée. Dans le fond du trou, on pouvait voir des ossements jetés pêle-mêle.

Le curé déclara :

—J'ai défendu à qui que ce soit de rien déranger, car je désirais que la fosse fût à

votre arrivée dans le même état où les criminels l'avaient laissée. Mon sacristain a monté continuellement la garde ici depuis le matin.

—Oui, à preuve que j'ai grand faim, interrompit le bedeau. Il est près de quatre heures de l'après-midi et je n'ai pas encore diné.

—Allez prendre un bon repas, mon ami, déclara Jules, et revenez dans une heure. Maintenant, monsieur le curé, si vous voulez me le permettre, je vais descendre dans cette fosse.

—Faites, monsieur, faites, je sais que vos intentions ne sont point profanes.

Jules Laroche sauta sur les ossements qui craquèrent. Il se mit à genoux au fond de la fosse et fouilla, fouilla...

Une demi-heure, une heure se passèrent; Jules était toujours là. Les paroissiens s'étaient peu à peu approchés et regardaient curieusement.

De temps en temps, Jules poussait un grognement de satisfaction.

A la fin, il se releva et demanda l'aide de deux hommes pour sortir de la fosse. Des dizaines de bras se tendirent. Jules fut hissé.

—Avez-vous trouvé quelque chose, interrogea le curé ?

—Oui, le criminel qui est descendu dans cette fosse la nuit dernière portait des talons de caoutchouc de marque "Panthère"; chaussait des bottines de 8 ½ points, fumait une cigarette de marque "Chesterfield" et avait comme initiales de son nom J. L. Je suis chanceux d'avoir un alibi, monsieur le curé, car J. L. sont justement les initiales de mon nom : Jules Laroche. Cet autre J. L. qui a commis l'acte abominable de la nuit dernière a en même temps commis une imprudence : celle de laisser tomber ce fume-cigarettes au fond de la fosse et de ne pas le ramasser.

En même temps, le détective montrait au curé un fume-cigarettes en or, serti de perles, paraissant de qualité.

Le sacristain arrivait pour reprendre sa garde.

Le curé et le détective s'éloignèrent un peu, désirant s'isoler de la foule. Quand ils furent seuls, Jules déclara :

—Je ne m'explique pas bien comment il se fait que vos paroissiens se révoltent tant contre la violation d'une tombe qui, pour eux, est celle d'un inconnu.

—C'est qu'elle n'est pas du tout pour eux celle d'un inconnu. En effet, quand j'eus réussi à déchiffrer l'inscription, il y a quelque trente ans, je fis une cérémonie imposante. Un service funèbre fut chanté pour le repos de l'âme de Marcel Morin que je considérais comme le premier homme qui foula la bonne terre de St-Henri. J'entourai sa tombe d'une plate-bande que mon sacristain a toujours soigneusement entretenue. Les fidèles venaient souvent s'agenouiller au pied du tombeau de celui qu'ils considéraient comme leur grand ancêtre paroissial. C'est pourquoi l'attentât de cette nuit soulève tant d'indignation parmi mon troupeau.

A ce moment, le détective entendit un aboiement joyeux :

—Tiens, on dirait mon chien Café, s'écria-t-il. Mais oui, c'est lui.

Le chien, après avoir pendant quelques secondes léché la main de Tricentenaire qui causait avec un inconnu dans un coin du cimetière, accourait vers son maître, en agitant joyeusement sa longue queue. L'animal était aussi gros qu'un chevreuil ordinaire. Il était couleur café fort. C'était pourquoi on l'avait baptisé de ce nom.

—Comment se fait-il que te voilà rendu ici, Café ? demanda le détective, se penchant sur le chien qui, essoufflé, battait des flancs et sortait la langue. Je t'avais pourtant dit de rester à Québec. Mais là, tu ne peux rester loin de ton maître. Tu m'as suivi à la piste. Bien, ne t'éloigne pas. Je peux avoir besoin de toi.

En effet, le détective pouvait avoir besoin de lui; car Café avait un flair extraordinaire.

Jules Laroche aperçut soudain Champlain-Tricentenaire qui causait toujours avec l'inconnu.

—Connaissez-vous l'homme avec lequel se trouve mon secrétaire en ce moment ? demanda-t-il au curé.

Celui-ci ajusta ses lunettes et regarda. Puis il se pencha précipitamment vers Jules et lui dit :

—Dieu du Ciel ! Monsieur Laroche. Cet inconnu ressemble étrangement au quêteux que j'ai hébergé l'autre nuit. Mais il est plus jeune; on dirait son fils.

—En tout cas, il n'est pas vêtu comme un mendiant, reprit le détective toujours calme et imperturbable malgré cette nouvelle surprenante.

Champlain n'avait pas vu son maître. Celui-ci se dirigea vers lui en compagnie du curé. L'inconnu fut le premier à les voir s'approcher. Il salua alors précipitamment son interlocuteur, sortit du cimetière et sau-

ta dans un automobile où se trouvait un autre homme. Une minute après, la machine était hors de vue.

—Sapristi, on dirait qu'il a peur de nous, s'écria en riant le détective.

Voyant approcher son maître et le curé, Champlain apparut visiblement décontenancé.

Le détective pensa : "C'est la seconde fois qu'aujourd'hui mon fidèle serviteur se montre à moi en louche compagnie. Il faut que je voie le fond de cette affaire."

Il demanda alors à Champlain :

—Tu as rempli la mission que je t'avais confiée ?

—Oui, monsieur Laroche.

—Et le résultat ?

—Tous ceux que j'ai interrogés se montrent indignés de l'attentât. Il paraît que la tombe violée est celle du fondateur de cette paroisse. On vénérait beaucoup le défunt. Certains disent qu'il est mort emportant le secret d'un grand trésor enfoui quelque part à St-Henri.

Le détective se tourna vers le curé :

—Monsieur l'abbé, dit-il, quelques-uns de vos paroissiens semblent connaître cette histoire du trésor. Cependant vous ne l'avez racontée qu'au notaire !

—Non, monsieur Laroche; je n'ai rien dit à âme qui vive, excepté au notaire. J'avais peur que mes paroissiens ne prissent la chose au sérieux et ne négligeassent leurs travaux des champs pour entreprendre la vaine poursuite de ce trésor.

—Vous avez bien fait, monsieur le curé. Cependant plusieurs de vos paroissiens connaissent quand même l'histoire.

—C'est ce je ne m'explique pas, monsieur Laroche.

Le curé pencha la tête, réfléchit, puis déclara :

—Je ne crois pas pourtant que le notaire ait parlé.

—Allons chez le notaire, déclara alors Jules Laroche. Mais non, auparavant, j'ai une petite besogne à accomplir. Café, viens ici !

Le chien s'approcha. Son maître se dirigea avec lui vers la fosse. Il y fit descendre l'animal :

—Sens, Café, sens, sens bien, sens fort, répéta-t-il plusieurs fois.

L'animal, le nez fouillant le fond de la fosse, fit plusieurs tours sur lui-même. Soudain, d'un bond, il sauta hors du trou et se mit à avancer lentement, le museau rasant le sol.

—Je crois qu'il a la piste du criminel, dit Jules au curé.

Le chien sortit du cimetière et prit la route Lévis-Jackman. Il n'avait pas fait 500 pas qu'il quitta la route, sauta par-dessus une clôture et se mit à aboyer en face d'une maison.

—Mais votre chien est arrêté devant la résidence de notre notaire, monsieur Laroche, dit le curé avec surprise.

—Je m'en doutais, fit le détective.

Le bon vieux prêtre le regarda d'un air ébahi.

—Comment se nomme le notaire ? questionna Jules.

—Monsieur Morin.

—Je m'en doutais, fit encore le détective.

—Décidément, je ne comprends rien, absolument rien, se dit le curé en lui-même.

III

MARCEL MORIN, N. P.

Le notaire était dans son cabinet de travail, occupé avec un client. Le détective dut attendre plusieurs minutes qu'il utilisa à examiner minutieusement la pièce où il se trouvait en compagnie du curé. C'était un petit salon où chaque meuble, chaque bibelot respirait l'antiquité.

Le curé profita de l'attente, pour continuer son histoire commencée :

—Je n'ai pas encore pensé à vous dire, monsieur Laroche, déclara le prêtre, que le défunt Marcel Morin, dont la tombe a été si outrageusement violée, avait laissé une femme et un enfant à sa mort. La famille ne s'est pas éteinte. Aujourd'hui le chef de cette famille est le notaire Marcel Morin, chez qui nous sommes en ce moment.

—Je m'en doutais; bien plus, j'en étais sûr, répondit le détective.

—Mais vous êtes donc devin, monsieur.

—Non, je suis simplement observateur. D'ailleurs, avant de venir à St-Henri, j'avais consulté un almanach des adresses et je m'étais renseigné sur les noms des notables de cette paroisse. Je connaisais donc l'existence du notaire Marcel Morin. Quand vous m'avez parlé de l'inscription et donné le même nom gravé sur le monument, j'ai naturellement fait un rapprochement. Lorsque mon chien Café s'est arrêté devant cette maison, j'ai de suite supposé que c'était celle du notaire. Car le criminel a dû se renseigner ici.

—Votre raisonnement me semble juste, monsieur Laroche.

A ce moment, la porte s'ouvrit et une jeune fille de 20 ans peut-être entra en coup de vent.

—Bonjour, monsieur le curé, fit-elle.

Puis voyant le détective, un inconnu pour elle, la jeune fille allait s'éloigner quand le curé la rappela :

—Madeleine, dit-il, laisse-moi te présenter monsieur Laroche qui vient à ma demande enquêter sur l'attentât de cette nuit. Monsieur Laroche, mademoiselle Morin, la fille du notaire.

—Oh ! monsieur, s'écria la jeune fille, je suis bien contente que vous soyez venu. Quelle épouvantable affaire ! On essaie de nous voler notre trésor. Des bandits sont entrés en campagne. Mais je les avais précédés. Car moi aussi, je cherche le trésor.

Le curé était ébahi :

—Comment, toi, ma petite Madeleine, tu t'es mise à la recherche de ce trésor probablement inexistant ! C'est inconcevable. Tu ne m'avais pas dit cela !

—C'était mon secret. Personne ne le savait, car je ne l'avais même pas dit à papa, de peur qu'il ne rit de moi. Si maman avait vécu je lui aurais fait ma confidence, car je ne lui cachais rien ; mais pauvre maman, elle est morte depuis bientôt deux ans. Oui, je cherchais, je cherche et je chercherai le trésor. A présent que d'autres, des bandits, le cherchent aussi, je puis bien le dire. On ne rira plus de moi. Voulez-vous m'aider, monsieur Laroche ?

Jules regardait la jeune fille avec admiration. Elle parlait avec volubilité ; presque avec passion. Sa figure aux traits mignons et doux, se durcissait légèrement. C'était un mélange de délicatesse et de rudesse qui la faisait s'élever en ce moment à la hauteur de la pure beauté grecque. Ses yeux noirs étaient profonds. Ils invitaient le regard à s'y reposer et semblaient promettre des extases. Les cheveux de la jeune fille étaient coupés à la garçonne. Cependant les ciseaux du barbier n'avaient pas réussi à en faire disparaître la richesse. Madeleine était vêtue d'une robe blanche qui moulait ses formes naissantes.

—Monsieur Laroche, voulez-vous m'aider ? questionna-t-elle de nouveau.

—Oui, certes ! répondit le détective sortant d'un rêve. Puisque vous connaissez déjà le problème, mademoiselle, nous enquêterons tous deux et nous tâcherons de le solutionner ensemble.

La jeune fille rougit de plaisir.

A ce moment, le notaire Morin sortait de son cabinet de travail, allant reconduire son client à la porte.

—Messieurs, dit-il, je suis à vous.

Le curé et le détective pénétrèrent dans le cabinet de travail. La jeune fille allait s'éloigner quand Jules lui dit :

—Venez avec nous, mademoiselle. Puisque nous faisons l'enquête ensemble, il est nécessaire que vous soyez présente.

Madeleine ne se fit pas prier pour accepter. Le notaire revenait.

—C'est au sujet de l'attentât de cette nuit que vous venez me voir, monsieur le curé ? questionna-t-il.

—Oui, et je vous amène monsieur Jules Laroche, le détective fameux.

Le notaire aperçut alors sa fille :

—Madeleine, dit-il sévèrement, tu es indiscrète. Retire-toi.

—Mais non, fit Jules, elle peut, elle doit rester, puisque je me l'associe pour la durée de l'enquête.

—Mais en quoi cette enfant peut-elle vous être utile ?

Madeleine se fâcha :

—Il y a belle lurette que je ne suis plus une enfant, dit-elle. D'ailleurs, depuis deux mois, je cherche le trésor, moi aussi.

—Toi !

Le notaire était stupéfait.

—Oui, je le cherchais, à ton insu. Tu ne serres pas bien tes papiers, papa. J'ai trouvé dans tes paperasses deux lettres fort intéressantes.

—Comment ! tu as fouillé dans mon coffre-fort !

Madeleine éclata d'un petit rire argentin :

—Oh ! je connais la combinaison, dit-elle.

Le vieux notaire poussa un soupir, s'épongea le front :

—Ah ! les enfants ! les enfants modernes, quelle engeance !

Puis s'adressant au détective, il déclara :

—Je gardais, dit-il, ce secret bien enfoui au fond de ma conscience. Depuis ma prime jeunesse, je connais cette histoire de trésor. Elle a été une source de malheurs pour notre famille depuis la mort de mon ancêtre, le premier Marcel Morin. Je me rappelle encore avoir vu mon arrière grand-père creusant des trous partout sur sa terre, à la recherche du trésor. Mes aïeux ont toujours négligé leurs travaux des champs pour ce mirage trompeur : le trésor de Bigot. L'ombre de ce traître a plané constamment sur notre famille et lui a porté malheur.

C'est pourquoi quand je fus admis à la pratique du notariat, je jurai de me consacrer entièrement, exclusivement à ma profession et de ne pas perdre mon temps et mon argent à la recherche de ce vain trésor. Ma femme ne connaissait pas un seul mot de l'histoire. Personne d'autre ne le savait, car mes aïeux avaient bien jalousement gardé le secret dans la famille. Figurez-vous l'étonnement qui vient de m'envahir quand j'ai appris que ma fille savait tout.

Jules Laroche demanda alors :

—Connaissez-vous, monsieur Morin, l'origine de cette fable de trésor ?

Le vieux notaire se recueillit :

—Dans ma famille, dit-il, on l'a toujours racontée de la façon suivante : Marcel Morin était garde au Château St-Louis pendant les derniers temps du régime français en Nouvelle-France. Il était dans les bonnes grâces de François Bigot et passait pour un de ses plus dévoués serviteurs. Tous les jours, on pouvait le voir au Palais de l'Intendance. Mais Marcel Morin était un honnête homme. Un jour, il s'aperçut que François Bigot était traître à son pays, qu'il volait l'argent du trésor public pour s'enrichir aux dépens du peuple de la Nouvelle-France. Il ne dit rien et continua son service comme par le passé, se promettant bien cependant de déjouer les desseins de Bigot, le jour où il le pourrait. Ce jour vint. C'était pendant le siège de Québec par le général Wolfe. Bigot voyait la fin venir. Il avait dans son Palais de l'Intendance une grosse fortune en or et en diamants. Cette fortune, il décida de la sauver du naufrage. Marcel Morin lui semblait son plus fidèle serviteur. Il le fit venir : "Marcel, dit-il, je te confie ma fortune. Mets-là en lieu sûr. Dans quelques semaines Québec aura succombé. Je retournerai en France. Tu viendras m'y rejoindre avec l'or et les diamants." Marcel Morin partit. Deux autres gardes du Château St-Louis l'accompagnaient. Ils réussirent à traverser le fleuve en haut de Québec à l'insu des anglais et revinrent sur leurs pas jusqu'à l'endroit où se trouve sis maintenant le village de St-Henri. Ils furent alors attaqués par trois éclaireurs de l'armée anglaise. Les deux compagnons de mon ancêtre furent tués, de même que les trois anglais. Seul, mon aïeul survécut. Il enfouit le trésor dans un endroit inconnu et resta caché dans les bois jusqu'après la prise de Québec. Il garda jalousement son secret ne voulant pas qu'il tombât aux mains de Bigot, le traître. Il le garda encore plus jalousement après la conquête, car il ne voulait pas que l'or de la Nouvelle-France allât enrichir le tyran anglais. Il fit venir sa femme et ses enfants près de lui, se bâtit une maisonnette et y vécut quelques mois jusqu'à ce qu'il mourut presque subitement d'un mal inconnu. Avant sa mort, il essaya de révéler à sa femme le secret du trésor, mais il lui fut impossible de parler. Sa langue était paralysée. Auparavant il n'avait jamais parlé de son secret à âme qui vive. Souvent il disait à sa femme et à ses enfants que le jour où un grand canadien-français se lèverait pour dompter l'anglais, il irait lui porter le trésor de la patrie. Mais son secret mourut avec lui. Cependant non, je me trompe, car il y a les lettres dont Madeleine vous a parlé.

Le vieux notaire se leva et se dirigea vers son coffre-fort.

Il en sortit deux vieux parchemins qui tombaient presque en morceaux.

Jules Laroche prit celui que lui tendait le notaire avec soin et le lut attentivement.

C'est écrit, naturellement, en vieux français, dit-il. Laissez-moi le traduire en français moderne.

Le détective lut alors :

> "Je soussigné, Marcel Morin,
> ai reçu aujourd'hui du sieur
> François Bigot, Intendant Général
> de la Nouvelle-France, la somme
> de. . . . .

A cet endroit l'écriture avait été effacée par le temps. Le détective continua :

> . . . la somme de. . . en or et en
> diamants. Je m'engage à remettre
> cette somme au Sieur François
> Bigot quand il me la demandera.
> Signé, Marcel Morin."
> (Copie)

S'adressant au notaire, le détective déclara :

—Il fallait en effet que le rusé Bigot eût une confiance illimitée en votre aïeul pour laisser en sa possession un billet aussi compromettant.

—Mais vous remarquerez, fit le notaire, que la signature de Bigot n'y apparaît pas.

—C'est vrai. Ainsi le papier avait beaucoup moins d'importance aux yeux de Bigot.

Le notaire tendit le second bout de parchemin au détective qui lut :

"Le soleil se lève, je sors de ma
maison, je fais 512 pas vers la rivière.
Je m'arrête et regarde. Le soleil donne
sur la fosse du noyé. Je fais 21 pas, le
soleil dans le dos. Ici est le salut de
la Nouvelle-France.
"Marcel Morin".

—Voulez-vous me donner un bout de papier et un crayon, demanda le détective.

Il alla s'asseoir au pupitre du notaire et transcrivit mot pour mot ce qui était écrit sur le bout de parchemin. Puis il plia soigneusement le papier et le mit dans la poche de son veston.

—Ayez l'obligeance, dit-il, de ne mentionner à personne le fait que j'ai une copie de ce parchemin.

—Vous prenez donc cette histoire de trésor au sérieux ! dit le notaire.

—Certes ! Avez-vous un revolver dans votre maison, monsieur Morin ?

—Mais non.

—Tiens, voici le mien. Tenez-le constamment chargé, et à portée de votre main. Il vous sauvera peut-être la vie.

Le vieux notaire prit l'arme en tremblant. Il regardait Jules Laroche avec des yeux craintifs.

Madeleine était très pâle.

Le bon vieux curé ne semblait pas à son aise sur sa chaise.

Le détective reprit :

—Evidemment Marcel Morin, sur le second bout de parchemin, écrit pour lui-même des indications qui lui auraient permis de retrouver facilement le trésor si sa mémoire avait fait défaut. En même temps, il voulait que les termes mystérieux de sa missive fussent absolument incompréhensibles à tout autre. Ainsi le secret du trésor était bien gardé. Il sera donc excessivement difficile de retrouver l'or et les diamants. Mais, mademoiselle Madeleine et moi, nous les retrouverons.

La jeune fille sourit de contentement à ces paroles.

Le détective continua :

—Notre enquête, dit-il, doit rester secrète. Un fou s'est échappé hier de l'asile de Beauport. Vous direz, monsieur le curé, que l'attentât d'hier est sans doute l'oeuvre de ce maniaque.

Après quelques instants de réflexion, Jules poursuivit encore :

—Je me demande, murmura-t-il, comment il se fait que le quêteux ait connu l'existence de l'inscription sur le monument. Car enfin, pour s'intéresser à la lire, à la copier, comme il l'a fait sans doute, il fallait qu'il en connût l'existence.

—Mais je la sais moi-même par coeur l'inscription de ce monument, s'écria alors Madeleine. Et elle récita :

"Ci-gît
"Marcel Morin,
"Garde du Château St-Louis,
"Mort le 28 septembre 1761,
"Emportant dans sa tombe le
"Secret du trésor de François
"Bigot, intendant de la Nou-
"velle-France."

—Où as-tu lu cette inscription ? questionna le curé au comble de l'étonnement.

—Mais sur le monument, dans votre chambre à tout mettre. Un matin, je suis allée au presbytère pour emprunter une douzaine d'oeufs de Mélanie. Votre servante était dans cette chambre. J'allai l'y trouver et je vis le petit monument, voilà !

Jules Laroche contemplait Madeleine avec admiration. Elle était bien le type de la jeune fille moderne que sa très grande pureté n'empêche pas d'être débrouillarde.

—Où allons-nous ! Seigneur ! Où allons-nous ! s'exclama le curé. Voilà les jeunes filles qui se mêlent de trésors, de crimes, d'attentâts sacrilèges. Ah !...

—Mademoiselle, interrogea le détective, avez-vous parlé à quelqu'un de votre découverte ?

—Oui, mais à une seule personne, mon ami Jean.

—Qui est-ce Jean ?

Le curé répliqua :

—C'est un jeune étudiant en médecine. Son père est le médecin de la paroisse.

—Son nom de famille ?

—Labranche.

Le détective demanda alors aux autres occupants de la pièce de le laisser seul avec la jeune fille. Quand tout le monde se fut retiré, il dit à Madeleine :

—Mademoiselle, vous m'avez déclaré tout à l'heure que vous étiez à la recherche du trésor. Avez-vous fait des découvertes intéressantes ?

—Non, mais je suis sur le point d'en faire une.

—Ah !

—Oui, dans quelques heures je saurai où se trouve la fosse du noyé dont parle mon aïeul sur son second bout de parchemin.

—Comment le saurez-vous ?

—Le père Latulippe, un vieux de 101 ans, va me le dire. Je suis allée le voir. Il dit qu'il se souvient de cette histoire de la fosse du noyé et qu'il va me conduire à l'endroit où est supposée être cette fosse.

—Bien, très bien, tout ça ! Vous avez fait de la bonne besogne.

Jules regardait la jeune fille avec une insistance presque impolie. Il ne pouvait détacher son regard de cette jolie vision. Madeleine était si différente des filles qu'il avait connues jusqu'alors à Québec. Il faut dire aussi que le jeune détective prêtait peu d'attention au sexe féminin, attiré exclusivement par sa passionnante profession. Madeleine lui apparaisait sous un jour qui lui plai sait, lui plaisait beaucoup.

—Mademoiselle, demanda-t-il, qui est-ce que ce monsieur l'apprenti docteur Labranche ?

—C'est un charmant garçon à qui j'ai confié mon secret et qui m'a aidée jusqu'à ce jour. Mais vous êtes bien plus fort que lui.

—Son père est-il riche ?

—Non, monsieur. Mais cela n'empêche pas mon ami Jean de rouler le gros et luxueux automobile. Il dit qu'il joue à la Bourse et fait toujours de bonnes affaires.

—Sait-il que le père Latulippe connait l'endroit où se trouve la fosse du noyé?

—Non, je ne le lui ai pas encore dit; car je n'ai fait cette découverte que ce matin après son départ.

—Ah ! il est venu ici ce matin.

—Oui, et il était tout sale. Il m'a dit que son automobile était tombée dans le fossé et qu'il s'était sali à la remettre sur la route. Il s'est même débarbouillé ici.

—Mais pourquoi n'est-il pas allé chez lui ?

—Parce que son père ne demeure pas au village en été. Il a un chalet sur le bord de la rivière Etchemin.

—Quand il est venu, avait-on découvert l'attentât sacrilège au cimetière ?

—Non, il n'était que six heures du matin. Je me lève de bonne heure, vous savez. J'étais à travailler dans notre petit jardin quand il me cria de la route.

Jules Laroche se dirigea vers la fenêtre ouverte et héla son secrétaire et factotum Champlain-Tricentenaire qui faisait les cent pas sur la route en l'attendant.

Champlain pénétra dans la pièce où se trouvaient Madeleine et le jeune détective :

—Tricentenaire, dit Jules, va préparer l'auto. Dans cinq minutes, nous retournons à Québec.

Quand Champlain fut sorti, Jules Laroche se tourna vers la jeune file pour lui adresser la parole, mais elle l'interrompit :

—Qui est ce jeune homme ? questionna-t-elle.

—C'est Champlain-Tricentenaire Lacerte, mon secrétaire.

La jeune fille éclata de rire :

—Champlain-Tricentenaire ! quel nom baroque ! dit-elle, riant toujours.

Puis elle se fit sérieuse :

—Votre secrétaire ressemble étrangement à un mendiant que nous avons hébergé une nuit la semaine dernière, je crois.

—Ah ! ça, les mendiants ont-ils élu St-Henri comme lieu de prédilection ! Dans la même semaine, des mendiants couchent chez le curé, chez le notaire... Mais vous dites qu'il ressemblait à Champlain. Ah ! ça, est-ce que par hasard ?...

Le détective s'interrompit et pensa : Ce mendiant, serait-ce le père de Tricentenaire? Celui-ci serait-il mêlé à l'attentât sacrilège ? Ce gueux convoite-t-il les millions de Bigot? Autant de questions auxquelles il était difficile d'apporter une réponse.

—Mademoiselle, dit Jules Laroche, demain matin, à 9 heures, je serai ici et je compte sur votre présence pour m'accompagner chez le père Latulippe.

—J'y serai, monsieur, j'y serai, fit la jeune fille rayonnante de plaisir et d'orgueil.

L'automobile était à la porte. Deux minutes après, elle filait vers Québec emportant le détective perplexe et le maintenant louche Tricentenaire.

IV

LE VOL DANS LA NUIT.

Les bons villageois de St-Henri dormaient paisiblement. Les dernières rumeurs du soir s'étaient éteintes. Tout le monde semblait couché. La lune donnait ses rayons doux à l'église qui projetait une ombre gigantesque sur la route.

De temps en temps on pouvait voir les phares d'une automobile venant de Scott ou de Lévis illuminer le pont de l'Etchemin. Elle roulait silencieusement, respectant le silence.

Le notaire Morin était couché depuis longtemps. Madeleine dormait. Mais le notaire était bien éveillé. Il avait peur. Le détective ne lui avait-il pas dit que sa vie était en danger! La nouvelle du matin, celle de l'attentât au cimetière, l'avait bouleversé. Quand sa fille lui avait ensuite appris qu'el-

le était, elle aussi, à la recherche du trésor, il en avait été estomaqué.

Le vieux notaire chérissait en Madeleine, sa femme disparue. Elle était une vivante image de la morte qu'il avait tant aimée.

"Oh! oui, pensait-il, nous faisions un bon ménage. Le curé nous citait toujours en exemple à l'époux qui allait se plaindre des négligences de sa femme, à l'épouse qui pleurait sur la brutalité et l'inconduite de son mari."

Le vieux notaire adorait Madeleine. Il y tenait comme à la prunelle de ses yeux. A quels effroyables dangers ne s'exposerait-elle pas dans cette affaire!

Il lui avait parlé ce soir, il lui avait demandé de renoncer à son projet d'accompagner le détective dans ses recherches. Mais elle s'était refusée à lui obéir. Elle l'avait caressé, câliné, et avait fini par obtenir son consentement.

Quels malheurs terribles allaient fondre sur eux!

Le vieillard frémit sous les couvertures de son lit.

Puis il se leva, ouvrit un tiroir et en sortit un portrait, celui de sa femme à 20 ans:

"O Madeleine, ma femme, pria-t-il, embrassant le portrait, tu es au ciel. Dis-moi ce qu'il faut faire pour sauver notre fille. Si je la perds, je serai seul au monde. Et je suis trop vieux, trop vieux pour supporter la froideur de la solitude. Eclaire-moi, ô mon épouse bien-aimée, montre-moi la voie...."

Le vieillard était très pieux, très attaché à la foi de ses ancêtres. Il fit une prière ardente à la Vierge. Quand il se releva sa figure était comme illuminée: "Qui m'a inspiré cette pensée, cette pensée merveilleuse, cette pensée sublime? Est-ce toi, ô Vierge Marie, est-ce vous ô St-Joseph, patron du Canada Français? Oui, Madeleine, je te laisserai poursuivre tes recherches avec le détective. C'est peut-être l'âme de mon grand aieul, le garde du Château St-Louis, qui me souffle ce soir la direction à prendre. Nous retrouverons le trésor. Madeleine en disposera à son gré, et je sais que son gré sera le mien. Depuis trop longtemps, le malheur pèse sur notre famille. C'est cet argent maudit qui a causé toutes ces infortunes; c'est lui qui me tient éveillé dans la solitude de la nuit. Nous retrouverons le trésor!

Le bruit que fit le vieillard en se remettant au lit éveilla Madeleine.

—Papa, tu ne dors donc pas? demanda-t-elle.

Le notaire se garda de souffler mot, désirant faire croire à sa fille qu'il sommeillait profondément.

Madeleine, inquiète du bruit qu'elle avait entendu, se leva à son tour et entrebailla la porte de la chambre de son père. Celui-ci paraissait dormir.

—Tiens, papa a oublié d'éteindre sa lampe.

Elle s'avança sur la pointe des pieds vers le guéridon et souffa la lampe sans faire le moindre bruit. Elle reprit ensuite le chemin de sa chambre.

Après s'être tournée et retournée dans son lit, elle s'aperçut qu'elle aurait de la difficulté à se rendormir. Alors elle se croisa les mains sur ses deux genoux relevés et se prit à songer: Son ami Jean était venu ce soir. Il paraissait soucieux. A une question d'elle, il avait répondu que les affaires allaient mal en Bourse. Pauvre lui! Elle lui avait raconté que le père Latulippe connaissait le secret de la fosse du noyé. Cela avait paru l'intéresser. Il avait demandé à voir les deux bouts de parchemin. Mais le vieux notaire avait refusé de les lui montrer, sous prétexte qu'il y avait déjà assez de personnes qui connaissaient l'histoire. "Ils sont dans le coffre-fort, dit le père, et ils y resteront jusqu'à ce que monsieur Laroche les demande."

Au départ, vers dix heures, Jean lui demanda de l'embrasser. Mais elle refusa carrément. Elle n'était pas en amour avec lui et elle n'embrasserait que, que. . .que . . . qui?

Monsieur Laroche lui semblait un jeune homme bien gentil. En une heure il avait débrouillé une bonne partie du mystère. Elle avait bien hâte au matin pour le revoir. Ils allaient faire de la bonne, de la splendide besogne ensemble! La moustache de monsieur Laroche était adorable, ses yeux, fascinateurs. Madeleine s'assoupit. Tout à coup, elle s'éveilla en sursaut et s'assit dans son lit:

—Qu'est-ce qui m'a éveillée? se demanda-t-elle.

On entendait un bruit qui était sur le point de s'évanouir dans le lointain.

"Ah! pensa-t-elle, ce ne sont que des gens ivres qui s'en vont à Québec en auto."

Mais au même instant, elle entendit les freins d'une auto grisser en face de la maison.

En deux bonds, elle fut à la fenêtre. Deux hommes venaient de descendre de l'automobile et se dirigeaient vers la demeure du notair.

Vite, la jeune fille courut à la chambre de son père et le secoua:

—Papa, papa, dit-elle, il y a quelqu'un à la porte.

Au même moment le timbre de l'entrée sonna.

Le vieillard s'éveilla en sursaut.

Quand Madeleine l'eut mis au courant de ce qui se passait, il s'empara en tremblant du revolver dont lui avait fait cadeau le détective et descendit l'escalier qui conduisait à la porte:

—Qui va là? demanda-t-il d'une voix incertaine.

—Simplement de pauvres touristes en panne, monsieur, fut la réponse.

—Que voulez-vous?

—Nous aurions besoin d'une clef anglaise pour enlever un pneu crevé. Vous devez en avoir une.

—Oui, messieurs.

Le vieillard, rassuré, ouvrit la porte. Deux hommes entrèrent, le chapeau rabattu sur la figure, le paletot au collet relevé comme si on eût été en novembre.

—Attendez une minute messieurs, je vais aller quérir la clef anglaise.

Quand le vieillard revint avec l'outil, il n'y avait plus qu'un seul homme dans la pièce.

Celui-ci expliqua que son ami était retourné à leur voiture pour commencer la réparation. Puis il salua fort poliment et sortit.

Le vieillard remonta, soulagé de toute inquiétude. A sa fille qui l'attendait sur le palier, il déclara:

—Ce sont tout simplement deux automobilistes en panne à qui il manquait une clef anglaise.

Madeleine ne dit mot, mais l'inquiétude l'empoignait. Son père ne pensait pas plus loin que le bout de son nez. Pourquoi ces automobilistes dérangeaient-ils les gens en pleine nuit quand il y avait à deux pas de là un garagiste dont l'établissement était ouvert 24 heures par jour?

La jeune fille alla de nouveau se coucher. Il lui semblait entendre des bruits étouffés qui montaient du rez-de-chaussée. Elle écouta, écouta. . . . Il y avait certainement quelqu'un en bas. . . .

N'y tenant plus, elle alla à pas de loup éveiller son père. Celui-ci écouta, mais il n'avait pas l'oreille aussi fine que sa fille:

—Bah! dit-il, ce sont des rats tout simplement. Demain j'emprunterai le chat du curé.

Au même moment une sourde détonnation retentit qui fit vibrer toute la maison.

Le vieillard se leva, très pâle, et bafouilla:

—Je crois, ma fille, que tu as raison. Il y a quelqu'un au rez-de-chaussée. Allons-y voir! Prends bien garde à toi, ma petite.

Le notaire s'empara de nouveau du revolver et ils descendirent tous deux à pas de loup le long escalier.

Une faible lumière filtrait à travers la tenture bien fermée à l'entrée du cabinet de travail.

Le vieillard regarda sa fille en tremblant. Celle-ci fit le geste de s'emparer du revolver; mais son père la repoussa doucement.

A pas de loup, ils avancèrent sans faire le moindre bruit jusqu'à ce qu'ils fussent à portée de la tenture. Le vieillard écarta un peu cette tenture et vit un homme qui lui tournait le dos, accroupi près du coffre-fort dont la porte était tordue, en train d'examiner fébrilement des papiers. Il y en avait déjà des centaines d'éparpillés autour de lui.

Le vieillard braqua son revolver sur l'inconnu. Au même moment, Madeleine tira la tenture et dit:

—Les mains en l'air ou mon père fait feu!

L'homme sursauta, se tourna et leva les mains. Son chapeau rabattu lui cachait plus de la moitié de la figure. Il était impossible de lui distinguer les traits.

Madeleine courut au téléphone pendant que son père tenait toujours l'inconnu en joue.

L'opératrice devait être endormie car elle mit un temps interminable à répondre.

Enfin, Madeleine put avoir Québec. On lui donna la résidence de Jules Laroche. Mais encore là, pas de réponse! Elle entendait la cloche du téléphone sonner et sonner. Personne ne répondait.

A ce moment une voix contrefaite, celle de l'inconnu, dit en ricanant, au vieillard:

—Notaire, ton revolver n'est pas chargé.

Monsieur Morin regarda instinctivement son arme. Au même instant, l'inconnu sauta sur lui, profitant de la seconde où il avait l'oeil sur le revolver. D'un solide coup de poing, il fut renversé.

La jeune fille poussa un cri, laissa l'acoustique et s'empara du revolver que son père avait laissé tomber. Mais déjà l'inconnu avait passé la porte et fuyait vers l'automobile.

Madeleine ouvrit la fenêtre et tira, deux, trois coups sur l'assaillant de son père. Mais celui-ci continua sa course et sauta dans la machine qui partit à toute vitesse vers Québec.

Ce que voyant, Madeleine revint à son père qui gisait inconscient sur le parquet.

Elle courut vers la cuisine et revint avec une serviette et de l'eau.

Le vieillard reprit vite ses sens.

—C'est le malheur de ma famille qui fond sur nous, gémit-il faiblement. Il y avait $1,000.00 dans la petite chambre secrète du coffre-fort. Un cultivateur m'a apporté cette somme hier pour que je la place sur hypothèque. Ah! Malheur! Elle est sans doute disparue.

Madeleine courut au coffre-fort et ouvrit la petite porte de la chambre secrète. Elle poussa un soupir de soulagement. La liasse de billets de banque était toujours là.

Le vieillard les compta. Il y avait bien $1,000.00

Mais qu'avait donc volé l'inconnu?

—Les deux petits bouts de parchemin, s'écria-t-elle soudain.

Le père et la fille fouillèrent le coffre-fort, repassèrent papier après papier.

Les deux petits bouts de parchemin étaient disparus.

Madeleine se rappela alors que le détective en avait copié un l'après-midi précédent. Celui qu'il avait copié était le seul important.

—Monsieur Laroche a-t-il prévu ce qui allait arriver cette nuit? se demanda-t-elle.

Elle ne put s'empêcher de sourire en pensant que monsieur Laroche était un malin, une fine mouche, comme disaient les cultivateurs de St-Henri.

A ce moment des coups répétés se firent entendre à la porte.

Madeleine regarda à la fenêtre. C'était les voisins que les trois détonations avaient éveillés et qui accouraient.

Le notaire dit à Madeleine:

—N'oublie pas la recommandation que nous a faite monsieur Laroche. Pas un mot de ce qui vient de se passer.

Le père et la fille dirent aux quelques personnes qui attendaient que les voleurs avaient tenté de les dévaliser, mais qu'ils avaient réussi à les mettre en fuite avant qu'ils ne pussent s'emparer des $1,000.00

Le curé arrivait à ce moment. Après que les voisins se furent retirés, le père et la fille l'amenèrent dans le cabinet de travail. Là, le notaire lui relata le vol:

—Quand j'entendis l'explosion, finit-il, j'eus la conviction intime qu'on avait fait sauter mon coffre-fort. Je me rappelai ensuite la visite des deux inconnus, puis la disparition de l'un d'eux quand je revins avec la clef anglaise et je suis sûr maintenant qu'un des deux hommes est resté dans la place et que c'est celui-là qui a fait le coup.

Le téléphone sonna:

Madeleine se précipita:

—Allo, fit-elle. Ah! c'est vous, monsieur Laroche. Oui, je vous ai appelé. On vient de faire sauter notre coffre-fort. Comment! Vous vous en doutiez! Oui, et le voleur a emporté les deux bouts de parchemin.

Madeleine raccrocha l'acoustique:

—Monsieur Laroche me dit qu'il sera ici à 9 heures ce matin et que ce cambriolage ne le surprend pas le moins du monde.

Le curé et le notaire se regardèrent bouche bée.

—Hein! Il est fort! s'écria la jeune fille.

Le curé dit alors:

—Il n'a pas volé le qualificatif "fameux" que les journaux lui donnent toujours quand ils parlent de lui.

Madeleine pensa, pensa. . .Ce jeune détective était merveilleux. Ne ressemblait-il pas à ces preux du moyen-âge pour lesquels il n'y avait pas d'obstacles insurmontables. .

Et Madeleine pensait toujours...

V

LES MYSTERIEUSES DISPARITIONS DE TRICENTENAIRE

A six heures, chaque matin, Jules Laroche était invariablement debout.

Cette nuit-là, bien que l'appel téléphonique de Madeleine eût coupé son sommeil, il se leva avant que la sonnerie de son réveille-matin annonçât six heures.

Tricentenaire couchait dans la chambre voisine.

Jules l'appela.

Point de réponse.

Ce que voyant le détective traversa dans l'autre chambre.

Elle était vide.

Le lit n'était seulement pas défait. Tricentenaire n'avait pas couché là.

Jules Laroche se gratta la tête.

Son secrétaire découchait maintenant.

—Voyons, résumons, se dit le jeune détective: Tricentenaire se fait dire des paroles mystérieusement menaçantes par son père hier après-midi sur le bateau. A St-Henri, je le surprends à causer avec un individu suspect que le curé croit reconnaître comme le quêteux qui a couché à son presbytère et a copié l'inscription du monument. Une demi-heure plus tard, Mademoiselle Morin trouve que Tricentenaire a une ressemblance frappante avec un autre quêteux qu'il a hébergé et qui doit être le père Lacerte, car son fils lui ressemble beaucoup. Enfin, ce matin, je découvre que Tricentenaire a pas-

sé la nuit au dehors. Où? Mystère! C'est louche! C'est louche!

A ce moment, la porte extérieure de la maison s'ouvrit et quelqu'un monta l'escalier.

—C'est Champlain qui revient, se dit le détective. Je reconnais son pas.

Jules se sauva furtivement dans sa chambre, se coucha et fit semblant de dormir.

Tricentenaire entra dans sa chambre sans faire de bruit et entr'ouvrit doucement celle de son maître. Voyant que celui-ci était au lit et sommeillait, il referma la porte en souriant bizarrement.

—Ah! l'animal, machouilla le détective, il pense m'avoir joué. Mais rira bien qui rira le dernier.

A ce moment il se releva, et après deux ou trois minutes d'attente, il appela:

—Tricentenaire! Tricentenaire!

La voix dans la chambre voisine répondit:

—Oui, monsieur Laroche....

—Va préparer l'automobile, le "racer"; c'est celle-là que je prends ce matin. Lave-là, nettoie-là bien partout; je veux que sa surface égale celle d'un miroir.

—Oui, monsieur Laroche.

Le détective entendit un bruit de pas qui s'éloignaient; Tricentenaire n'avait pas été lent à exécuter l'ordre reçu.

—Si ce sacré découcheur n'a pas dormi cette nuit, pensa-t-il, il commence sa journée par un travail qui va sans doute le faire jurer."

Quand Jules eut fini sa toilette, il était sept heures.

Il prit son chapeau, sa canne et sortit de sa maison, rue des Remparts. Deux minutes plus tard, il était sur la terrasse Dufferin.

A cette heure matinale, la terrasse était presque toujours déserte.

Jules était le seul promeneur. Le Château Frontenac, l'Hôtel des Postes, le Palais de Justice dormaient encore. Seul, Champlain du haut de son monument, lui tenait compagnie. Et il ne le regardait même pas. Le fondateur de Québec lui tournait le dos, contemplant le Rond de Chênes, petit parc en face de lui.

Après avoir parcouru la Terrasse dans toute sa longueur, Jules alla s'accouder au garde-fou. Ses yeux errèrent sur le promontoire de Lévis où s'estompaient le Couvent, l'Hospice St-Joseph de la Délivrance, le clocher de l'église Notre-Dame, ressortant des maisons environnantes. Au loin, l'île d'Orléans sortait du brouillard matinal et apparaissait, verte comme une autre Irlande.

A ce moment, Jules entendit du bruit derrière lui. Il se tourna. Trois individus approchaient.

—Que me veulent ces inconnus? se demanda-t-il.

Le premier lui demanda la charité d'une allumette pour son cigare.

Comme le détective mettait la main à sa poche, il reçut un formidable coup de poing sur le nez et chancela.

Mais il en fallait beaucoup plus pour le faire chanceler. Vite, il s'arma de sa canne et tomba sur la défensive. Malheureusement, il n'avait pas de revolver.

La canne tournoyait en sifflant autour de lui, pendant qu'il criait à tue-tête, appelant au secours.

Mais la lutte était désespérée. L'un des trois assaillants se jeta entre ses jambes et le fit tomber.

Les deux autres sortirent de la corde de leur poche et commencèrent à le ficeler. Cependant le détective se débattait de toutes ses forces entre leurs mains, et le travail de ses adversaires en était de beaucoup retardé.

Soudain un bruit de pas très rapides se fit entendre au loin sur le plancher de bois de la Terrasse.

Jules regarda et vit des agents de police. Les autres aussi avaient vu. Ils s'enfuirent.

—Dieu! Je l'ai échappé belle, dit le détective aux policiers qui arrivaient. Mais comment se fait-il que vous ayez su qu'on m'attaquait?

Le chef de l'escouade, un sergent, déclara alors:

—Nous venons de recevoir un appel téléphonique. Un inconnu nous a dit que le détective Laroche devait être attaqué ce matin pendant sa promenade quotidienne sur la Terrasse Dufferin.

—Et qui est cet homme admirable qui vous a fourni un si merveilleux tuyau?

—Il n'a pas voulu donner son nom. "Je préfère, m'a-t-il dit, garder l'anonymat." Nous avons d'abord cru à une supercherie. Mais, à la fin, pour éviter toute critique, nous sommes venus, et nous n'avons pas eu tort.

Le détective les remercia chaleureusement et voulut les quitter. Mais le sergent demanda:

—Etes-vous armé, monsieur Laroche?

—Non.

—Dans ce cas, deux de mes hommes vont vous escorter jusque chez vous.

—C'est inutile, c'est inutile. Mes assaillants ne reviendront sûrement point.

Mais le sergent ne voulut pas en démordre et Jules dut partir, accompagné de deux agents.

Comme il sortait du Jardin-du-Fort pour

prendre la rue des Remparts, il aperçut Tricentenaire qui fixait son regard obstinément sur la Terrasse.

—Il est inutile que vous alliez plus loin, dit-il aux policiers. Je demeure tout près. Contentez-vous de me regarder jusqu'à ce que j'aie disparu dans ma maison.

Les agents obéirent.

Jules traversa la chaussée.

Tricentenaire, regardant de l'autre côté et ne le voyait pas venir.

Le détective surprit une anxiété, une grande anxiété qui se peignait sur la figure de son serviteur.

—Champlain, demanda-t-il avec une teinte de sévérité, que fais-tu dans la rue? Mon automobile est-il lavé?

La physionomie de Tricentenaire passa de l'anxiété à la joie quand il aperçut son maître.

—Mais, monsieur Laroche, on vous a attaqué, dit-il.

—Comment le sais-tu?

—Vos vêtements sont tout sales. Vous avez un oeil au beurre noir. Votre pantalon est déchiré.

—C'est vrai, fit le détective en riant, j'ai besoin d'un nouveau vernissage pour reconquérir mon air de dandy. Mais toi, Tricentenaire, comment se fait-il que tu ne sois pas en train de laver mon auto?

Champlain, toussa, rougit, cracha, avala sa salive, cherchant une explication. A la fin, il dit:

—J'ai eu comme un pressentiment qu'il vous arriverait malheur, monsieur Laroche, et, comme je sais que chaque matin vous faites votre marche sur la Terrasse, je suis venu voir.

—Hein! c'est une explication de spirite que tu me donnes là, jeune homme! Enfin, passe; va continuer ton ouvrage.

Champlain ne se fit pas prier pour disparaître.

Jules Laroche n'était plus satisfait, mais plus satisfait du tout de son secrétaire et factotum.

Sa conduite était sûrement louche. Cependant le détective hésitait à croire Tricentenaire coupable de connivence avec l'ennemi. Par deux fois, le fils du père Lacerte lui avait sauvé la vie. Au cours d'une descente dans une fumerie d'opium, Champlain avait brûlé la cervelle d'un chinois qui était sur le point de décharger son revolver sur le détective. La seconde fois, Tricentenaire l'avait tiré de la rivière Jacques-Cartier au moment où il allait se noyer. Car la seule faiblesse de Jules dans son métier c'était qu'il ne savait pas nager. Jamais il n'avait réussi, malgré ses multiples efforts, à apprendre la natation.

"Enfin, se dit le détective en déjeunant, comment puis-je croire au double jeu d'un jeune homme qui, à deux reprises, m'a sauvé la vie, d'un jeune homme que j'ai tiré d'un véritable bouge d'infamie et à qui, depuis, j'ai fait la vie belle et agréable, d'une jeune homme qui s'est toujours montré dévoué à mes intérêts corps et âme!"

Huit heures venaient de sonner.

—Bon, il est temps de partir pour St-Henri, se dit le détective. J'ai promis à mademoiselle Morin d'être là à neuf heures. Je serai sûrement en retard.

Il se rappela l'appel téléphonique de la nuit, le vol des bouts de parchemin.

Les bandits ne perdaient pas de temps. La nuit avant la veille, ils avaient profané la sépulture de Marcel Morin, croyant y découvrir le trésor, parce qu'ils avaient mal interprété l'inscription: "Emportant avec lui dans sa tombe le secret du trésor de Bigot, Intendant de la Nouvelle-France."

Evidemment, Marcel Morin n'avait pas emporté avec lui dans sa tombe le trésor luimême; sa veuve n'aurait certes pas laissé les choses se passer ainsi. Les criminels qui avaient violé sa fosse avaient commis cet acte sacrilège après une lecture hâtive de l'inscription. S'ils eussent réfléchi, ils n'auraient pas accompli cette inutile et scandaleuse profanation. Mais ils avaient cru que le trésor était là, quand ce n'était que le secret de ce trésor que Marcel Morin avait emporté dans sa tombe.

Peut-être aussi, réfléchit Jules, les criminels ont-ils cru que ce secret était là, dans la fosse, sous la forme d'une lettre accusatrice.

Non, pensa le détective, revenant à sa première idée, les bandits ne perdent pas leur temps. Après avoir ouvert une tombe, ils volent les deux bouts de parchemin et m'assomment sur la Terrasse, tout cela en moins de 36 heures. Evidemment j'ai affaire à une bande bien organisée. La lutte sera serrée. Tant mieux! J'aurai l'occasion de déployer tout mon talent avec mademoiselle Morin comme spectatrice. Et cette jeune fille me plait, me plait beaucoup.

Entendant du bruit dans la cour, Jules Laroche ouvrit la fenêtre et regarda. Quelle ne fut pas sa surprise de voir Tricentenaire en train de donner une fessée des mieux conditionnées à un jeune homme:

—Ah! Tu voulais briser le bel automobile de monsieur Laroche, animal! Attrape!

Vlan! Un coup de pong en pleine figure.

L'autre gémissait.

—Mais c'est quelqu'un que vous connaissez bien qui m'a envoyé faire le coup. Laissez-moi donc m'expliquer, Champlain.

—Eh! Tricentenaire, cria le détective de la fenêtre, ne laisse pas échapper ce jeune bandit; mais ne le tue pas non plus avant que j'arrive. Contente-toi de le tenir. Je descends.

Au lieu de faire ce qu'il disait, Jules Laroche quitta la fenêtre, puis y revint et regarda prudemment de façon à n'être point vu.

Tricentenaire poussait le jeune homme hors la cour en disant:

—Va-t-en et que je ne te revoie plus ici.

Cette désobéissance flagrante à son ordre formel ne sembla pas émouvoir le détective.

—Je m'y attendais, dit-il à voix haute.

Puis il descendit dans la cour.

—Le jeune bandit est parti, il s'est sauvé? questionna Jules le plus naturellement du monde.

—Oui, monsieur Laroche, il a réussi à m'échapper malgré tous mes efforts.

—C'est curieux. Tu semblais le manier comme un jouet.

Tricentenaire ne répondit pas.

Son maître décida alors d'user d'un petit truc. Il ne savait pas du tout si Champlain était ou non sorti de la cour depuis son arrivée. Mais il questionna avec aplomb:

—Où étais-tu donc tout à l'heure? Je t'ai appelé et tu n'as pas répondu.

—Oh! J'étais allé à l'Hôtel Clarendon prendre mon déjeuner.

Décidément les allées et venues de Tricentenaire étaient suspectes.

Jamais auparavant, il n'avait déjeuné ailleurs que chez le détective.

Cependant celui-ci ne questionna pas davantage. Il avait pour habitude de parler à coup sûr, et il n'était pas sûr, pas sûr du tout de la culpabilité de Tricentenaire. Ce garçon lui semblait au-dessus de tout soupçon. Ne venait-il pas encore de lui donner une marque palpable de son dévouement en défendant l'automobile, propriété de son maître, contre le jeune bandit?

—Après m'avoir attaqué, dit-il à Champlain, voilà qu'on attaque maintenant mon automobile. Quelqu'un a sans doute intérêt à ce que je ne me rende pas à St-Henri ce matin. Mais j'y vais et je pars tout de suite.

Le détective regarda partout autour de lui.

Tricentenaire avait disparu.

—Champlain, Champlain, appela-t-il.

Pas de réponse.

—Ah! ça, ça devient agaçant, murmura-t-il. Enfin j'irai à St-Henri tout seul.

Il sauta dans son "Racer" et sortit de la cour. Quelques instants plus tard, il descendit la côte de la Montagne...

A ce moment, une autre automobile sortait de la même cour sur la rue des Remparts. C'était le "Sédan Buick" de Jules Laroche. Tricentenaire était au volant.

Il tourna, lui aussi, au Rond-de-Chênes, pour prendre la Côte de la Montagne; mais il s'arrêta en face du "Neptune Inn" au pied de la Côte et attendit.

Le bateau de la traverse de Lévis cria, annonçant son départ.

Champlain continua alors sa route et alla se placer sur la rue Dalhousie, en face du ponton, attendant l'arrivée de l'autre bateau.

VI

DANS LE "PETIT SAINT-HENRI"

Assis au volant de son automobile Jules Laroche traversait le Saint-Laurent. La trépidation constante causée par l'engin du bateau engourdissait son corps et le portait à la songerie....

Quel était donc ce mystérieux inconnu qui, d'un coup de téléphone, avait averti la Sûreté Municipale ce matin qu'on allait attenter à sa liberté ?

Evidemment, s'il avait des ennemis qu'il ignorait, il avait aussi des amis dont il ne soupçonnait pas l'existence.

Jules Laroche était véritablement arrivé au tournant de sa carrière de détective. L'affaire du trésor de Bigot allait nécessiter l'emploi de toutes ses ressources. Réussirait-il? Il fallait que la réponse fût affirmative. Il se promit qu'elle le serait.

Une bande apparemment puissante convoitait le trésor. Il lui ferait face; il la vaincrait.

Le bateau accosta.

Jules porta en ce moment la main à sa figure et s'aperçut au toucher que sa barbe était longue.

Diable! Il ne fallait poinnt qu'il se montrât à mademoiselle Morin dans un tel état! Son oeil au beurre noir l'enlaidissait assez sans qu'une barbe longue le fit passer pour négligent aux yeux de Madeliene.

Après être débarqué du bateau, il arrêta son char en face d'une boutique de barbier, sur l'avenue Laurier, à Lévis.

Pendant qu'il était couché dans une chaise et qu'un figaro lui faisait la barbe, il ne re-

marqua point Tricentenaire qui passait dans la rue, conduisant la Buick.

Après avoir payé le barbier, il sauta dans son "racer" et, hop ! là ! vers St-Henri.

Il fut bien dépité, quand, sur la rue St-Georges, il s'aperçut que la route Lévis-Jackman venait d'être fermée aux fins de la circulation. Le département provincial de la voirie avait décidé d'arroser la route ce jour-là d'huile de goudron.

Le gardien du blocus lui indiqua le chemin à suivre pour se rendre d'une autre façon au même endroit ; il devait prendre la vieille route qu'on avait abandonnée après la construction du nouveau chemin Lévis-Jackman, vieille route que les ancêtres avaient baptisée : "Le Vieux St-Henri".

Jules Laroche connaissait cette route pour y être passé une fois.

Il fila donc sur la rue St-Georges et traversa Villemay. Après avoir d'un coup de chapeau salué l'église de St-David de l'Auberivière, il quitta le chemin pavé et prit le "Vieux St-Henri".

La route n'était pas faite pour la circulation automobile. Des trous, des ornières, de traîtres monticules se laissaient voir partout. Jules fut obligé de se mettre en seconde vitesse, ralentissant à cinq ou six milles à l'heure.

La route était mauvaise, mais le paysage pittoresque.

De temps en temps, à un tournant de chemin, la rivière Etchemin apparaissait, coulant en cascades dans une gorge aux ailes rocailleuses où le lierre, par un travail infiniment patient, avait réussi à s'agripper.

La petite vitesse à laquelle il filait donnait à Jules tous les loisirs de contempler le paysage qui s'enrichissait sous les rayons du soleil.

Le "Racer" roulait silencieusement. Soudain le détective arrêta son auto derrière un bosquet. Il écarta quelques branches à portée de sa main et regarda.

Partout, autour de lui, c'était la forêt. Il n'y avait aucune maison en vue. La rivière Etchemin roulait ses petites vagues agitées au pied d'un cap coupé à pic dans le roc vif.

Jules regardait toujours...

Un homme sortit d'une touffe d'arbres, se dirigea vers le cap et disparut.

Cinq minutes s'écoulèrent...

Deux autres silhouettes apparurent qui firent le même manège que la première.

—Diable de diable ! murmura le détective à voix basse. S'il n'était déjà neuf heures et dix minutes j'irais voir ça, là-bas, certes. Mais une besogne plus importante m'attend à St-Henri.

Il fit repartir son racer.

Tout à coup, il entendit une voix qui criait dans un fourré :

—Arrête, détective, ou nous te flambons la cervelle.

Loin d'obéir à cet ordre, Jules Laroche poussa d'un coup sec l'accélérateur de vitesse. Le "Racer" bondit, avançant à une vitesse effrénée sur la route cahoteuse.

Plusieurs coups de fusil ou de revolver furent tirés sur le détective. L'un des coups creva un de ses pneus d'arrière. Un autre brisa la vitre de son parevent. Jules s'était penché, le corps sous le siège, de façon à éviter les balles.

Soudain, il entendit une détonation qui semblait partir d'un autre endroit, et le bandit dans le fourré, poussa un hurlement de douleur.

Etait-ce encore un ami mystérieux qui le sauvait en blessant son criminel assaillant ?

Quand il fut à un mille ou deux du théâtre de l'attentat, le détective ralentit son automobile et continua à petite vitesse, calme comme si rien ne s'était passé.

Il entendit quelques minutes plus tard le ronflement d'une machine dans le lointain.

—Sapristi, dit-il tout haut, je crois que les bandits sont à ma poursuite. Filons.

De nouveau, le char bondit sous l'accélérateur. Jules descendit à toute vitesse une côte raide et passa sous un pont de chemin de fer. A ce moment il se ravisa : Il était bien bête de fuir, pensa-t-il. Pourquoi ne se cacherait-il pas de l'ennemi ? C'était une occasion splendide de surprendre l'identité des criminels. Il n'y aurait pas de doute pour lui que l'assaut sur la Terrasse et l'attentat dont il avait failli être la victime quelques minutes auparavant avaient été perpétrés par la même bande qui avait violé la sépulture de Marcel Morin et attaqué le notaire dans la nuit.

Jules vit une touffe d'arbres favorables à la cachette, sur le bord de la route. Il quitta le chemin et fit pénétrer son automobile dans l'endroit le plus touffu. Puis il écarta une branche de façon à voir bien ce qui se passait sur la route et attendit...

Soudain un gros chien arriva sur lui et aboya comme un forcené. Un cultivateur qui travaillait dans un champ voisin, attiré par les cris de la bête, regarda. Jules lui fit signe de venir. Il arriva à grandes enjambées.

—Est-ce que ce chien vous appartient ? questionna le détective.

—Oui.

—Alors, ayez l'obligeance de le faire taire.

—S'il aboie, c'est parce que vous êtes illégalement sur ma propriété.

Jules fit voir au cultivateur son insigne de détective qu'il portait toujours attachée à l'envers de son veston.

—Si je suis sur votre propriété, monsieur, c'est dans l'intérêt de la société. Une bande de criminels est dans les environs. Je me cache ici pour tenter de les démasquer.

Le cultivateur pâlit:

—Des criminels dans notre région, dit-il en levant les bras au ciel. Oh ! alors, monsieur le détective, vous êtes mille fois le bienvenu. Puis-je vous être de service?

Un automobie ronflait dans le lointain. Le bruit du moteur approchait rapidement.

—Oui, vous pouvez m'être de service.

—En quoi faisant?

—En vous tenant bien coi dans votre coin jusqu'à ce que je vous dise que je n'ai plus besoin de vous et en faisant taire votre satané chien qui me semble aimer fort les discours enflammés.

—Carlo, la paix, la paix! fit le cultivateur.

Immédiatement, la bête docile se tut et vint se coucher près de son maître.

Il était temps. L'automobile apparaissait à un tournant de la route.

Le conducteur ne semblait pas pressé. Il s'en venait à six ou sept milles à l'heure et chantait. Jules put se régaler les oreilles de la vieille complainte canadienne:

"Isabeau s'y promène
Le long de son jardin,
Le long de son jardin
Sur le bord de l'île,
Le long de son jardin
Sur le bord de l'eau,
Sur le bord du bateau."

Le chanteur, fatigué sans doute de la lenteur de cet air, entonna avec un entrain endiablé :

"A la claire fontaine,
M'en allant promener,
J'ai trouvé l'eau si belle
Que j'y m'y suis baigné;
Lui y a longtemps que je t'aime;
Jamais je ne t'oublierai."

—Cette voix ne m'est certes pas inconnue, dit tout bas le détective au cultivateur. Qui est-ce? Mais il est inutile de me casser la tête à chercher. Je vais bientôt le savoir. Voici l'automobile.

Cette fois Jules Laroche ne put s'empêcher de faire un vif mouvement de surprise.

Champlain-Tricentenaire, oui, Champlain-Tricentenaire Lacerte en personne passait sur la route, chantant et fumant un cigare à l'avant du luxueux Sedan de son maître.

—Ça bat quatre as, s'exclama le détective. Décidément, mon secrétaire et factotum commence à se ficher de moi. Voilà maintenant qu'il s'empare de mon automobile sans ma permission et qu'il se promène comme un millionnaire, le cigare au bec. Pas plus tard que dans cinq minutes je verrai le fond de cette histoire.

Jules Laroche sauta dans son "Racer", remercia le cultivateur qui le regardait bouche bée et partit, suivi par Carlos qui s'était remis de plus belle à aboyer.

Quelques instants plus tard, il rejoignit Tricentenaire. Par plusieurs coups de trompe, il lui fit entendre qu'il voulait passer. Champlain rangea sa voiture sur le côté droit de la route et Jules avança à gauche. Au moment où son "Racer" passait à côté de l'autre machine, le détective jeta un coup d'oeil sur son secrétaire, feignit de le reconnaître et arrêta. Champlain fit de même.

Quand Jules vint pour lui adresser la parole, il s'aperçut qu'il était rouge comme un écolier pris en flagrant délit.

—Tricentenaire, vas-tu m'expliquer comment il se fait que te voilà en route vers St-Henri! Où étais-tu ce matin quand je t'ai appelé dans la cour?

Champlain saisit cette occasion de ne pas répondre à la première question et répondit à la seconde:

—Mais j'étais dans le garage à réparer votre Buick, monsieur Laroche.

—Et tu n'as pas entendu mon appel?

—Non.

—C'est étrange.

—Je crois que j'avais fermé la porte du garage et je travaillais sous l'automobile. Le bruit que je faisais, la porte fermée, ces deux causes m'ont sans doute empêché d'entendre vos appels.

—Mais pourquoi t'es-tu emparé de mon Sedan sans ma permission et m'as-tu suivi jusqu'ici?

—Je vais vous raconter, monsieur Laroche. Vous veniez de partir ce matin, vous n'aviez peut-être pas tourné le coin de la Côte de la Montagne quand j'ai été attaqué pour la seconde fois par un bandit. J'ai réussi à le maîtriser.

—Je parie qu'il t'a encore échappé, celui-là, fit Laroche avec un sourire gouailleur.

—Malheureusement oui, monsieur. Alors

j'ai eu peur d'être attaqué de nouveau. Si j'étais sorti, ils auraient sans doute saccagé votre automobile en mon absence. Si j'étais resté là, ils m'auraient probablement assommé. Alors je me suis dit qu'il valait mieux m'en aller avec l'auto vous trouver à Saint-Henri.

—Cette explication n'est pas mal tournée du tout, pensa le détective. Mais je n'en crois pas le premier mot. Laissons toujours faire pour le moment. Diable, je ne sais pas trop comment m'y prendre pour faire avouer la vérité à cet animal.

Ils continuèrent leur route, Champlain-Tricentenaire conduisant l'automobile Buick en avant.

Ils arrivèrent à St-Henri sans qu'aucun autre incident ne les eût retardés.

Il était 9 heures et demie.

Une pensée avait fait jour dans le cerveau de Jules, une opinion dont il voulait connaître la valeur.

C'est pourquoi il arrêta son "Racer" en face du garage de St-Henri.

Le propriétaire était là. Il lui demanda:

—Avez-vous eu connaissance qu'on ait fermé la route entre St-Henri et Lévis ce matin?

—Oui, et j'ai été bien surpris, car je n'en avais nullement entendu parler auparavant.

—Je m'en doutais bien. Vous avez le téléphone ici?

—Oui, monsieur, et il est à votre disposition.

Jules entra dans le garage, s'empara de l'appareil téléphonique et appela le ministère provincial de la voirie, à Québec.

Là, on lui dit que l'ingénieur en charge de la route Lévis-Jackman n'avait nullement donné l'ordre de fermer la route ce jour-là. D'ailleurs, toutes les machines nécessaires à l'arrosage des chemins étaient sur la route Québec-Montréal. Il était donc impossible de faire des travaux du côté de Lévis le jour même.

Au ministère, on lui dit encore que l'homme qui surveillait le blocus à l'entrée de la route avait été arrêté par le chef de police de Lévis sur les ordres du département de la voirie.

Jules téléphona au chef de police de Lévis.

Celui-ci lui déclara que l'homme arrêté était un pauvre vieillard bien connu dans la ville. Des individus s'étaient présentés chez lui la veille, se faisant passer pour des officiers du ministère de la voirie, et lui avaient dit qu'ils le nommaient gardien. Il reçut même $5.00 sur le champ. Le lendemain matin une voiture apportait au vieillard les tréteaux et les planches nécessaires au blocus.

—Mais alors, pensa le détective, on n'a fermé cette route que pour me faire passer, moi, par l'autre, dans le but de m'attaquer, de m'assassiner sans doute. Je ne me serais pas cru tant d'importance.

Il se rendit alors à la demeure du notaire et de Madeleine. Ils l'attendaient tous deux sur la galerie.

—Je suis en retard, fit-il, excusez-moi. Ce n'est pas de ma faute. J'ai été attaqué dans le "Petit St-Henri". Tiens, une balle a même crevé mon pneu. J'ai dû continuer quand même. J'en serai quitte pour acheter un pneu neuf et présenter la facture aux bandits quand je leur aurai mis la main au collet.

VII

LE FUME-CIGARETTES

Madeleine était encore sous l'effet du récit que Jules Laroche venait de lui faire des attentats qui avaient été commis contre lui le matin même.

Le notaire semblait atterré.

A quoi cette terrible affaire allait-elle aboutir! Sa fille et lui sortiraient-ils vivants de la série de pièges qu'on leur tendrait sans doute.

De nouveau, malgré sa grande résolution de la nuit précédente, il essaya de détourner sa fille de l'idée de suivre le détective dans ses pérégrinations. Mais Madeleine repoussa dignement l'attaque de son père.

—Je suis la plus jeune de la famille, dit-elle, la seule capable de remplir la tâche. Et il est nécessaire que les Morin, descendants du garde du château St-Louis, soient représentés dans cette recherche du trésor. Il faut, papa, que tu consentes de gaieté de coeur à ce que j'accompagne monsieur Laroche.

Le vieux notaire poussa un profond soupir.

Le détective déclara alors :

—Réellement, monsieur Morin, j'ai besoin de votre fille pour faire parler le père Latulippe qui ne me connaît pas et qui pourrait se méfier de moi.

—Oui, car le vieux centenaire est très méfiant, tu sais, papa.

Le notaire, sa fille et le détective étaient assis sur la galerie de la résidence de monsieur Morin.

Jules Laroche allait répondre qu'à cent ans on en a assez vu pour être méfiant quand une automobile arrêta en face de la maison. Un jeune homme fort bien mis la conduisait.

—Tiens, c'est Jean, fit Madeleine.

—Qui? demanda le détective.

—Mon ami, monsieur Labranche.

—Ah! ah! Invitez-le donc à venir ici. Je

serais particulièrement enchanté de faire sa connaissance.

—J'ai su qu'on vous avait volé cette nuit, notaire, dit le jeune homme toujours assis dans son automobile.

—Malheureusement oui, répondit le vieillard.

Madeleine cria:

—Jean, venez donc ici, pour quelques minutes. Nous ne partirons pas avant une demi-heure pour aller voir le père Latulippe. Venez.

Jules regarda la jeune fille avec un air désapprobateur :

—Vous n'auriez pas dû lui dire qu'on allait chez le père Latulippe, fit-il doucement. Il ne faut pas que vous confiiez vos secrets, fut-ce à ce poteau de télégraphe, là-bas.

Madeleine baissa la tête, avec un air de petite fille de couvent prise en faute et déclara :

—Je ne le ferai plus, mère supérieure, je vous le promets.

Jules Laroche éclata de rire.

Le jeune Labranche montait les marches de la galerie.

—Monsieur Jean Labranche, monsieur Jules Laroche, présenta la jeune fille.

Le détective tressaillit légèrement. Comment se faisait-il qu'il n'eût pas pensé à cela plus tôt!

—Vous jouez à la Bourse, monsieur Labranche, fit-il du ton le plus dégagé du monde.

—Oui, monsieur, et la chance me favorise plus souvent qu'à mon tour.

Jules se lança alors à fond de train dans une conversation sur les valeurs de Bourse. Il eut vite fait de s'apercevoir que Labranche ne connaissait pas le moindre mot technique en la matière et ignorait complètement l'existence même de valeurs universellement célèbres.

—Tiens, tiens, pensa-t-il, ce jeune homme a menti quand il a dit à mademoiselle Morin qu'il jouait à la Bourse. S'il n'y joue pas, s'il ne travaille pas, ce n'est point là qu'il puise son argent. Et il dépense beaucoup. Voyez-moi cette superbe automobile! Son père ne doit pas lui donner beaucoup d'argent: il est pauvre. D'où donc ses billets de banque proviennent-ils ?

Gêné par la conversation de Jules sur la Bourse et ayant sans doute peur de se compromettre en parlant à tort et à travers de questions qu'il ne connaissait pas, Labranche s'excusa, prétextant un important message oublié et prit congé de ses hôtes, non sans jeter un regard équivoque sur le détective.

Quand il fut parti, Jules Laroche demanda à la jeune fille:

—Monsieur Labranche savait-il que les bouts de parchemin étaient dans le coffre-fort ?

—Mais oui, fit le notaire; hier soir, il a demandé de les voir; je lui ai répondu qu'ils étaient dans le coffre-fort et qu'ils y resteraient tant que vous ne les réclameriez pas.

Le détective resta songeur quelques instants; et puis:

—Où demeure monsieur Labranche? questionna-t-il.

—Son père, comme on vous l'a déjà dit, passe l'été dans son chalet, sur le bord de l'Etchemin. Le jeune homme s'est fait bâtir un petit bungalow non loin du chalet de son père et vit seul à cet endroit. Il dit qu'il aime la solitude.

—Et il est étudiant en médecine?

—Oui.

—Je ne le crois pas.

Madeleine sursauta:

—Comment! Vous êtes d'opinion qu'il n'étudie point la médecine?

—Oui. En tout cas, si vous le permettez, je vais appeler le secrétaire de l'Université Laval, à Québec.

Le notaire et sa fille attendaient avec impatience le résultat de l'appel téléphonique pendant que Jules parlait, l'appareil en mains.

Cinq ou six minutes se passèrent. Le détective revint sur la galerie. Il déclara, à la stupéfaction de monsieur Morin et de sa fille:

—Jean Labranche, dit-il, ne s'est pas inscrit à l'université pour l'année qui vient de s'écouler. Conséquemment, il n'a pas assisté à un seul cours de la Faculté de Médecine.

Jules demanda alors à la jeune fille si elle était prête à l'accompagner au bungalow de Labranche:

—Nous allons faire un cambriolage, fit-il en riant.

Madeleine accepta avec plaisir.

Quelques minutes plus tard, ils s'engageaient tous deux en auto sur la route de St-Anselme qu'ils quittèrent quelques arpents plus loin pour prendre un chemin privé aussi mauvais que le "Petit St-Henri".

Après qu'ils eurent filé deux ou trois milles sur cette route, Madeleine pointa une maison sur le bord de l'Etchemin et déclara:

—C'est là que demeure le père Labranche, le père de Jean.

Quand ils arrivèrent devant le chalet, Jules fit stopper son "Racer" et observa:

—Je crois, dit-il, que nous ne ferions pas

mal de causer quelques minutes avec le docteur Labranche.

Madeleine appela :

—Docteur, docteur !

Un vieillard encore alerte apparut dans l'entrebâillement de la porte :

—Tiens, dit-il en souriant, c'est la petite Madeleine à mon vieil ami le notaire. Que viens-tu faire par ici ?

Le vieux était déjà rendu à l'automobile.

—Oh ! Nous venons simplement admirer les beautés de l'Etchemin coulant au milieu de ce vert paysage.

Madeleine présenta Jules qui déclara de suite :

—Je connais bien votre fils Jean, docteur. Il est toujours étudiant en médecine, n'est-ce pas ?

—Mais oui, mais oui ; et il me dit qu'il a passé tous ses examens avec grand succès cette année encore. C'est aussi un financier. Il joue à la Bourse et fait de bonnes affaires. La semaine dernière j'ai consenti à lui donner $100. Il les a placées en Bourse et m'en a rapporté $600, hier. Figurez-vous ma joie !.. Ah ! Je peux me vanter d'avoir un bon fils, monsieur. Dieu me récompense des sacrifices que j'ai consentis pour le faire instruire. Il veut me faire cadeau d'une automobile, prétendant que mon cheval et ma voiture de médecin sont d'un autre âge.

Evidemment le vieux docteur ignorait que son fils n'avait pas assisté à un seul cours de la Faculté de Médecine, l'année précédente.

—En tout cas, se dit le détective, Jean Labranche peut bien être un bandit, mais c'est un bon fils.

Il ne put s'empêcher d'admirer le geste du jeune homme remettant $600 à son vieux père.

Tant il est vrai qu'il y a toujours dans le coeur du criminel le plus endurci une petite étincelle de vertu.

Mais Jean Labranche était-il un criminel ?

Jules avait bien peu de preuves. Ce n'est pas un crime de laisser croire à son père qu'on est étudiant en médecine quand on ne l'est plus. Mais toujours revenait la question : "Où donc Labranche prenait-il l'argent dont il vivait ?"

Jules et Madeleine continuèrent leur route après avoir dit un amical bonjour au vieux docteur.

Ils filèrent quelques minutes. La route était de plus en plus mauvaise. Les soubresauts de la voiture poussaient souvent Madeleine contre le détective. La jeune fille sentait une émotion mystérieuse l'envahir. Elle était toute intimidée.

Le trajet se fit silencieusement, Jules Laroche songeait aux événements qui s'étaient précipités. Hier encore, il ne connaissait rien de toute cette terrible histoire. Et aujourd'hui il était emmêlé dans la trame, cherchant le bout du fil. Mais la présence de la jeune fille le distrayait de ses réflexions. De temps en temps, il la regardait du coin de l'oeil ; leurs regards se croisaient, s'appuyaient l'un sur l'autre. Ils souriaient, gênés, sans mot dire.

Enfin, ils arrivèrent en face du bungalow de Jean Labranche.

—C'est ici, fit Madeleine.

La maisonnette était bâtie sur une élévation dominant la rivière Etchemin. Elle avait un air coquet, à travers les branches des chênes qui la cachaient partiellement à la vue. Au pied de la maison, l'Etchemin coulait doucement. Sur le bord, il y avait un petit quai auquel une corde retenait un canot de toile.

Aux alentours, c'était le silence rompu seulement par le gazouillis des oiseaux.

Jules descendit de l'automobile, scruta la place aux quatre coins cardinaux : personne. Il aida alors Madeleine à descendre et ils se dirigèrent tous deux silencieusement vers le bungalow.

La serrure de la porte n'était pas compliquée. Le détective eut vite fait de l'ouvrir avec une fausse clef faisant partie du trousseau qu'il avait toujours dans une poche.

Ils entrèrent tous deux dans le bungalow. Jules referma soigneusement la porte derrière lui.

La maisonnette se divisait en trois pièces : une cuisine, un fumoir et une chambre à coucher. L'ameublement était fort riche.

Jules alla de suite à un petit secrétaire. Il n'était pas fermé à clef. Le détective l'ouvrit et en sortit une liasse de billets de banque : billets de 20, de 50 et de 100 piastres.

—Diable ! fit-il, ce jeune Labranche n'est pas très prudent.

Au comble de la surprise de Madeleine, Jules se pencha ensuite sous le lit et en tira une paire de souliers qu'il examina soigneusement.

—Tiens, dit-il à la jeune fille, votre ami porte des talons de caoutchouc de marque "Panthère". Je vois gravée sur la semelle : pointure 8 1-2. Cela vous intéresse sans doute, mademoiselle.

—Mais, monsieur Laroche, qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse !

—C'est vrai : vous ignorez que le criminel

qui a violé la fosse de votre aïeul portait des chaussures de 8 1-2 et des talons de caoutchouc "Panthère".

Madeleine devint affreusement pâle...

—Alors, vous croyez que... que... fit-elle.

—Je ne crois rien du tout, je ne sais rien du tout, mademoiselle; je cherche.

Le détective continua son examen minutieux de la place.

Dans un panier à vidanges, il découvrit un linge blanc maculé d'une substance rouge qui ressemblait beaucoup à du sang.

—Vous dites que vous avez tiré trois coups de revolver sur le bandit, cette nuit. Etes-vous sûre de ne pas l'avoir touché?

—Je n'en sais rien. Tout ce que je puis dire, c'est qu'il a sauté dans l'auto, tout comme si aucune de mes balles n'avait porté.

A ce moment, le détective était à examiner une manche de veston. Il s'aperçut soudain qu'à deux endroits la manche était trouée: étaient-ce des trous de balles? Il fit part de sa découverte à Madeleine qui se montra de plus en plus perplexe.

Mais un bruit d'automobile venait de se faire entendre du dehors.

Jules Laroche se précipita à la fenêtre.

Deux hommes descendaient de la voiture. Quelle ne fut pas la surprise du détective quand il reconnut dans l'un d'eux le vieux Lacerte, père de Champlain-Tricentenaire.

—La porte est-elle bien fermée à clé? questionna le détective.

Madeleine alla s'assurer et répondit affirmativement.

—Maintenant, dit Jules dans un souffle, ne faisons pas le moindre bruit jusqu'à ce que ces importuns se soient éloignés.

Les hommes frappèrent à la porte et n'obtinrent aucune réponse, le détective et la jeune fille se tenant bien cois.

—Je crois qu'il n'est pas ici, fit la voix du père Lacerte.

—Ce sacré Laroche aura dérangé ses plans, remarqua l'autre. Quelle malchance que je l'aie manqué ce matin. Dire que je l'avais au bout de ma carabine!

—Bon! pensa le détective, voilà mon meurtrier manqué. Je suis bien content de savoir que ce n'est pas Tricentenaire qui m'a tiré les balles.

Le père Lacerte reprit:

—Pourtant, il y a une automobile arrêtée en face.

—C'est peut-être à Labranche.

—Je ne la lui ai jamais vue.

—Ca ne veut rien dire, il en achète une nouvelle tous les quinze jours.

Il y eut un silence que la voix du père Lacerte rompit:

—Il s'est peut-être rendu à la caverne à pied.

—C'est une longue marche.

—Oui, mais tu sais bien que le chef aime à marcher. Allons à la caverne en canot. L'embarcation est là qui nous attend.

Les deux hommes descendirent sur le quai et disparurent dans le canot.

Jules dit alors à Madeleine:

—Je me demande ce que c'est que la caverne dont ils ont parlé. Impossible de les suivre. Ils ont pris le seul canot et il n'y a pas de chemin qui longe la rivière. Mais nous savons maintenant une chose importante: Jean Labranche est le chef de cette bande; ils l'ont déclaré eux-mêmes.

Le détective sortit alors de sa poche le fume-cigarettes qu'il avait trouvé la veille dans la fosse violée:

—Connaissez-vous ce petit objet? demanda-t-il en le présentant à la jeune fille.

Celle-ci le regarda:

—Mais, dit-elle, c'est le fume-cigarettes de Jean. Je le reconnais. Regardez: ses initiales y sont gravées: J. L.: Jean Labranche.

Jules sourit silencieusement.

Madeleine questionna:

—Mais comment se fait-il que vous ayez cet objet en votre possession?

—Je l'ai trouvé dans la fosse de votre aïeul, parmi les ossements.

La jeune fille, bien que se doutant de la vérité, fut saisie:

—C'est incroyable, dit-elle, que Jean se soit rendu coupable d'une aussi effroyable action.

VIII

LE VESTON TROUE

Jules Laroche et Madeleine Morin étaient demeurés plus d'une heure dans le bungalow de Jean Labranche.

Le détective y avait fait des découvertes qu'il jugeait fort importantes. En effet, il avait réussi à identifier deux de ses mystérieux ennemis: le père Lacerte et le J. L. dont les initiales étaient gravées sur le fume-cigarettes. Sa trouvaille dans la fosse du cimetière n'avait certes pas été inutile.

Les agissements étranges de son secrétaire et factotum l'inquiétaient de plus en plus. Est-ce que Champlain-Tricentenaire s'était ligué dans cette lutte autour du trésor de Bigot avec Jean Labranche et l'auteur de ses jours?

L'automobile qui avait amené le père Lacerte et l'inconnu était resté sur le bord de la route, près du "Racer" de Jules Laroche. Celui-ci la regarda longuement. Sa plaque portait le numéro et l'inscription suivante: "20101, Québec, 25".

Le détective prit son crayon et son calepin et nota l'inscription.

La machine était de marque "Hudson" et paraissait presque neuve. C'était un char ouvert d'un modèle récent. Jules souleva la couverture du moteur dont il prit soigneusement le numéro en note.

Madeleine errait aux alentours, sur le bord de la route, cueillant un bouquet de fleurs sauvages. Sa physionomie était soucieuse. Elle pensait à Jean Labranche dont les visites chez elle ressemblaient beaucoup à de la fréquentation amoureuse. Mais, si elle l'avait toujours accueilli avec une aimable camaraderie, elle avait aussi repoussé gentiment et toujours résolument ses avances passées. Elle se félicita de sa conduite, heureuse de ses refus réitérés. Quelle douleur n'éprouverait-elle pas aujourd'hui si la cour de Jean avait réussi à lui donner de l'amour pour lui! "Dieu et mon aïeul m'ont protégé", pensa-t-elle.

Puis la jeune fille se rappela son enfance joyeuse dans laquelle le jeune chef des bandits avait joué un grand rôle. Dans le temps, le docteur Labranche avait sa demeure tout près de celle du notaire. Le petit garçon et la petite fille partaient pour l'école en se tenant par la main. A la sortie ils s'attendaient toujours pour revenir ensemble à la maison paternelle. Quelles bonnes parties de raquettes ensemble! Et les descentes en traînes sauvages sur la butte Emond, située à l'entrée du village; et les amusants patinages sur l'Etchemin gelé!

La jeune fille cueillait des fleurs sauvages et pensait toujours...

Un jour, Jean et elle revenaient de chez le curé. Ils rencontrèrent un méchant cultivateur ivre qui battait son cheval cruellement. Jean dit à l'homme de cesser de rouer sa bête de coups. L'homme ricana. Jean prit alors un glaçon sur la route et le lui lança. Le cultivateur, fâché, courut pour l'attraper et sans doute lui administrer une bonne râclée. Jean se sauva. Mais soudain l'enfant se baissa. L'homme qui le suivait de près culbuta par-dessus lui et s'assomma en tombant sur la route glacée. Jean se dirigea vers la bête qu'il caressa doucement. Puis il alla en courant chez le curé à qui il raconta l'histoire. Le bon prêtre vint relever le cultivateur ivre et lui prodigua les soins que requérait son état. Madeleine avait dans le temps trouvé Jean à la fois crâne et bon.

Est-ce que cet enfant devenu jeune homme pouvait être le chef de cette bande criminelle? Elle se refusait à le croire. Et cependant, monsieur Laroche n'avait-il pas des preuves décisives contre lui!

—Pauvre docteur, dit-elle tout bas, quelle peine terrible pour lui quand il apprendra que son fils est un voleur, un brigand! Lui qui l'aime tant, qui a fait tant de sacrifices pour le faire instruire!

La jeune fille revint à Jules Laroche qui avait fini son examen minutieux de l'auto. Gentiment, elle mit une fleur sauvage à sa boutonnière. Le détective sourit et regarda longuement Madeleine.

Car sa pensée l'appelait maintenant Madeleine tout court.

Décidément, cette belle jeune fille franche et brave, mais sans manières masculines, lui plaisait de plus en plus.

Madeleine fit part à son compagnon de ses dernières pensées.

Jules lui dit alors de façon étrange:

—Oh! je crois pouvoir vous promettre, mademoiselle Madeleine, que le pauvre vieux docteur ne saura jamais rien de toute cette affreuse histoire. Je vais tâcher de lui épargner ce chagrin terrible, sur ses vieux jours. D'ailleurs, Jean Labranche n'est pas un bandit répugnant. Certains côtés de sa nature sont admirables. En effet, n'a-t-il pas donné $600 à son père!

—Comment allez-vous vous y prendre pour lui éviter le bagne ?

—Oh! je n'en sais rien encore. Et puis, il ira peut-être sans doute en prison. Justice doit être faite. Si j'admire certains côtés de sa nature, j'en déteste diablement d'autres, par exemple celui qui le pousse à me faire tirer une balle au coeur ou dans la tête.

Les jeunes gens s'en venaient maintenant sur la même route que deux heures auparavant ils avaient parcouru en sens contraire.

L'atmosphère de gêne, de timidité, s'était dissipée.

Ils venaient de vivre ensemble des minutes haletantes. Le danger les avait frôlés quand le père Lacerte et son compagnon les avaient dérangés. Leurs âmes s'étaient touchées et comprises dans cette intimité muette du danger et elles s'étaient faites inconsciemment un pacte silencieux.

La voiture du détective passait devant la demeure du docteur.

Voyant que le vieux médecin était à bêcher dans son jardin, Jules Laroche arrêta encore

son "Racer" devant le chalet et alla trouver le docteur. Celui-ci le reconnut de suite.

La conversation s'engagea.

—Passe-t-il beaucoup de voitures sur ce petit tronçon de route? questionna le détective.

—Oh! oui, depuis que Jean a bâti son bungalow. Vous comprenez, dans sa position, il compte beaucoup d'amis. A tous les jours, il y en a des dizaines qui viennent le voir. Depuis quelque temps, il passe aussi des gens mal vêtus, des vagabonds dont je redoute la présence. La nouvelle se répand que mon fils s'enrichit à la Bourse et je suis sûr que ces vagabonds sont des voleurs qui guettent l'occasion de le détrousser.

Jules avait eu le renseignement qu'il désirait. Il savait bien, lui, que si ces vagabonds étaient des voleurs, ils n'allaient pas chez Labranche pour le détrousser mais bien pour s'organiser dans le but de voler le trésor de Bigot.

Il eut alors l'idée de faire venir une escouade d'agents de police de Québec, de les embusquer sur cette route et de faire arrêter tous les membres de la bande qui passeraient. Mais non, agir ainsi était folie. Le juge les libérerait tous le lendemain matin en Cour de Police; il n'avait aucune preuve sérieuse contre eux.

Le détective savait beaucoup de choses; mais il n'avait aucun atout en mains.

Le vieux docteur, hospitalier comme ses ancêtres savaient l'être à la fois magnifiquement et simplement, "sans cérémonie", comme ils disaient, invita les jeunes gens à dîner chez lui.

En effet, l'heure du repas était arrivée: il était midi et demi.

Après le refus d'usage, Jules et Madeleine acceptèrent. Ils entrèrent avec le docteur dans le chalet où le vieillard les introduisit dans une petite pièce remplie de livres, de revues et d'instruments de chirurgie.

—Avez-vous encore une grosse clientèle de patients? demanda le détective au vieux médecin.

Celui-ci répliqua avec un signe de tête négatif:

—Oh! non, fit-il, je n'ai conservé que mes vieux amis qui, hélas! disparaissent rapidement de ce monde. Un jeune confrère est venu s'installer ici il y a quelques années. Comme les vieux doivent céder la place aux jeunes, c'est une grande loi de la vie, je me suis effacé. D'ailleurs, un accident grave dont je fus victime dans le temps me força à garder la chambre pendant plusieurs mois. Quand ma convalescence fut terminée, il y avait une bonne brèche dans ma clientèle. Je possédais un tout petit capital. Avec lui et la clientèle qui me restait, nous avons vécu, ma femme et moi. Je fais huit ou dix visites par jour à mes clients, c'est tout. Le reste de mon temps, je le partage entre mes livres et mon jardin.

Madame Labranche annonça que le repas était servi.

A table, l'épouse du docteur causa presque continuellement de son fils pour lequel elle avait une véritable adoration. Jean semblait aussi aimer beaucoup sa mère. Il la comblait de cadeaux et de gâteries de toutes sortes. Les tartes aux fraises qu'il y avait sur la table, Jean les lui avait apportées la veille de Québec. L'assiette à pain en argent était encore un cadeau de Jean qui lui avait donné à sa fête cette magnifique théière.

Quelle douleur pour cette mère si elle apprenait un jour la conduite de son fils!... La pauvre femme mourrait sans doute de chagrin.

On se leva de table. Après quelques minutes de causerie, les deux jeunes gens allaient prendre congé de leurs hôtes quand ils entendirent une automobile qui semblait s'arrêter sur la route.

Madame Labranche courut à la fenêtre:

—C'est mon fils, mon fils Jean qui arrive, dit-elle avec joie.

Jules et Madeleine se regardèrent...

La jeune fille aurait voulu s'esquiver, éviter une présence qu'elle jugeait grosse de conséquences.

Mais le détective ne l'entendait pas ainsi. Il ne voulait point perdre cette dernière occasion peut-être de rencontrer le jeune bandit. Et puis, il avait pensé à une expérience qu'il pourrait faire s'il se trouvait de nouveau face à face avec Jean Labranche. Cette expérience, il allait maintenant la tenter.

Au fait, était-ce la manche gauche ou la manche droite du veston qui était trouée d'une balle à deux endroits? Il se revit dans le bungalow; il reconstitua dans son esprit la scène; il était debout faisant dos à la fenêtre. D'abord il avait examiné le veston par en arrière. Ah! oui, c'était bien la manche gauche que la balle avait traversée.

Jean Labranche entra dans la maison, les bras chargés de paquets.

Sa mère lui sauta au cou. Quelques paquets tombèrent sur le plancher.

—Maman, maman, dit-il joyeusement, tu vas casser les quelques cadeaux que je t'apporte.

—Comment, encore! mon cher enfant, ré-

pliqua la mère en souriant. Tu me gâtes, tu me gâtes trop.

—Tu sais, maman, depuis longtemps tu dis que ceci te manque, que tu serais contente d'avoir cela. Eh bien! je t'ai apporté ceci et cela.

A ce moment Jean Labranche aperçut Madeleine et Jules. Pour une fraction de seconde sa figure se rembrunit. Ce changement de physionomie ne manqua point d'être remarqué du jeune détective.

Déjà Jean Labranche avait reconquis son calme.

—Le bandit n'a pas encore revu son bungalow depuis notre visite. Il n'a certes pas revu non plus le père Lacerte et son compagnon. Tout va bien, tout va bien, pensa le détective.

Il s'approcha de Jean Labranche qui était assis près d'une fenêtre.

—Continuons donc, dit-il, notre conversation de ce matin sur les valeurs de Bourse. Cette question me passionne toujours. Nous parlions, je crois, du Northern Paper préférentiel quand un message oublié vous a forcé à nous quitter.

Le jeune bandit ne semblait pas à son aise.

—Oh! dit-il, remettons cette conversation à plus tard. J'ai l'esprit fatigué de toutes ces questions.

Il se leva alors. Jules Laroche l'imita; mais ce dernier se prit les pieds dans sa chaise, et il allait tomber à la renverse quand, de la main droite, il s'accrocha au bras gauche du bandit.

Celui-ci poussa un hurlement de douleur.

—Je ne vous ai pourtant pas serré le bras bien fort, dit le détective humblement.

—C'est que j'ai une blessure au bras. En réparant mon automobile, hier, le bandage d'acier d'un pneu s'est ouvert violemment et m'a frappé là.

—Tu ne nous avais pas parlé de cet accident, s'écria la mère inquiète déjà.

—Oh! ça ne valait pas la peine: une simple égratignure.

—Montre cette blessure à ton père, Jean, cela peut devenir dangereux. On ne sait pas.

Le vieux médecin était déjà près de son fils. Il lui enleva son veston presque malgré lui et retroussa la manche de sa chemise. Un bandage apparut sur l'avant-bras.

Le docteur le défit avec des soins infinis et examina la blessure minutieusement:

—La pièce d'acier qui t'a frappé, mon fils, dit-il à la fin, a fait une marque bien curieuse. Si tu ne m'avais rien dit sur la cause de l'accident, j'aurais juré que c'était une blessure causée par une balle.

Le détective regarda le criminel qui détourna les yeux.

—Bien, bien. Tu avais raison, continua le docteur s'adressant à son fils, ce n'est là qu'une blessure à fleur de chair. Il n'y a pas le moindre danger. Je m'en vais te panser cela. Dans quelques jours, il n'y paraîtra plus.

Jules et Madeleine quittèrent le chalet.

En route le détective déclara à la jeune fille:

—Une de vos balles a porté, mademoiselle. Elle a frappé Jean Labranche au bras gauche. Car je suis maintenant sûr que c'est lui qui a volé les deux bouts de parchemin dans le coffre-fort de votre père, la nuit dernière.

La jeune fille frémit.

—En tout cas, continua Jules, nous allons nous assurer davantage quand nous serons chez vous.

Ils étaient rendus.

Le notaire les attendait pour dîner. Ils lui apprirent qu'ils avaient mangé chez le docteur Labranche. Alors, le vieillard s'installa seul à table.

—Monsieur Morin, interrogea le détective, le voleur qui vous a visité cette nuit était-il plus grand ou plus petit, plus gras ou plus maigre que Jean Labranche?

Le notaire réfléchit plusieurs minutes qui s'écoulèrent dans le plus grand silence, Madeleine laissant deviner son anxiété par une poitrine qui se soulevait sous une respiration saccadée. Jules était calme, calme comme l'atmosphère avant la tempête.

Le notaire releva la tête et considéra le détective curieusement; puis:

—Le voleur, dit-il, était de même taille et de même corpulence que Jean Labranche. Mais est-ce que vous soupçonnez...?

—Je ne soupçonne pas; je suis sûr! Je suis sûr que Jean Labranche est entré ici la nuit dernière, a volé les deux bouts de parchemin et s'est fait loger une balle dans le bras gauche par mademoiselle Madeleine pendant qu'il s'enfuyait.

Le notaire était stupéfait, atterré.

Le détective se dirigea vers le cabinet de travail, s'empara de l'appareil téléphonique et appela Québec. Quand il eut obtenu la communication avec le bureau provincial du revenu de l'automobile, il conversa longuement puis raccrocha l'acoustique.

Le notaire et sa fille l'attendaient dans la pièce voisine. Il y passa:

—Je viens d'apprendre, dit-il, que le propriétaire de l'auto portant la licence numéro "20101, Québec, 25" est monsieur Jean Labranche, domicilié à St-Henri de Lévis.

IX

A SOROSTO, CHEZ LE PERE LATULIPPE

Sorosto est une humble bourgade ignorée de la majorité des Canadiens-Français.

Sise à un mille et demi de Lévis, sur un vallon qui domine la plaine environnante, Sorosto compte cent habitants peut-être. La ville de Lévis n'existait pas encore que la petite bourgade avait été fondée depuis plusieurs années déjà. Ses pieux habitants allaient alors à la messe à St-Joseph de Lévis. On dit même que Monseigneur Déziel, fondateur de la nouvelle paroisse de Notre-Dame de Lévis, dut faire plusieurs voyages à Sorosto pour convaincre les habitants de venir désormais à la messe dans son église puisque Sorosto avait été annexé à Lévis pour fins religieuses. Les bons cultivateurs de la bourgade se faisaient tirer l'oreille pour changer de paroisse. Ils étaient si attachés à Saint-Joseph!

Madeleine racontait tout cela à Jules l'après-midi du même jour pendant qu'ils filaient à une vitesse moyenne sur la route Lévis-Jackman.

Comme ils montaient la côte dite "Aux Couture", parce qu'elle était bordée de maisons propriétés de cultivateurs du nom de Couture, la jeune fille continua la conversation interrompue:

—Sorosto devrait être célèbre, dit-elle, car plusieurs Canadiens-Français illustres y ont vu le jour. Aussi les habitants se montrent-ils très orgueilleux des hommes qu'ils ont donnés à la religion et à la patrie. Si vous voulez entrer dans leurs bonnes grâces, engagez la conversation sur ce sujet. Ils vous trouveront le plus gentil des hommes et déploieront une verve intarissable. Monsieur Bourget, l'illustre évêque de Montréal, est venu au monde dans une des plus humbles maisons de Sorosto. Le cardinal Bégin, a vu le jour dans la même bourgade. Le vicaire apostolique de Hearst, Monseigneur Joseph Hallé, est le fils d'un brave cultivateur de Sorosto.

—Monseigneur Hallé! s'écria Jules, mais je le connais bien. Il était directeur des élèves alors que je tentais vainement de comprendre la langue grecque au collège de Lévis. Mais j'ignorais qu'il fût né à Sorosto.

Madeleine continua:

—Le père Latulippe que nous allons voir...

—... Que nous allons interviewer, comme disent les reporters, interrompit le détective.

—Le père Latulippe m'a relaté les origines de Sorosto. Elles ne manquent pas de romanesque.

—Racontez, mademoiselle Madeleine, vous m'interressez.

—Le grand-père du cardinal Bégin, dit cette légende, était alors un jeune homme de dix-huit ans. Son père, cultivateur, demeurait à St-Joseph de Lévis. Le jeune Jean-Baptiste Bégin était en amour avec une jeune fille du vosinage. Mais comme il n'était pas encore établi sur une terre, à son compte, son père refusait de le laisser marier. "Va ouvrir une terre en bois debout dans les environs", dit-il à son fils, "et quand ta maison sera construite, tu y amèneras ta femme". Un beau matin, le jeune Jean-Baptiste partit à travers bois. Il choisit le vallon où est situé aujourd'hui Sorosto, et qui se trouvait alors une forêt vierge. A cet endroit, il bâtit un camp de bois rond et commença à défricher sa nouvelle terre. L'année suivante, il se mariait avec sa blonde. Le jour de leurs noces, la nouvelle mariée demanda à son époux de quel nom il baptiserait la place où ils allaient demeurer. Le jeune Jean-Baptiste réfléchit quelques instants et s'écria: "Je la baptise "Sorouest-Haut" parce qu'elle est au sorouest de St-Joseph de Lévis et située sur un plateau élevé". Peu à peu l'usage transforma le nom de "Sorouest-Haut" en celui de Sorosto.

—C'est une toute gentille légende que cette histoire d'amour et de défrichement par un bon gars fort de notre race, fit le détective.

—N'allez pas dire aux gens de Sorosto que c'est une légende. Ils vous verraient d'un mauvais oeil; car, selon le père Latulippe, c'est de l'histoire au même titre que la fondation de Québec par Samuel de Champlain.

L'automobile venait de quitter la route nationale pour s'engager dans un chemin étroit conduisant chez le père Latulippe.

Ils passèrent devant la maison d'école de la bourgade, déserte à cette saison des vacances.

La demeure où restait le père Latulippe était une vieille maison trapue comme nos ancêtres en faisaient en se servant de gros cailloux trouvés dans leurs champs et de mortier.

—C'est ici, observa Madeleine, qu'est né Monseigneur Bourget.

Le détective et la jeune fille entrèrent alors dans la maison. Une lourde paysanne, fille du père Latulippe, vint à leur rencontre. Sur ses traits, se lisait la plus grande perturbation; si bien que Madeleine ne put s'empêcher de lui demander:

—Mais qu'y a-t-il, chère Madame Bégin?

—Oh! je ne sais si mes inquiétudes sont

vaines, répondit la paysanne; mais je crains qu'il ne soit arrivé malheur à mon père.

Le détective eut un mouvement de surprise et prtêa une oreille plus attentive encore.

—Où est donc le père Latulippe? questionna la jeune fille que l'anxiété gagnait.

La paysanne se recueillit, puis:

—Laissez-moi vous raconter tout, dit-elle, en commençant par le commencement: Nous venions de nous mettre à table pour dîner, mon père, mon mari, moi, et les enfants, quand j'entendis frapper à la porte. J'allai ouvrir. Deux hommes entrèrent. "Est-ce que monsieur Latulippe est ici?" questionna l'un d'eux.—"Oui", répondis-je. Je fis alors venir mon père. Les deux inconnus lui expliquèrent qu'ils étaient reporters dans un journal de Québec et qu'ils voulaient visiter et photographier la maison où était né le cardinal Bégin afin d'en faire un article illustré pour leur journal. Comme ils ignoraient où se trouvait cette maison, ils demandèrent à mon père de les conduire. Celui-ci s'empressa d'accepter, car il ne perd jamais une occasion de jaser des choses du passé; et c'en était une splendide. Ils partirent tous trois et disparurent dans le petit bois qu'il faut traverser pour se rendre à la maison où est né le cardinal. Une heure, deux heures se passèrent, et mon père n'était pas encore de retour. J'envoyai un de mes enfants à la maison qu'ils devaient visiter. Il revint et me dit que personne n'était venu à cette maison au cours de la journée et qu'on n'avait même pas aperçu l'ombre de mon père. Mon inquiétude devint de l'anxiété. Je courus au petit bois dont je fouillai tous les recoins. Personne! Je me rendis à la demeure des Potvin, sur le bord de la route nationale. Madame Potvin me dit qu'elle avait vu une automobile arrêtée près de là. Il n'y avait personne dans la voiture. Quelque temps après, elle a regardé à la fenêtre. L'automobile avait disparu. Depuis lors, je suis plongée dans la plus mortelle inquiétude. Où est mon père? Je ne lui connais pas un seul ennemi. Qui donc pourrait en vouloir à un vieillard de 101 ans qui n'a jamais fait de mal à personne? D'ailleurs, il n'avait pas un sou sur lui quand il a quitté la maison.

Le détective se fit alors indiquer l'endroit où se trouvait le petit bois. Puis il partit. Madeleine voulut l'accompagner; mais il lui dit que c'était inutile et que d'ailleurs il aimait mieux être seul.

Jules se rendit d'abord à la maison des Potvin. La paysanne le reçut avec un brin de méfiance. La visite de sa voisine l'avait mise sur ses gardes.

Cependant elle ne se refusa pas à lui indiquer l'endroit exact où se trouvait l'automobile sur la route. Quand Jules lui eut montré son insigne de détective, elle le couvrit d'un véritable déluge de questions auxquelles il ne répondit point, prenant congé de la paysanne.

Jules Laroche essaya alors de suivre la piste des pneus de l'auto sur la route. Mais cela lui fut impossible; car le trafic était trop dense à cet endroit.

Il retourna alors dans le bois, marchant tête baissée, regardant partout et scrutant chaque fourré. A la fin il s'arrêta à un endroit situé près de la route, à quelques pieds de la place où la paysanne lui avait dit que l'automobile était arrêtée. L'herbe haute y était foulée.

—Tiens, tiens, remarqua le détective à voix basse, il me semble y avoir eu lutte ici.

Il s'agenouilla sur l'herbe et, à quatre pattes, il scruta chaque pouce du terrain.

Mais ses recherches furent infructueuses. Ce que voyant, il sauta par-dessus la clôture qui séparait la route du petit bois et les poursuivit dans le fossé qui bordait le petit chemin.

Presque tout de suite il poussa une exclamation en retirant une canne rugueuse et robuste du fossé. Quelques instants plus tard il découvrait un bonnet de laine gris.

La canne d'une main et le bonnet de l'autre, il retourna à la demeure du père Latulippe.

Madeleine et la paysanne l'attendaient sur le perron. Quand cette dernière vit le détective elle courut à lui:

—Mon Dieu! Mon Dieu! s'écria-t-elle, mais c'est la canne et le bonnet de papa. Où avez-vous trouvé ces objets? Ciel! On a assassiné mon pauvre vieux père!

Le détective tenta de la calmer:

—Non, non, madame, ne craignez rien, dit-il, je vous assure que votre père est bien vivant. Ses ravisseurs ne le tueront point, car, mort, il ne leur vaudrait rien, tandis que vivant, il est d'un prix inestimable pour eux.

Puis se tournant vers la jeune fille:

—Il n'y a pas de doute, continua-t-il, que le père Latulippe a été enlevé par la bande de criminels que nous poursuivons. Ils veulent lui arracher le secret de la fosse du noyé. Tant que le vieillard n'aura pas parlé, sa vie ne sera point en danger. Mais s'il révèle le secret, c'est un homme mort; car les bandits se débarrasseront sûrement de ce témoin gênant.

—La fosse du noyé! s'écria la paysanne. Monsieur Jean Labranche est justement venu voir mon père à ce sujet ce matin. Il lui a demandé de lui montrer l'emplacement de cette fosse. Mais mon père a refusé sèchement, disant qu'il avait promis de montrer la fosse à mademoiselle Madeleine seulement.

—Mais pourquoi Labranche voulait-il voir la fosse ?

—Parce que, disait-il, il était à écrire un article sur cette fosse pour une revue historique de Montréal.

Le détective sourit:

—Diable! fit-il, ce Labranche me semble avoir plusieurs métiers. Il est étudiant en médecine, financier, écrivain, que sais-je !

La paysanne reprit:

—Vous dites que la vie de mon père n'est pas en danger s'il ne révèle pas le secret de la fosse du noyé ?

—Oui.

—Alors, je crains moins, car le vieux est l'homme le plus entêté de Sorosto. Jamais il ne parlera sous les menaces. Mais, mon Dieu! ils vont le faire mourir à le tourmenter.

—Rassurez-vous, madame, sa captivité ne sera pas de longue durée. Nous nous mettons en campagne immédiatement, mademoiselle Madeleine et moi.

Quand ils eurent quitté la paysanne, le détective réfléchit longuement, assis dans l'automobile, la jeune fille à ses côtés.

La lutte était devenue une course au trésor. Qui arriverait le premier? Il convenait de ne pas perdre une minute. D'abord, le détective jugea qu'il fallait retrouver le père Latulippe; car il détenait le secret de la fosse du noyé.

Jules sortit un papier de sa poche, la copie qu'il avait faite du second bout de parchemin, et relut:

"Le soleil se lève; je sors de ma
maison; je fais 512 pas vers la rivière;
Je m'arrête et regarde. Le
soleil donne sur la fosse
du noyé. Je fais 21 pas,
le soleil dans le dos. Ici
est le salut de la Nouvelle-
France.
Marcel MORIN."

Jules pensa: "Je fais 21 pas, le soleil dans le dos. Le soleil donne sur la fosse du noyé." Puisque le soleil donne sur la fosse du noyé et qu'il fait 21 pas, le soleil dans le dos, évidemment il se dirige en droite ligne vers la fosse du noyé. "Ici est le salut de la Nouvelle-France." Le salut de la Nouvelle-France, c'est le trésor de Bigot, l'être infâme qui en a causé la ruine. Alors le trésor devrait être tout près de la fosse du noyé s'il n'est pas dans la fosse même. Le bandit Labranche le sait fort bien, puisqu'il a fait enlever le père Latulippe.

—Mademoiselle Madeleine, dit-il à voix haute, vous n'auriez pas dû dire à Jean Labranche que le père Latulippe connaissait le secret de la fosse du noyé.

—Je le sais bien.

—Quand vous lui avez appris ce matin que nous allions rendre visite au vieillard, il s'est empressé de nous devancer et il y a diablement réussi.

Le détective continua ses réflexions: Les bandits avaient gagné la première manche avec l'enlèvement. Mais réussiraient-ils à faire parler le père Latulippe? Laroche en doutait fort depuis que la paysanne lui avait appris le caractère de son père.

Il fallait à tout prix délivrer le vieillard. Tant qu'il n'aurait pas parlé, il serait quasi-impossible de découvrir le trésor.

Mais où ses ravisseurs l'avaient-ils emmené? Là était la grande question, la question à la solution de laquelle il allait lui falloir user de toutes les ressources de son esprit.

Il se souvint... Le matin même, sur la route du "Petit St-Henri", quelques minutes avant d'être attaqué, il avait remarqué plusieurs individus qui disparaissaient au même endroit.

N'était-ce pas là la caverne dont le père Lacerte avait parlé à la porte du bungalow de Labranche?

Il eut l'intuition qu'il ne faisait pas fausse route.

—Nous allons bien voir, en tout cas, fit-il.

Et il fit avancer son "Racer". Comme il allait prendre la route nationale dans la direction de Pintendre, une automobile passa à toute vitesse.

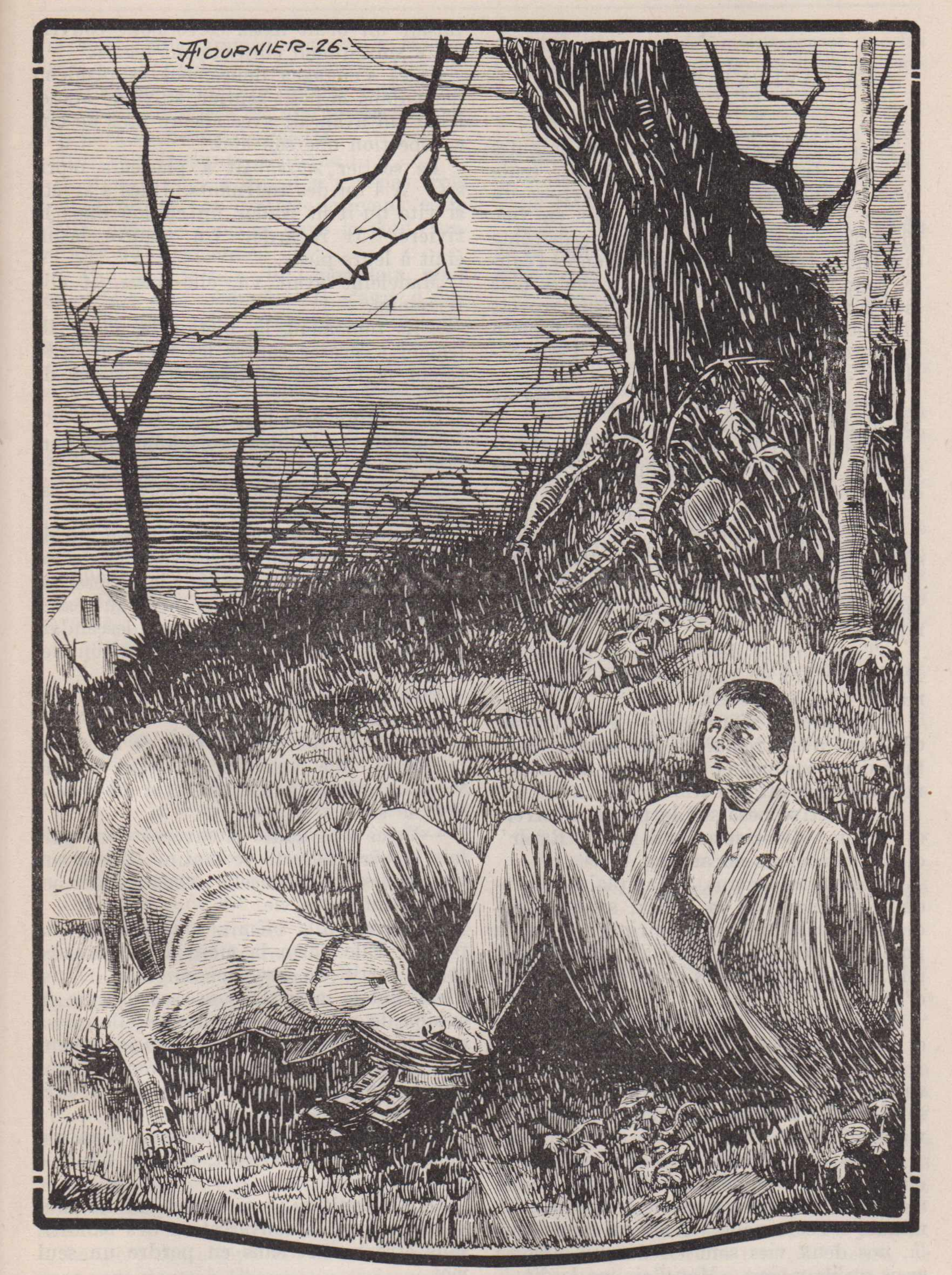
Mais elle n'avait pas passé assez vite pour empêcher Jules Laroche de reconnaître la voiture et son unique occupant.

—Savez-vous quel est ce fervent de vitesse? demanda-t-il à la jeune fille.

—Non. Et vous?

—Oui, c'est mon secrétaire et factotum Champlain-Tricentenaire Lacerte qui se balade dans mon Sedan Buick à 45 à l'heure. Et pourtant, ce matin, je lui ai intimé l'ordre de m'attendre toute la journée au garage St-Henri. Enfin, nous allons bien voir ce qu'il manigance, celui-là. Je le suis, dussé-je faire du 75 à l'heure pour le rattraper.

Et Jules Laroche partit à toute vitesse.



"Le chien ouvrit la gueule et mordit les liens de son maître mais cette fois aux jambes et le traîna. . . ." page 49.

X

LA CAVERNE DES BANDITS

Tricentenaire avait deux ou trois minutes d'avance. Jules Laroche dut brûler la route pour le rejoindre. Quand il vit l'arrière du Sedan, l'église de Pintendre était en vue. Champlain disparut dans la courte descente que fait la route immédiatement après l'église, pour réapparaître quelques secondes plus tard sur le sommet du coteau. Deux arpents plus loin, il obliqua à droite dans un chemin de traverse qui va rejoindre "Le Petit St-Henri".

Jules Laroche le suivait de loin pour ne pas attirer son attention.

Que signifiait la conduite de Tricentenaire? Son secrétaire et factotum était-il pour ou contre lui?

Enfin, il allait bientôt le savoir.

Champlain obliqua de nouveau à droite sur la vieille route du ''Petit St-Henri''. Il dut forcément ralentir la vitesse de sa machine à cause du pitoyable état du chemin.

—Tiens, dit le détective à sa compagne Madeleine, il s'en va vers Lévis. Je me demande où il s'arrêtera.

Tricentenaire s'arrêta à l'endroit même où Jules avait remarqué les hommes sortant d'un bosquet et disparaissant ensuite mystérieusement.

Le détective pesa sur la pédale du frein et arrêta silencieusement son ''Racer'' quelques arpents en arrière.

Pendant ce temps, Champlain descendait lentement de la Buick, sautait pardessus la clôture et se dirigeait vers la pointe du cap qui domine la rivière Etchemin. Il disparut alors derrière une touffe d'arbres.

Jules s'empara de la main de Madeleine et suivit dans la même direction.

Quand les deux jeunes gens arrivèrent sur la pointe du cap, ils virent un petit sentier abrupte qui descendait vers la rivière.

—C'est ici qu'est passé Tricentenaire, dit Jules dans un souffle. Ne faites pas le moindre bruit, mademoiselle Madeleine. La minute est solennelle. Si les brigands sont là, nos deux vies sont en danger. Et je crois qu'ils y sont. Mon flair me le dit.

La rivière Etchemin roule en cascades à cet endroit. Les pluies torrentielles des jours précédents l'avaient grossie et elle faisait un bruit assez élevé pour couvrir leurs voix quand elles étaient basses.

Jules s'engagea doucement et prudemment dans le petit sentier, suivi de Madeleine qui avançait avec encore plus de circonspection que son ami.

Le sentier zigzaguait à plusieurs reprises. A l'un des tournants, Jules s'arrêta si vite qu'il fit rouler un caillou dans la rivière. Il regarda. Un gouffre béant était à leurs pieds.

Madeleine avait vu, elle aussi, et elle frissonna.

S'ils tombaient là, c'était la mort; ils iraient s'écraser contre les rocs qui dressaient leurs têtes traîtresses au-dessus de l'eau.

Ils continuèrent leur descente.

Soudain un bruit de voix lointaines parvint à leurs oreilles.

Le détective sortit son revolver et s'assura qu'il était chargé.

Le sentier était devenu si étroit qu'ils devaient se tenir aux anfractuosités du rocher de peur de tomber dans la rivière. Ils étaient à une vingtaine de pieds au-dessus de l'Etchemin. Le sentier ne descendait plus, mais longeait le rocher horizontalement.

Plus ils avançaient, plus les voix se rapprochaient.

Soudain le détective arrêta de nouveau, montrant une ouverture béante à une vingtaine de pieds en avant, il dit à Madeleine :

—Voici sans doute la caverne dont parlait le père Lacerte ce matin. Soyez sur vos gardes, mademoiselle; vous risquez actuellement votre vie.

La jeune fille blêmit, mais ne flancha point. Elle porta la main à son corsage et en sortit un revolver mignon. Puis, plongeant la main dans sa sacoche, elle en exhiba de petites cartouches qu'elle glissa dans le revolver. Jules fit silencieusement un signe d'approbation qui voulait sans doute féliciter la jeune fille de sa prévoyance.

Les deux jeunes gens allèrent s'embusquer derrière un bosquet, près de l'entrée de la caverne.

De l'endroit où ils se trouvaient, ils pouvaient suivre la conversation des bandits, sans être vus et sans en perdre un seul mot.

Tricentenaire parlait :

—Quand je vous dis, déclarait-il avec impatience, que le chef vous ordonne par

ma voix d'aller immédiatement le rejoindre à son bungalow de St-Henri. Il a besoin de vous pour une affaire cette nuit. Mon père dit que c'est une grosse affaire. Il y aura beaucoup de galette.

Une voix inconnue répliqua :

—Mais il nous a dit, il n'y a pas trois heures, de ne pas quitter des yeux cette vieille canaille couchée dans le coin, jusqu'à ce qu'il revienne.

—Oui, oui, je sais, dit Champlain, mais les ordres sont changés. Il s'agit d'une nouvelle inattendue. Le chef a absolument besoin de vous.

Tout à coup, une voix que Madeleine reconnut tout de suite, s'éleva du fond de la caverne :

—Ah! bandits, bandits! Traiter un vieillard, un centenaire de si misérable façon! Dieu vous le rendra! Le ciel est juste. Je vous souhaite de brûler dans les flammes de l'enfer pour cela! Et j'espère que tous les démons abandonneront les autres pour s'acharner sur vous.

Ce fut un éclat de rire général dans la caverne.

Madeleine souffla à Jules :

—C'est le père Latulippe qui a parlé. J'ai reconnu sa voix.

Le détective fit remarquer :

—Je me doutais bien qu'ils l'avaient emmené ici.

—Riez, riez, suppôts de satan. Mais à l'heure de la mort, vous ne rirez plus. Oh! débarrassez-moi au moins de ces cordes qui me serrent les jambes et les bras à me faire crier de douleur.

Une voix rude dit :

—Lâchez le secret de la fosse du noyé et nous couperons les liens.

—Jamais vous ne connaîtrez ce secret! Jamais je ne vous le dirai! A une seule personne je le confierai, et c'est à la petite Madeleine Morin. Vous le confier, ce secret!... Le père Latulippe n'est pas si bête!... Vous me tueriez après comme un chien; car je ne vous serais plus d'aucune utilité et je vous gênerais.

—En effet, le vieux n'est pas si bête! murmura le détective. Il a la même réflexion que j'ai eue avec sa fille, la paysanne.

Le père Latulippe continuait, s'adressant sans doute à Champlain--Tricentenaire :

—Vous, monsieur, qui venez d'arriver, disait-il, vous semblez moins féroce que les autres. Délivrez-moi de ces liens qui me font mal, je vous en prie!

Tricentenaire parla de nouveau :

—Vous allez provoquer la colère terrible du chef si vous ne vous rendez pas immédiatement au bungalow.

La voix rude fit :

—Eh! bien donne-nous le mot de passe de la journée pour nous prouver que tu ne nous a pas trahis hier.

—"Madeleine", répliqua Champlain.

—Ce n'est pas tout.

—Non, je sais.

Et il continua :

—"Le trésor de Bigot."

—C'est bien le mot de passe. Tu es en règle. Il nous faut t'obéir. Venez, vous autres, et laissez-lui ce sale vieux. La conversation ne languira pas, car il a une langue de vieille commère.

Jules avait sursauté en entendant le nom de "Madeleine". La jeune fille aussi. Les bandits étaient bien à la recherche du trésor puisqu'ils employaient comme mots de passe "Madeleine" et "le trésor de Bigot."

Les deux jeunes gens se firent plus petits encore derrière le bosquet; trois bandits sortaient de la caverne. Ils montèrent le sentier et disparurent au premier tournant.

Tricentenaire était resté seul avec le père Latulippe dans la caverne :

Le vieillard implorait :

—Monsieur, coupez-moi mes liens.

—Oui, oui, bon vieux, je vous les coupe à l'instant.

Puis il y eut un silence.

Soudain le détective et Madeleine entendirent comme un bruit de lutte.

Enfin la voix de Tricentenaire se fit entendre :

—Pourquoi tenter de vous enfuir, père Latulippe? Je vous dis que je suis votre ami, que je vais vous sauver. Mais votre précipitation a failli tout gâter. Vous êtes vieux, mais j'en connais plus long que vous dans cette affaire. Suivez mes conseils. Maintenant je vais être obligé de vous attacher de nouveau les bras et les jambes. Quand nous sortirons tout à l'heure, je vous mettrai un bâillon sur la bouche pour vous enlever toute tentation de crier. Mais je vous le répète, père Latulippe, je suis

votre ami. Ah! si vous vouliez le croire, il y aurait bien des difficultés aplanies.

Mais le vieillard était méfiant :

—Vous me semblez sortir du même sac que les autres, fit-il.

A ce moment les trois bandits revenaient sur leurs pas. Madeleine et Jules se cachèrent pricipitamment derrière le bosquet.

Tricentenaire devait à peine finir de ligoter le père Latulippe quand ils pénétrèrent dans la caverne.

—Tiens, vous revoilà, dit la voix de Tricentenaire. Vous ne voulez donc pas obéir au chef.

—Nous sommes revenus pour nous assurer que tu ne trahissais pas la cause. Mais tout va bien. Au revoir.

Ils allaient sortir, quand l'un d'eux déclara :

—Amusons-nous donc quelques instants à essayer de faire lâcher son secret au bonhomme.

—Eh! le père, dit la même voix, consentiriez-vous à nous faire voir la fosse si nous vous brûlions le bout des doigts pendant quelques minutes ?

—Jamais! Jamais de ma vie!

—Très bien. Nous allons voir.

Les jeunes gens entendirent une allumette qui craquait.

Puis le vieillard poussa un hurlement de douleur.

Les bandits mettaient-ils à exécution leur menace de lui brûler les doigts ?

Soudain Tricentenaire déclara :

—Si le chef apprend jamais les inutiles souffrances que vous faites endurer à ce vieillard, il va vous en cuire! Qui de vous a tiré sur Jules Laroche ce matin ? Le chef vous a toujours défendu de tuer, de blesser même. Vous deviez vous emparer de Jules Laroche vivant. Ah! Je vais lui dire comment vous traitez le père Latulippe et si vous n'êtes pas envoyés aux orties, je serai le plus surpris des hommes.

L'un des bandits déclara alors aux deux autres :

—Retenez donc ce jeune coq pour qu'il ne me dérange pas pendant que je vais brûler les doigts du bonhomme pour lui délier la langue.

Les hurlements de douleur reprirent de plus belle. Le père Latulippe pleurait, gémissait, implorait, insultait.

—Dis-moi ton secret de la fosse du noyé et je cesserai de te brûler.

—Non, jamais tu ne le sauras, bandit.

—Ah! vous me retenez prisonnier pendant que vous martyrisez ce vieillard, fit la voix de Tricentenaire; le chef va le savoir.

—Veux-tu nous ficher la paix avec le chef, blanc-bec. Le chef! le chef! Eh bien! le chef nous a dit qu'il voulait le secret de la fosse du noyé. Et nous l'aurons!

Soudain les gémissements du vieillard cessèrent et un sourd bruit de chûte parvint aux deux jeunes gens.

Le vieillard était-il tombé sur le parquet évanoui!

Tricentenaire déclara :

—Bandits, vous l'avez tué. Qu'est-ce que le chef va dire !

—Très bien, très bien, Champlain. Ne t'inquiètes pas de nous. Nous arrangerons notre affaire avec le chef. Tu peux maintenant avoir ton vieux. Nous te quittons.

Et ils sortirent.

Resté seul, Tricentenaire monologua :

—Non, grâce au ciel, il n'est pas mort; il n'est qu'évanoui... Allons chercher de l'eau pour le ranimer.

Le secrétaire de Jules sortit alors avec une chaudière qu'il lança à la rivière et retira ensuite, pleine d'eau, au moyen de la corde qui y était attachée.

Il retourna à l'intérieur de la caverne pour en sortir quelques minutes plus tard emportant dans ses bras le père Latulippe toujours évanoui.

Madeleine et Jules suivirent de loin.

Que signifiait l'attitude de Tricentenaire ? Etait-il ligué avec les bandits ou bien disait-il vrai quand il se prétendait l'ami du vieillard ?

Ces questions, Jules Laroche se les posait sans pouvoir y répondre.

Champlain déposa son fardeau humain à l'arrière du Sédan et le couvrit soigneusement d'une chaude couverture de laine.

Le soir tombait et le temps était plutôt frais.

Le jeune détective dit à Madeleine :

—J'ai fort bien fait de cacher mon "Racer" sous ce grand chêne, dans les broussailles, là-bas. Autrement, les bandits et Champlain l'auraient vu et auraient sans doute soupçonné qu'ils étaient espionnés.

Tricentenaire tourna le Sédan et se dirigea vers St-Henri.

Où diable allait-il ?

C'était ce que se demandait maintenant Jules Laroche.

Il suivait toujours de loin.

Le secrétaire du détective suivit la même route en sens inverse. Puis, prenant la route Lévis-Jackman à Pintendre, il poussa vers St-Henri.

Arrivé dans ce village, il stoppa en face de la résidence du notaire et y entra.

Jules tourna à l'église et cacha son "Racer" en face du presbytère.

De cet endroit, il put voir Tricentenaire entrer chez le notaire et en sortir quelques instants plus tard pour monter de nouveau dans le Sédan et prendre cette fois la direction de Lévis.

Immédiatement Jules Laroche fit descendre la jeune fille de sa voiture et lui dit précipitamment :

—Je serai chez vous demain matin.

—A quelle heure ?

—Je n'en sais rien. Attendez-moi.

Puis la jeune fille le vit disparaître dans un nuage de poussière sur la route, s'en allant vers Lévis.

Elle reprit le chemin de sa résidence. Son père était dans le cabinet de travail.

Il faisait nuit.

—Où est monsieur Laroche ? interrogea-t-il.

—Il vient de me quitter.

—Son serviteur l'a justement demandé ici, il y a quelques minutes.

—Que lui avez-vous dit ?

—Je lui ai dit que je ne savais pas où vous étiez et que je commençais à être inquiet. Ah ! quand tout cela va-t-il finir ?...

—Voyons, papa, papa...

Et la jeune fille passa dans la salle à manger où la servante avait préparé le souper.

XI

"AU CHEVAL DE BOIS"

Jules Laroche abandonna son automobile sur l'avenue Laurier, à Lévis, Tricentenaire embarquant à ce moment dans le bateau sur le point de partir pour Québec.

—Il vaut mieux que je prenne le bateau à pieds, réfléchit-il, car mon mystérieux Champlain pourrait remarquer le "Racer". Et tout serait fini sans doute."

Le détective se dirigea en courant vers le ponton, car, de deux coups de sirène, le navire venait d'annoncer son départ. Il eut juste le temps de sauter à bord au moment où le deux matelots enlevaient les amarres.

Pendant la traversée de cinq minutes, il réfléchit à ce qui venait de se passer.

Malgré toute l'évidence qu'il avait contre son secrétaire et factorum, il hésitait à le croire coupable même de complicité, même de duperie à son égard.

Mais où diable allait-il, le père Latulippe couché à l'arrière du Sedan?

Mystère!...

A Québec, Champlain s'engouffrait dans la Côte de la Montagne quand Jules, hélant un taxi, ordonna au chauffeur de la suivre.

Quelle ne fut pas sa stupéfaction quand il vit Tricentenaire arrêter en face de la résidence du détective et sonner à la porte.

Jules sauta du taxi, et frôlant les murs, vint se placer à portée de la voix de son secrétaire.

Une bonne était venue ouvrir.

Champlain lui demanda:

—Monsieur Laroche est-il ici?

La servante fit un signe de tête négatif.

—Mais où peut-il être? Je vais à St-Henri, il n'y est pas. Je viens ici. Même réponse?

Le jeune serviteur semblait être dans une grande perplexité.

Enfin il se décida, courut à son automobile et en enleva le père Latulippe que le mouvement tira sans doute de son évanouissement, car il se mit à se débattre.

Du Jardin-du-Fort, un agent de police avait remarqué ces agissements louches et il s'en venait à pas rapides.

Champlain, ployant sous le fardeau, entra le père Latulippe dans la maison, à la grande stupéfaction de la servante qui ne cessait de demander:

—Qu'est-ce que c'est que cà? Qu'est-ce que c'est que cà?

L'agent de police arrivait. Jules l'arrêta et lui dit:

—Laissez faire, laissez faire.

Puis il lui montra son insigne de détective.

L'agent le considéra:

—Ah! c'est monsieur Laroche, dit-il en souriant d'un sourire entendu.

Et il s'éloigna.

Tricentenaire sortait de la maison. Il recommanda à la servante:

—Ne quittez pas le vieux du regard. Ne répondez à aucun appel téléphonique. Si quelqu'un sonne à la porte, laissez-le sonner; et si on vous attaque, déchargez tout ce que le revolver que je vous ai donné contient de balles. Quand monsieur Laroche arrivera,dites-lui de m'attendre, que je veux lui parler sans faute ce soir.

La servante tremblait d'effroi en écoutant ce discours!...

Tricentenaire sauta de nouveau dans le Sédan et prit le chemin de la basse-ville.

—Chauffeur, ne perdez pas cette automobile de vue, cria Jules en montrant dans le taxi.

Il sourit alors:

—Mon secrétaire fait comme si le Sédan lui appartenait, murmura-t-il. Pas de gêne! comme dit mon père; là où il y a de la gêne, il n'y a pas de plaisir. Mais du diable si je comprends un traître mot à toute cette histoire. Champlain est le plus mystérieux des hommes. Il ne lui manque plus que le chapeau noir pour jouer à merveille "Sir Mystère Fantôme:"

Le taxi descendit la Côte de la Montagne, prit la rue Sault-au Matelot et obliqua vers le Cap Blanc, rendu au marché Champlain.

Quel est le canadien-français qui n'a pas entendu parler du Cap-Blanc?

New-York a le Bowery, Paris a Montmartre, Montréal a la rue St-Laurent. Le Bowery, Montmartre, la rue St-Laurent, à Québec, ça s'appelle le Cap-Blanc.

Aujourd'hui, la place s'est épurée. De brave familles canadiennes-françaises et irlandaises y demeurent. Mais on y rencontre encore des durs-à-cuire, des fiers-à-bras, voire même des bandits.

C'est vers le Cap-Blanc que le chauffeur emmenait Jules dans son taxi.

Mais ils n'allèrent pas loin. Le Sédan conduit par Tricentenaire s'arrêta en face d'une taverne louche où le jeune homme entra.

Le détective laissa le taxi et fit une visite des abords des lieux.

Un cheval de bois était accroché au-dessus de la porte de la taverne et on pouvait lire sur l'enseigne que l'animal retenait par une de ses pattes et qui battait au vent:

"AU CHEVAL DE BOIS"

—Je jurerais que c'est ici la taverne du père Lacerte, pensa le détective.

Il voulait savoir ce qui allait se passer à l'intérieur de la maison entre le père et le fils.

Comment s'y prendre?

Il chercha dans son esprit, appelant toutes les ressources de son imagination à son aide.

Soudain, il eut un large sourire:

—Eureka! J'ai trouvé! fit-il.

Il retournera au taxi et exposa sa proposition au chauffeur. Celui-ci, sans plus se faire tirer l'oreille, se dépouilla de sa casquette et de son veston dont Jules Laroche s'affubla.

La carquette rabattue sur les yeux, il entra dans la taverne du père Lacerte.

Mais était-ce bien la taverne du père Lacerte?

Oui, car en entrant, le détective vit le bonhomme en train de fournir son feu à une conversation animée, avec Champlain-Tricentenaire.

Un instant plus tard le père et le fils disparaissent dans une pièce voisine.

Comment faire pour épier leur conversation?

Jules alla s'assoir tout près de la porte par laquelle le père Lacerte et Champlain avaient pénétré dans la pièce et s'assit à une table, commandant au commis:

—Une bouteille de bière et de la bonne!

—Une grosse, une petite?

—Celle que tu voudras.

Comme il prononçait ces dernières paroles il se leva comme pour réparer les désordre de son veston et poussa légèrement la porte qui s'entr'ouvrit.

Un ivrogne vint s'asseoir près de lui. Mais le détective, par un mutisme complet, découragea complètement les tentatives de conversation de l'irlandais ivre.

Des rumeurs imprécises lui parvenaient de la pièce voisine. Puis, peu à peu, les deux voix se rapprochèrent comme si les interlocuteurs revenaient vers la salle où se trouvait le détective.

Celui-ci prêta l'oreille avec une attention infinie, oubliant complètement les bruits des buveurs autour de lui.

Tricentenaire parlait:

—Je vous avertis en bon fils, papa. Il vaut mieux pour vous de ne pas vous occuper de cette affaire. Le chef est sur le point de se faire arrêter. Mon maître l'a

démasqué, j'en suis sûr. Cet après-midi J. L. s'est apercu qu'on avait cambriolé son bungalow. C'est le détective qui a fait le coup. Si vous ne rompez pas avec la bande, vous serez arrêté, vous aussi, et vous ferez encore de la prison.

—C'est bon, c'est bon, fiston, je te remercie du tuyau; mais je ne te crois pas.

Le père Lacerte et Tricentenaire sortaient de la pièce.

Jules Laroche se leva le plus tranquillement du monde et se dirigea vers la porte.

Dehors, il dit au chauffeur:

—Rue des Remparts et presto!

XII

QUAND ON EST ENTETE!...

Jules Laroche, après être descendu du taxi et entré chez lui, avait pris un souper que son estomac sut apprécier, car il était passé neuf heures du soir.

Il se promenait maintenant de long en large dans la salle à manger.

Tricentenaire ne tarderait sans doute pas à venir.

Il passa dans un petit salon où se trouvait le père Latulippe gardé par une bonne dont la physionomie exprimait toujours l'angoisse.

—Vous pouvez vous retirer, Rose. Je me charge de votre prisonnier.

La servante sortit.

Le détective s'approcha alors du vieillard dont il coupa les liens à l'aide d'un couteau de poche. Quand il lui eût enlevé à la fin son baillon, le centenaire se leva avec l'agilité d'un homme beaucoup plus jeune et se jeta sur le détective. Mais celui-ci eut vite fait de maîtriser ses efforts et il le força à s'asseoir.

—Bandit! Bandit! cria le vieillard. Ah! Encore une figure nouvelle.

Il regarda Jules et continua:

—D'où sors-tu? toi, jeune assassin. On t'a mieux vêtu que les autres. Ah! La Justice a le bras long. Vous me paierez cela.

Le père Latulippe prenait le détective pour un autre bandit. Comment lui faire comprendre qu'il se trompait? Son caractère entêté allait compliquer les choses.

—Vous vous trompez, père Latulippe. Je ne suis pas un criminel. Mon nom est Jules Laroche, détective privé, et vous êtes actuellement dans ma maison, rue des Remparts, à Québec. Regardez cela pour vous convaincre.

Le détective lui montrait son insigne.

—C'est sans doute un insigne volé, observa le vieillard en ricanant.

—Regardez-moi bien, père Latulippe.

Ce que fit le centenaire.

Le détective sortit alors de la pièce et referma la porte sur lui à double tour, pour éviter toute velléité de fuite à son prisonnier. Puis il revint, un journal à la main:

—Voici "Le Soleil", de Québec, dit-il, Ma photographie est sur la première page de ce journal avec, comme sous titre: "Jules Laroche, détective célèbre, de Québec, qui a retrouvé hier le collier de perles de madame..." Regardez cette photographie, père Latulippe, et convainquez-vous que je suis bien Jules Laroche, détective, et non un bandit.

—Je n'ai pas mes lunettes.

Décidément le jeune homme avait une tâche ardue.

Enfin, il déclara au vieillard:

—Si je vous conduis à Madeleine Morin, allez-vous croire ce qu'elle va vous dire?

—Croire la petite Madeleine! Je vous crois! Et c'est à elle seule que je confierai le secret de la fosse du noyé. Mais vous ne me la laisserez pas voir. C'est encore un truc.

—Vous connaissez la route Lévis-Jackman, de Lévis à St-Henri?

—Si je la connais!.... Je l'ai parcourue des centaines de fois.

—Eh bien! Je m'en vais vous conduire chez Madeleine en automobile. Vous verrez à ce que je ne prenne pas d'autre route que celle qui conduit chez mademoiselle Morin. Si j'en prends une autre, je vous donne le droit de crier, d'appeler au secours, de fuir. Mais si je vous conduis tout droit chez Madeleine, vous me promettez de ne pas fuir et de vous tenir bien tranquille, seul, sur le siège d'arrière de mon automobile. Est-ce entendu?

Le père Latulippe réfléchit longuement:

—Je serai bien seul assis à l'arrière?

—Oui.

—Et vous ne me ligoterez pas?

—Non.

—Eh bien! Je vous promets ce que vous me demandez.

—Me promettez-vous aussi de ne pas

chercher à vous enfuir de cette maison d'ici à ce que nous partions?

—Oui.

Le père Latulippe regardait continuellement le détective et paraissait perplexe. Il avait l'air de se demander s'il était en face d'un bandit ou d'un représentant de la loi.

Le vieux doutait. Entêté comme un bouc, il hésitait à mettre de côté sa première opinion.

—Vous n'auriez pas une paire de lunettes ici, dans la maison? questionna-t-il.

Jules éclata de rire.

—Tenez, bon vieux, vous n'êtes pas encore sûr de mon identité et vous voulez voir la photographie du journal. Malheureusement, il n'y a pas de lunettes dans la maison. Je n'en porte pas et tous les membres de mon personnel ont la vue bonne. Dans le métier, c'est nécessaire.

—Je parie que vous saviez que je n'avais pas de lunettes et que c'est à cause de cela que vous avez fait semblant de me montrer le photographie.

La situation se compliquait de nouveau. Le vieux redevenait soupçonneux.

Le détective eut une idée.

—Allez à la fenêtre, père Latulippe, dit-il, je vous donne la permission de héler un agent de police. Il y en a presque toujours dans le Jardin-du-Fort, tout près. Cet agent va vous dire qui je suis.

Le vieillard s'empressa de se rendre à la fenêtre et de crier.

Comme Jules regardait, il vit un agent accourir.

—Allez ouvrir la porte à cet agent et introduisez-le ici, dit-il à la bonne.

Quelques instants plus tard, la police entrait dans le petit salon.

—Savez-vous qui est cet homme? questionna le père Latulippe.

—Mais oui, c'est monsieur Jules Laroche, détective, et et un fameux détective aussi.

Le vieillard poussa un soupir de soulagement.

Il était à demi convaincu.

XIII

JULES LAROCHE ET CHAMPLAIN TRICENTENAIRE

Le détective avait quitté le petit salon pour se rendre dans son cabinet de travail, quand il entendit les pas de Tricentenaire qui entrait.

—Monsieur Laroche est-il de retour? demanda le secrétaire à la bonne.

—Oui, il est là, dans le cabinet.

Champlain se dirigea vers la pièce où se trouvait le détective et frappa à la porte.

—Entrez!

Tricentenaire apparut à son maître, gauche, presque timide, roulant sa casquette dans ses mains.

—Monsieur Laroche, j'ai quelque chose à vous dire.

—Ce n'est pas trop tôt, pensa le détective. Puis à voix haute:

—Je m'en doutais bien un peu, Champlain. Assieds-toi, je suis tout oreilles.

Le secrétaire toussa, hésita, puis commença son histoire de curieuse façon:

—C'est moi, monsieur Laroche, dit-il, qui ai averti ce matin la police par téléphone qu'on allait vous attaquer sur la Terresse.

—Saperlipopette! s'écria le détective fort étonné. Cette fois je ne m'en doutais pas. Toute la journée, je me suis demandé quel était ce charitable inconnu. Oh! c'était toi, Tricentenaire. Mais où avais-tu appris qu'on allait m'attaquer?

Tricentenaire se recueillit:

—C'est une histoire longue, fit-il. Je vais vous la raconter. Hier, sur le bateau de la Traverse de Lévis, vous m'avez surpris en compagnie de mon malheureux père. Il voulait me convaincre de vous trahir et de me joindre à la bande de criminels dont il fait partie. Je refusai carrément. Alors il me menaça de me faire arrêter.

Tricentenaire baissa la tête:

—Comment! Te faire arrêter! Mais quel crime as-tu commis?

Le secrétaire rougit:

—Mon père m'avait appris à voler avant d'être condamné à la prison, et je le suivais, bien à contre-coeur, croyez-moi, dans ses sinistres pérégrinations nocturnes.

—Quel âge avais-tu alors?

—J'avais peut-être onze ans.

—Mais c'est une vieille, vieille histoire. Jamais un juge ne te condamnerait pour cela. D'ailleurs, ton père, en t'accusant, se serait accusé lui-même et aurait certainement attrapé de nouveau du bagne.

—C'est ce que je me suis dit tout de suite et je ne pris pas ses menaces au sérieux. Mais une idée me vint que je crus merveilleuse, et je simulai la crainte. Vous vous rappelez les paroles menaçantes de mon père

quand je l'ai quitté sur le bateau. Ce soir-là, après notre retour de St-Henri, je vous laissai vous mettre au lit et quand je vous crus endormi, je quittai la maison et me dirigeai vers la caverne de mon père, au Cap-Blanc. Il était près de minuit. Cependant, mon père n'était pas couché. Il veillait et buvait en nombreuse compagnie. Une grande partie des membres de la bande était réunie là. Je leur déclarai que j'étais prêt à faire partie de leur association. "Enfin le petit entend raison" s'écria le chef, Jean Labranche. On me traita à partir de ce moment avec beaucoup d'égards. Labranche me demanda, au milieu d'une conversation, ce que vous faisiez, en vous levant le matin, monsieur Laroche. Je répondis étourdiment que chaque matin vous alliez prendre une marche sur la Terrasse Dufferin. On décida alors de s'emparer de votre personne le matin même. Mais Labranche recommanda aux bandits de ne pas vous faire de mal. Car il ne veut pas, il ne veut jamais d'effusion de sang et défend à ses hommes de tuer ou de blesser. Je ne parvins à quitter la taverne que le matin, quelques minutes seulement avant votre réveil. J'avais bien peur que vous ne fussiez levé. Heureusement, vous étiez encore au lit.

Le détective sourit. En effet, Tricentenaire ne savait pas qu'il avait vu le lit non défait et qu'il avait entendu son secrétaire arriver. Mais il ne souffla mot, laissant l'autre continuer son histoire.

—Comme vous quittiez la maison pour vous diriger sur la Terrasse, je téléphonai à la hâte à la police et j'eus un gros poids de moins sur le coeur quand je vous vis revenir. Vos assaillants descendirent vite dans le Cap-Blanc où ils se rendirent à la Taverne "Au Cheval de Bois". Mais le chef venait de partir pour St-Henri. Ils se concertèrent et en vinrent à la décision d'envoyer un jeune homme de leur bande briser votre auto afin de vous empêcher pour quelques heures d'aller nuire au travail du chef, à St-Henri. C'est ce jeune bandit que j'ai rossé ce matin dans la cour après l'avoir surpris, essayant de détraquer le mécanisme de l'une des deux autos. Il me déclara qu'il agissait sur les ordres de mon père.

Je lui répondis de mon mieux que je ne pouvais pas le laisser faire parce que mon maître allait me soupçonner et que ça gâterait la sauce. Il ne voulut rien entendre. C'est alors que les coups de poing commencèrent à pleuvoir. Un autre vint quelques minutes plus tard. Il subit le même sort que le premier. Quand je vous vis partir dans votre "Racer", seul, j'eus peur pour votre vie. Je me demandai si je faisais bien de jouer à cache-cache avec vous, quoique ce fût dans une bonne intention. Je me le serais reproché toute ma vie, s'il vous était arrivé malheur. C'est alors que je décidai de prendre votre Sedan et de vous suivre.

Le détective questionna:

—Savais-tu dans le temps qu'on allait enlever le père Latulippe?

—Oui, le chef avait décidé de faire le coup dans l'après-midi.

Ici, Tricentenaire s'arrêta, puis:

—Mais le père Latulippe est ici, dit-il, et je parie que vous ne le savez pas encore.

—Tu te trompes. Ne t'inquiète pas du vieux. Il nous attend. Continue.

Champlain reprit:

—Je tâchai de vous suivre en auto jusqu'à St-Henri.

—Pauvre Tricentenaire, tu voulais me suivre et c'est moi qui t'ai suivi.

Le secrétaire manifesta un grand étonnement.

—Est-ce vrai? s'écria-t-il.

—Oui, pendant que je me faisais raser à Lévis, je t'ai vu dans la glace du figaro passer dans la rue. Mais ne t'occupe pas de ça. Poursuis ton histoire.

—Je rencontrai deux des bandits qui racontèrent qu'ils allaient enlever le père Latulippe.

—Est-ce que ceci est arrivé après que je t'eusse rejoint à St-Henri ou auparavant?

—Auparavant. Les deux bandits se rendaient d'abord à la caverne. Je les accompagnai, désirant connaître l'emplacement de cette caverne; et vous verrez par ce qui suit que je n'avais pas tort. Puis, de nouveau, je me mis à votre recherche. Mais vous n'étiez nulle part. C'est alors que je me suis dis: "J'ai fini de jouer à cache-cache avec monsieur Laroche. C'est trop dangereux. Je lui expliquerai tout aussitôt que je le rencontrerai. Mais je pensai: —Alliez-vous me croire? Mes agissements étaient si suspects !...

—Tu peux le dire !

—Je décidai de revenir à vous avec une preuve indiscutable de mon innocence. C'est alors que je retournai à la caverne pour délivrer le père Latulippe et vous le remettre.

Tricentenaire allait continuer quand le détective l'interrompit:

—Il est inutile que tu me racontes l'histoire de la délivrance du vieillard. Je la sais aussi bien que toi. De Sorosto à la caverne et de la caverne à ma maison, je ne t'ai pas

perdu de vue. Ton plan n'était pas mauvais. Moi-même, je n'aurais pas mieux combiné, organisé et exécuté cet enlèvement. C'était audacieux, mais d'un jugement sûr.

Tricentenaire sourit de contentement:

—Comment! Vous me suiviez! s'écria-t-il.

—Oui. Mais explique-moi pourquoi tu ne m'as pas trompé tout en paraissant le faire, pourquoi tu me cachais toutes tes actions.

—C'est que je voulais sauver mon père de la prison. C'est un criminel, mais c'est en même temps l'auteur de mes jours. Et puis, autrefois, quand il n'était pas ivre, il avait des moments de tendresse pour moi. Je n'ai pas oublié ça.

Champlain avait les larmes aux yeux.

Il continua en les essuyant furtivement:

—Et puis, je vous admirais, et je voulus vous imiter. Je crus que je pourrais vous sauver de la mort encore une fois et augmenter ainsi votre amitié pour moi. C'est pourquoi je me fis reconnaître par cette bande de criminels dans le but de jouer au détective. Mais j'eus vite fait de constater que la partie était trop forte pour moi.

Le détective resta songeur:

—Je n'ai rien, absolument rien à te reprocher, déclara-t-il. Mais tu m'as mis diablement inquiet. Laisse-moi te remercier. Tu as bien agi. Ta main, que je la serre!

Champlain paraissait avoir encore quelque chose à dire. Mais il lui en coûtait de parler.

Le détective s'en aperçut:

—Voyons, Tricentenaire, dit-il, je vois bien que ton histoire n'est pas finie! Termine-la.

—J'aurais une grande faveur à vous demander, monsieur Laroche.

—Qu'est-ce que c'est?

—Pourriez-vous faire quelque chose pour empêcher mon père d'aller de nouveau en prison?

Le détective réfléchit quelques instants:

—Je crois que oui, dit-il, mais il va falloir prendre le grand moyen.

—Quel est-il?

—C'est de l'envoyer en prison pour l'empêcher d'y aller.

Tricentenaire était ébahi.

Il interrogea:

—Mais, que voulez-vous dire?

—Je puis téléphoner à la police d'arrêter ton père" sous soupçon" et de le garder jusqu'à ce que je dise de le relâcher. Ainsi nous ne lui rendrons la liberté que quand la bande sera sous verrous et il ne sera pas mêlé à cette retentissante affaire.

—Faites ça, faites ça, monsieur Laroche.

Le détective téléphona au bureau de la police et apprit à Tricentenaire que deux agents allaient immédiatement arrêter son père.

Puis:

—Une dernière question, Champlain, fit Jules. Avec qui causais-tu dans le cimetière de St-Henri, hier?

—Avec mon oncle, mon parrain, celui qui a imaginé mon nom de baptême. Il fait aussi partie de la bande.

—Alors, c'est ton oncle qui a passé la nuit chez le notaire Morin l'autre semaine, se faisant passer pour un quêteux.

Tricentenaire regarda le détective, étonné...

XIV

LA FOSSE DU NOYE

L'explication de Tricentenaire était terminée. Le détective lui dit d'aller sortir le Sédan du garage.

—Il est évident, déclara-t-il, que le père Latulippe ne peut passer la nuit ici. Le bonhomme, dans l'état l'esprit où il est, n'aurait rien de plus pressé demain matin que de se rendre chez le juge avec un avocat et de m'accuser de séquestration. Ce serait une affaire plutôt désagréable et qui gênerait mes mouvements dans la poursuite des criminels et la découverte du trésor. Nous allons donc immédiatement le conduire chez le notaire Morin, à St-Henri.

—Pourquoi pas chez lui, à Sorosto, fit Tricentenaire.

—J'aime mieux St-Henri. Mademoiselle Madeleine le calmera, lui expliquera ce qui s'est passé. Il faut que le vieillard entende raison si nous voulons qu'il nous livre le secret de la fosse du noyé.

Quand le père Latulippe vit Tricentenaire qui lui ouvrait la porte du Sédan, il fit une scène dans la rue, en face de la demeure du détective.

—Ah! vous êtes des chenapans, s'écria-t-il, de nouveau en colère. Je vois le jeune poulain qui, après m'avoir enlevé mes liens dans la caverne, m'a reficelé et amené ici comme un paquet de vieux linge.

Jules fut impuissant à arrêter le poing du vieillard qui s'abattit sur la tête de Tricentenaire. En même temps, le père Latulippe poussa un cri de douleur. Le coup asséné avait sans doute ouvert une des plaies que la servante du détective venait de panser.

—Ah! les sacrés lâches qui m'ont brûlé les

doigts, pleura-t-il. Non, je ne vais pas à St-Henri. Je reste ici.

Et il cria de toute la force de ses poumons:

—Au secours! Au secours!

Une foule de curieux s'était déjà formée autour du groupe composé du détective, de son secrétaire et du vieillard.

Un agent de police accourait.

Jules Laroche dut de nouveau expliquer les faits à l'agent. Ce dernier réussit à pacifier le père Latulippe qui, enfin, consentit à monter dans la voiture, à l'arrière.

Champlain allait s'asseoir près de lui quand le vieillard le repoussa:

—L'autre m'a promis que je serais seul sur mon siège. Va t'asseoir ailleurs, jeune poulain. Ainsi je serai plus sûr de ne pas me faire attaquer.

—Viens près de moi, fit le détective, qui cette fois remplaçait Tricentenaire au volant.

Enfin l'automobile s'ébranla et les nombreux curieux la regardèrent disparaître au coin du Château Frontenac.

Le trajet se fit sans incident jusqu'à St-Henri.

Tricentenaire ne jeta qu'une seule fois un regard en arrière; car le père Latulippe lui dit qu'il ne voulait plus voir sa face de jeune poulain. Cette appellation ne semblait pas plaire beaucoup au secrétaire et factotum du détective.

Jules avait arrêté l'auto quelques instants à Sorosto pour envoyer Tricentenaire avertir la fille du vieillard que tout était pour le mieux et que son père était délivré.

Le notaire et sa fille étaient couchés quand ils arrivèrent à St-Henri. Il était en effet tard dans la soirée.

Le détective sonna à la porte. Il n'obtint aucune réponse.

Pendant cinq minutes il avait fait jouer la sonnerie sans succès quand il entendit soudain des bruits de pas descendre l'escalier sans doute.

—Qui est là? fit la voix du notaire.

—C'est votre ami, le détective Laroche.

Un silence...

Puis Jules entendit la voix du père Morin qui disait:

—Je ne reconnais pas sa voix.

Le détective ne put s'empêcher de sourire. Le notaire prenait ses précautions!...

La voix de Madeleine s'éleva:

—Mais oui, papa, c'est monsieur Laroche. Je l'ai reconnue, sa voix, moi.

—C'est que, monsieur, qui que vous soyez, c'est la seconde fois qu'on sonne à notre porte ce soir et qu'on répond: "Monsieur Laroche" quand je demande: Qui va là ?

—Diable! pensa le détective, Les bandits se font passer pour moi! Ca se corse! Ca se corse!

Mais le notaire ne voulait toujours pas ouvrir.

—Ecoutez, dit-il, je vais téléphoner au curé de venir ici. S'il vous reconnaît, je vous laisserai entrer.

—Pourquoi déranger le curé, notaire. J'ai ici le père Latulippe. Reconnaètrez-vous sa voix?

—Non, non, ça ne fait pas. Le père Latulippe peut bien encore être entre les mains des bandits.

Le centenaire déclara alors:

—Vous savez, notaire, je ne sais pas du tout, moi, si ce sont des chenapans ou des honnêtes gens.

Le père de Madeleine téléphona au curé, car, quelques minutes plus tard, l'abbé Morin arrivait.

Le notaire ne fit plus d'objection et ouvrit la porte. Mais il tenait son revolver braqué sur les arrivants comme le curé, Jules Laroche, le père Latulippe et Tricentenaire entraient.

Le père Latulippe se jeta dans les bras de Madeleine:

—Ah! ma petite fille, ma petite fille, quelle terrible journée! gémit-il. Mais je t'ai conservé le secret de la fosse du noyé. Je suis un vieil entêté, va! On m'aurait tué là que je n'aurais pas parlé.

Le détective raconta ce qui s'était passé, n'omettant pas de faire mention de la conduite exemplaire de Champlain.

La jeune fille regardait le jeune serviteur avec admiration. Dire qu'elle l'avait cru traître à son maître!... Eh! oui, elle avait eu de forts soupçons sur lui.

—Nous aussi, nous avons du nouveau depuis votre départ, monsieur Laroche. Papa l'a en partie raconté. Un homme a frappé à la porte, il y a environ une heure, et a voulu se faire passer pour vous. Mais je me suis de suite aperçue que ce n'était pas votre voix. Et nous n'avons pas ouvert.

—Vous avez bien fait.

Le notaire demanda au détective:

—Avez-vous des soupçons sur le but que cet individu se proposait en entrant ici ?

Le détective réfléchit:

—Oh! dit-il, il n'y a qu'une explication possible. Les bandits seront retournés à la caverne et se seront aperçus que Tricentenaire les avait trahis et s'était sauvé avec le

père Latulippe. Ce dernier entre nos mains, ils savaient bien qu'il allait dévoiler le secret de la fosse du noyé. Ils ont alors sans doute décidé d'enlever mademoiselle Madeleine qui est la seule à pouvoir faire parler le centenaire. C'est un bon raisonnement. De cette façon, ils n'obtenaient pas le secret de la fosse du noyé; mais ils m'empêchaient de l'obtenir. D'ailleurs, ils auraient sans doute tenté d'enlever de nouveau le père Latulippe.

—O mon Dieu! S'ils avaient réussi à me faire prisonnière j'en serais morte, s'écria Madeleine.

Jules Laroche dit alors:

—Il faut que j'aille cette nuit visiter la caverne. Mon chien Café doit m'avoir suivi jusqu'à St-Henri, car je lui ai fait signe de venir, en partant de Québec. Je suis sûr qu'il m'attend aux alentours de la maison. Café et moi, nous visiterons la caverne. Tricentenaire va rester ici et ne se mettra au lit qu'à mon retour. Toute la nuit, il veillera sur la sécurité du notaire et de sa fille. Je crois bien que les bandits ne reviendront pas; mais il vaut mieux prévenir que guérir, comme dit le proverbe.

Jules se préparait à sortir, mais il se ravisa. Appelant Madeleine à l'écart, il lui dit:

—Pourriezvous faire parler le père Latulippe ce soir? Peut-être ses indications me seraient-elles précieuses pendant ma course nocturne.

—Je peux essayer et je crois que le vieux ne détestera pas parler. Généralement bien fin matois doit être celui qui veut lui arrêter la langue.

Puis s'adressant au père Latulippe:

—Le temps est venu de raconter à votre petite fille, dit-elle, le secret de la fosse du noyé. Demain, il sera peut-être trop tard. Car qui sait? Ils auront commis un grand crime parce que vous serez tu...

—Tu veux que je parle devant tout ce monde? interrogea le père Latulippe.

—Oui. Ce sont tous de nos amis.

—Bien, bien; je t'ai promis le secret et le père Latulippe ne fait pas vaines promesses comme les députés. Il est comme monsieur le détective; quand il promet, lui, il tient. C'est pourquoi me voici à St-Henri près de toi, petite.

Madeleine alla s'asseoir sur les genoux du vieillard, comme elle en avait l'habitude, et lui dit, sur le ton d'une fillette demandant un conte à son aïeul:

—Le secret, grand-père, racontez-moi le secret de la fosse du noyé.

Le vieux se recueillit et commença, comme il commençait toujours ses histoires, par ces mots:

—J'ai cent-un ans, mes enfants. J'en ai bien vu des choses dans ma vie. J'ai vu, à Québec, les petits chars traînés par des chevaux; j'ai traversé le St-Laurent en chaloupe; j'ai vu le temps où le pont de glace prenait à tous les hivers entre Québec et Lévis. Quand j'étais jeune, il n'y avait pas de téléphone, d'aéroplanes, pas de bateaux-passeurs sur le fleuve; mais bon sang! nous étions plus heureux! Les jeunesses étaient plus honnêtes et les gens avaient plus de religion. Malheureusement tout s'en va à la ruine. Et je demande à Dieu qu'il ne nous envoie pas la fin du monde avant que je meure.

Jules réprima un sourire.

Enfin le vieillard entra dans le vif de son sujet:

—J'avais 19 ans, continua-t-il, et j'étais un fier gars bien planté, mesurant six pieds et un pouce. J'avais fait mon premier hiver en chantier dans les hauts du St-Maurice. Mais cet hiver-là, j'avais travaillé sur l'Etchemin. C'était le printemps. La débâcle s'était faite et nous suivions les billots sur la rivière. A un endroit, entre St-Henri et Pintendre, les billots bloquèrent. C'est alors que je vis sur la rive escarpée de l'Etchemin un gros anneau de fer qui servait au flottage. Je n'y fis pas attention sur le coup; mais cet anneau s'est gravé dans ma mémoire quelques minutes plus tard quand je m'y accrochai pour sauver ma vie. On avait fait sauter le blocus à la dynamite et les billots étaient partis, descendant la rivière à une rapidité vertigineuse. Cet anneau m'avait sauvé la vie; sans lui, j'aurais été précipité dans le courant rapide et, comme il y a une chute à peu de distance de l'endroit, ma mort était certaine. Quand je revins chez nous, je racontai l'histoire à mon grand-père qui dit connaître bien l'endroit: "Mais c'est tout près de la fosse du noyé", s'écria-t-il. Il nous raconta alors l'histoire suivante: Ah! il y a bien, bien longtemps de ça. Le grand-père de mon grand-père n'était peut-être pas né. Et cependant je suis vieux. Des sauvages Hurons avaient élevé une petite fortification sur le bord de la rivière Etchemin, non loin de Pintendre. La tribu vivait là, de chasse et de pêche. C'était un poste d'avant-garde chargé de surveiller l'entrée du territoire huron. Un jour, une tribu iroquoise arriva à l'improviste. Cependant, bien que pris par surprise, les Hurons repoussèrent victorieusement l'attaque de leurs ennemis. Un jeune Iroquois fut fait prisonnier. Mon grand-père disait qu'il était beau à donner la chair de poule

aux femmes. C'était le fils du chef de la tribu ennemie. Le jeune homme était aimable et doux. Il désapprouvait la conduite des guerriers de sa nation. La fille unique du chef huron se prit d'amour pour lui. Elle lui enseigna la langue huronne et ils parlaient tous deux d'amour chaque fois que la lune paraissait au firmament. Et si la nuit était sans lune et opaque, ils s'embrassaient doucement. A la fin, ils s'aimaient follement. C'est alors que le chef huron découvrit le secret et jugea que c'eût été une honte de marier sa fille à un Iroquois. Il fit venir deux sauvages qui s'emparèrent du prisonnier, lui lièrent les bras et les jambes et le jetèrent dans l'Etchemin. La jeune fille plongea aussitôt pour le sauver; mais quand elle tira son amant de la rivière, il n'était plus qu'un cadavre. Alors elle l'embrassa plusieurs fois, pleura et s'arracha les cheveux. Après quoi, elle lui creusa une fosse et l'enterra. Puis elle monta sur le sommet d'un rocher et se jeta à la rivière. Quand on la retira de l'eau, elle était morte, elle aussi. Au moment de l'inhumation de son enfant, quelle ne fut pas la surprise du chef huron quand il s'aperçut que le cadavre avait disparu. Après avoir fait faire de vaines recherches partout, il ordonna à un sauvage de déterrer le jeune Iroquois, dont son amante avait creusé la fosse. On trouva le corps de la jeune fille au fond de cette fosse tenant dans ses bras l'amant adoré. Le chef huron fut profondément remué par cette découverte. C'est alors qu'il ordonna de remplir la fosse et de laisser les amants s'embrasser dans la mort. Puis il fit élever un tertre au-dessus de la fosse... Cette histoire a été transmise de père en fils depuis qu'il y a des blancs au Canada. On l'a toujours appelée l'histoire de la fosse du noyé.

Jules Laroche dit alors en souriant:

—On n'aime plus aussi intensément que cela de nos jours. Mais c'est une merveilleuse légende d'amour qui vaut cent fois bien des pièces de théâtre à base d'adultère.

—Mais ce n'est pas tout, grand-père, fit Madeleine, toujours assise sur les genoux du vieillard. Où est cette fosse du noyé?

—Je ne veux pas vous expliquer où elle est, assis dans ma chaise, ici. Il faut que je me transporte sur les lieux. Ah! il y a bien 20 ans que je n'ai pas été à cet endroit. Cependant, je suis sûr de m'y reconnaître si le gros anneau de fer est encore là. Mais y est-il? Je le crois, car ces anneaux résistent des centaines d'années au travail destructeur du temps. Si, par malheur, il n'y est pas, je ne sais comment je m'y prendrai pour retrouver l'emplacement de la fosse du noyé. La fosse était tout près de l'anneau.

—Avez-vous entendu parler de Marcel Morin, le fondateur de St-Henri, père Latulippe? questionna le détective.

—Sûrement, oui!

—Est-ce qu'on vous a dit dans votre jeunesse où il demeurait?

—Mais oui. Les ruines de sa maison se voyaient encore dans mon jeune temps, non loin de la fosse du noyé.

Le détective prêta une oreille plus attentive.

—Pourriez-vous retrouver ces ruines?

—Je ne sais pas. Mais, cependant, je crois que oui; car je me rappelle, il y avait un chêne d'une grosseur énorme, tout près des ruines, quand je les ai visitées avec mon grand-père. Si le chêne est encore debout, je le reconnaîtrai peut-être.

Le détective n'était pas satisfait.

Voilà que la découverte du trésor allait dépendre d'un arbre et d'un anneau de fer.

Enfin!

Il prit congé de ses hôtes et fila seul dans la nuit, vers la caverne des bandits dont Jean Labranche était le chef.

Il était une heure du matin.

Le détective allait être obligé de faire vite avant le jour, car la nuit pâlit vite à cette saison de l'année.

Pourquoi Jules Laroche s'exposait-il à la mort en allant seul avec son chien Café visiter cette caverne?

C'est qu'il voulait faire d'une pierre plusieurs coups. Il soupçonnait la bande d'être les auteurs d'une série de vols qui avaient mis le district de Québec en émoi, depuis quelques mois.

S'il pouvait convaincre les bandits de culpabilité dans ces vols en même temps que dans l'affaire du trésor de Bigot, ce serait un grand succès et la population du district dormirait plus tranquille.

Puis, revenant à la question principale, il pensa: Le père Latulippe dit que les ruines de la maison où demeurait le garde du Château St-Louis se trouvent tout près de la fosse du noyé. Ces paroles sont en accord parfait avec le bout de parchemin.

Jules savait maintenant par coeur ce qui était sur ce bout de parchemin:

> "Le soleil se lève; je sors de ma maison, je fais 512 pas vers la rivière. Je m'arrête et regarde. Le soleil donne sur la fosse du noyé. Je fais 21 pas, le soleil dans le dos. Ici est le salut de la Nouvelle-France."

C'est clair comme le jour, pensa le détec-

tive, qu'il faut me fier au parchemin. Il ne me fera pas faire fausse route. Le père Latulippe dit que ce n'est pas loin; le papier déclare qu'il y a 512 pas. Mais je me demande comment il se fait que les descendants de Marcel Morin n'ont pas découvert le trésor. Le parchemin était pourtant facile à déchiffrer. Sans doute ils ne s'étaient jamais douté que ce morceau de papier avait une relation quelconque avec le trésor de Bigot. Là était l'explication. Et puis, les mots: "Ici est le salut de la Nouvelle-France" étaient peut-être un mystère pour eux.

Jules obliqua dans le même chemin qu'il avait suivi l'après-midi à la poursuite de Tricentenaire et prit le "Petit St-Henri".

Il résuma la situation:

—Jean Labranche avait le bout de parchemin. Ce document lui permettait de savoir que le trésor était près de la fosse du noyé. Mais il n'avait pas le père Latulippe pour lui révéler le secret de la fosse. Le détective avait donc l'avantage sur son adversaire, car il avait une copie du parchemin et le père Latulippe était à sa disposition. Tout allait bien.

A ce moment il stoppa près de l'endroit où il s'était arrêté l'après-midi.

Son chien sauta à terre.

—Café, murmura-t-il à l'oreille de l'animal, pas un aboiement. Sois tranquille, tranquille. Je compte sur toi pour me sauver s'il m'arrive malheur. Ce ne serait pas la première fois que tu me sauves la vie, mon bon Café.

Le détective se rappela alors plusieurs instants où son fidèle Café lui avait été d'une grande utilité et avait même protégé son existence en danger.

Le détective et l'animal prirent la direction de la caverne.

XV

LE CHIEN CAFE

Les ténèbres de la nuit sans lune étaient déjà moins opaques quand Jules Laroche arriva sur la crête du cap, près du sentier qui conduisait à la caverne, suivi de son fidèle Café.

Le chien humait l'air et avançait discrètement, se gardant bien de faire entendre le plus léger aboiement.

Avant de s'engager dans le sentier, Jules se pencha de nouveau sur le chien et lui parla à l'oreille. Le détective avait l'habitude d'en agir ainsi avec Café. L'animal semblait comprendre ce que son maître lui disait. Son instinct le guidait sans doute, et presque toujours sûrement.

—Café, murmura-t-il, prête toute ta bonne oreille de chien et écoute mes conseils. Je ne veux pas un aboiement, pas un bruit. Cache-toi toujours. Si je suis pris dans de mauvais draps, je te dirai quoi faire.

La bête dut remuer sa longue queue dans les ténèbres. Elle se frôla contre le détective qui lui caressa la tête.

Puis ils s'engagèrent tous deux dans le petit sentier.

Une faible lueur sortait de la caverne.

—Il y a quelqu'un, pensa le détective. Je n'ai pas de veine. Moi qui croyais pouvoir explorer la caverne et découvrir les bijoux, les objets de toutes sortes volés par les bandits! Mais allons toujours voir.

Plus prudemment que jamais, le détective continua la descente.

Malheureusement, il ne vit pas un bandit posté en faction à l'entrée de la caverne.

La sentinelle l'avait bien remarqué.

Immédiatement, le détective entendit ces mots prononcés d'une voix rude:

—Qui va là?

Jules caressa Café pour lui enlever tout désir d'aboyer, puis répondit:

—Un ami.

—Le mot de passe, ordonna l'autre, et vite!

Le détective se rappela la scène de l'après-midi et le mot de passe dont s'était servi Champlain lui revint à la mémoire. Il répondit d'une voix aussi calme et assurée que s'il se fût trouvé causant, chez lui, dans son cabinet de travail:

—Madeleine.

—Ce n'est pas tout.

—Non, je le sais. Mais il y a le "Trésor de Bigot".

La sentinelle dit alors moins rudement.

—Tu es en règle, copain. Entre.

Mais le détective était prudent:

—Es-tu seul ici? questionna-t-il.

—Oui, je garde les objets. Les autres sont au "Cheval de Bois", dans le Cap Blanc. Mais ils ne tarderont pas à venir.

Ils entrèrent à la caverne .

Le bandit éleva son fanal à la hauteur du visage de Jules Laroche pour contempler ses traits.

—Mais je ne te connais pas, dit-il, déjà soupçonneux.

Le détective s'efforça de rire:

—Non! Je comprends cela, mon vieux. Ce n'est que d'aujourd'hui que je fais partie de la bande. J'ai été le camarade d'études du chef. Jean Labranche et moi, nous avons étu-

dié la médecine à l'université et nous étions dans le temps de bons copains.

L'homme était rassuré:

—Es-tu allé au "Cheval de Bois" ce soir? questionna-t-il.

—Oui. J'arrive de Québec.

—Rien de nouveau ?

—Non, excepté que le père Latulippe est rendu chez le détective Laroche, rue des Remparts.

Le bandit sursauta :

—Es-tu sûr que c'est vrai ce que tu dis là?

—Ah! oui, aussi sûr que le diable existe.

—Alors, le maudit Tricentenaire nous a donc trahis! Je n'aurais jamais cru cela de lui. Il semblait un fervent de la cause et manifestait à qui voulait l'entendre la plus grande admiration pour le génie du chef.

Le détective cherchait dans les subtilités de son esprit un moyen de se faire montrer les objets volés qui étaient cachés là.

—J'ai aussi une autre nouvelle fort inquiétante à t'annoncer.

—Quoi? interrogea l'autre avec anxiété.

—Le bonhomme Lacerte a été arrêté.

—Diable! Qu'est-ce que la police a contre lui?

Le détective répondit:

—Il paraît que la police a découvert une partie de notre complot. Le bonhomme Lacerte a été identifié comme étant le mendiant qui a couché certain soir chez le notaire Morin, à St-Henri.

—Mais, alors, nous sommes en danger!

—Oui. On murmure même que le détective Laroche connaît l'endroit où se trouve cette caverne. Seule, l'identité du chef est ignorée. C'est pourquoi il m'a dépêché ici pour t'aider à cacher ailleurs les objets volés; car il s'attend à ce que la police fasse un raid sur la caverne à bonne heure ce matin.

Le détective mentait avec un calme et un sang-froid admirables.

Le bandit était atterré:

—Répète le mot de passe, demanda-t-il à Jules qui répéta sans sourciller:

—"Madeleine", "Trésor de Bigot".

L'autre se leva:

—Viens, nous allons transporter les sacs au dehors. Mais où les cacherons-nous?

—Le chef a dit de creuser un trou et de les enfouir sous un bosquet, mais loin de la caverne.

Le bandit prit sa lanterne et se dirigea vers un coin de la caverne, suivi du détective.

Café, jusqu'alors, était resté dehors. Il profita de ce moment pour entrer sans être vu et se glissa avec une discrétion intelligente en arrière de la grosse boîte sur laquelle son maître était asis pendant la conversation qui venait de se terminer.

Le bandit tourna à l'endroit où la caverne semblait prendre fin et, à la lumière de la lanterne, un corridor étroit et bas apparut.

Ils le longèrent quelques instants, puis le criminel s'arrêta et sembla, dans l'obscurité, appuyer sa main sur un bouton.

On entendit le petit bruit particulier que fait la porte d'un coffre-fort qui s'ouvre.

Le détective vit, à la lumière de la lanterne, trois sacs bien gonflés, au fond d'un trou d'environ deux pieds de diamètre.

Le bandit sortit les trois sacs, en remit un à Jules Laroche et retourna vers la caverne, emportant les deux autres.

Ils se reposèrent tous deux avant de transporter les sacs dehors.

Le bandit paraissait pressé d'en finir, mais son compagnon lui fit entendre qu'il n'y avait pas de danger de se faire pincer avant le matin.

C'est alors que Jules commit une erreur grave. Il fouilla dans une de ses poches et en sortit son étui à cigarettes. Mais au même moment, le mouvement qu'il fit laissa voir à l'autre son insigne de détective, sous son veston.

Le bandit, vif comme l'éclair, sous l'empire de la pensée rapide qu'il avait affaire à un traître, sauta à la gorge du détective. Celui-ci, pris par surprise, roula sur le roc qui formait le plancher de la caverne. Mais il se ressaisit vite et se releva avant que l'autre l'eût rejoint.

Jules avait en face de lui un homme robuste, aux muscles d'acier. D'un coup de point, le bandit eût pu assommer un boeuf. Mais le détective avait pour lui l'adresse et la science.

Cependant il fit mine de fuir. Le bandit courut pour le rejoindre et l'entoura par en arrière d'une étreinte d'acier.

C'était ce qu'attendait Laroche. Il pencha alors son corps en avant, dans un mouvement rapide et brutal, suivant la meilleure manière du jiu-jitsu. Son adversaire fut malgré lui soulevé de terre. Il perdit l'équilibre. Répétant son premier mouvement, le détective le fit sauter par-dessus sa tête et il retomba quelques pieds plus loin, s'écrasant sur le sol.

Il se releva aussitôt, meurtri mais plus enragé de lutte que jamais. Il voulut courir à un coin, sans doute pour prendre son revolver. Le détective l'en empêcha et une lutte corps à corps suivit.

Jules avait fait appel à toute sa science du jiu-jitsu pour mâter le colosse en furie.

Ils roulèrent tous deux à terre. Café semblait impatient de prendre part à la lutte; mais le détective lui fit signe de rester dans son coin, bien tranquille. Café obéit.

La lutte continuait, âpre, serrée, sans merci. Jules réussit à s'emparer d'une main du bandit et lui tordait le poignet. L'autre gémissait de douleur. Mais il se dégagea vite l'autre main et le détective reçut en pleine figure un coup de poing qui l'étourdit.

Des bruits de pas se firent entendre au dehors.

Le détective comprit que la bande arrivait. Il fallait en finir à tout prix, s'il voulait sauver sa vie.

Mais son adversaire qui, lui aussi, avait entendu le bruit, le retenait maintenant de toute sa force pour l'empêcher de prendre la fuite.

Jules fit signe à Café de se cacher mieux.

Il reconnut de suite le premier bandit qui entrait: c'était Jean Labranche. Le chef était accompagné de cinq compagnons, parmi lesquels trois n'étaient pas des inconnus du détective, car il les avait déjà fait condamner à la prison.

Labranche contempla les deux lutteurs, tira une bouffée de cigarette et demanda tranquillement:

—Qu'est-ce que cela signifie?

Comme il n'obtenait aucune réponse des deux hommes, le chef s'adressa aux autres et leur ordonna:

—Séparez-moi ces deux brutes, dit-il.

Son ordre fut exécuté sur le champ.

Quand Jules Laroche, retenu par quatre poignes solides, apparut devant Jean Labranche, celui-ci eut un sourire moqueusement aimable:

—Je ne m'attendais pas, dit-il, à rencontrer ici, cette nuit, mon rival qui, plus heureux que moi, a réussi à s'accaparer le coeur de Madeleine.

Puis sérieusement, mais toujours avec un calme aussi superbe que celui que le détective affectait toujours, il commanda:

—Qu'on ligote cet homme. Mais je ne veux pas qu'on touche à un cheveu de sa tête. Celui qui le maltraitera de quelque façon que ce soit devra m'en répondre. Ce sont mes ordres.

Se tournant alors vers l'autre bandit encore tout essoufflé de la lutte qu'il avait soutenue, il poursuivit:

—Tu as bien travaillé, John. Je t'en récompenserai.

Le détective était déjà ligoté. Pieds et mains liés, il était impuissant comme un enfant dans son berceau.

Mais n'y avait-il pas Café?

Il fit un signe de tête imperceptible au chien toujours caché derrière la boîte. Café comprit que son maître lui indiquait les trois sacs qui étaient restés dans un coin de la caverne, invisibles dans le pénombre. Un travail lent se fit dans sa cervelle de chien.

Allait-il comprendre?

Le détective le regardait furtivement avec une angoisse qu'il ne pouvait toute dissimuler.

L'animal restait toujours à sa place, indécis. Soudain, le détective eut un éclair de joie. Café se levait...

Lentement, frôlant le mur pour ne pas éveiller l'attention des bandits, le chien se dirigea vers les sacs. Puis le détective le perdit de vue dans l'obscurité.

De longues minutes s'écoulèrent. Elles semblaient des siècles à Jules qui gisait par terre, ficelé, dans l'incapacité complète de faire le moindre mouvement.

Les bandits s'étaient éloignés de lui et causaient prés de l'ouverture de la caverne.

De temps en temps, l'un d'eux jetait un regard sur lui. Le chef surprit un de ces regards et dit en riant:

—Ne t'inquiète pas, José. Le détective ne nous échappera pas. J'ai examiné attentivement ses liens.

A ce moment, Jules Laroche sentit la langue de son chien qui lui léchait la joue. Ses liens l'empêchèrent de manifester sa surprise autrement qu'en remuant la tête.

L'animal était revenu si prudemment que le détective ne l'avait pas remarqué.

—Cher Café, pensa-t-il, je lui avais dit de ne pas aboyer et il m'a obéi. Peu de chiens seraient restés aussi tranquilles pendant que leur maître était attaqué. Mais j'ai dû lui jeter plusieurs coups d'oeil sévères pour arrêter son élan pendant la lutte puis, plus tard, quand ils me ficelaient.

L'un des bandits proposa une partie de cartes.

—Ca nous empêchera de dormir, dit le chef, jouons au poker.

—Je croyais que nous allions partir, remarqua le bandit qui avait assailli le détective.

—Pourquoi cela?

—Mais le père Lacerte n'a-t-il pas été arrêté?

—Oui, mais qui te l'a dit?

—C'est le maudit détective.

—Il a été arrêté; mais c'est un truc de la police. Ils ne peuvent faire de cause contre lui. Nous restons ici. Il n'y a pas l'ombre d'un danger.

Jules réfléchit qu'il était dans une fort

dangereuse position. Dès que le chef disparaîtrait, sa vie serait en danger.

Mais comment faire?

Il eut une idée.

Cette idée, il lui était impossible de la mettre à exécution sur l'heure.

Le moment favorable viendrait-il?

Question angoissante.

Et puis, si on allait surprendre la présence de Café, plus d'évasion possible. Sans le chien, son plan ne valait plus rien.

Les bandits jouaient au poker. La partie commençait à être animée.

—S'ils pouvaient faire beaucoup de bruit, désira le détective.

Son désir fut bientôt accompli.

Une discussion s'éleva. L'un des bandits en accusa un autre d'avoir triché. Ce dernier, indigné de l'insulte, sauta à la gorge de son accusateur. Les autres essayaient vainement de séparer les deux nouveaux ennemis. Tout le monde criait.

La minute attendu par le détective était venue. Il se pencha sur Café et fit la mimique de mordre ses liens. Le chien sembla comprendre.

Puis il parla à l'oreille de l'animal:

—Va, va, Café, traîne-moi, dit-il.

Le chien ouvrit la gueule et mordit les liens de son maître. Le poids du détective était léger pour lui. N'était-il pas le roi des chiens par sa grosseur et son intelligence!

Il mordait solidement les cordes et il traînait le détective vers l'endroit où les sacs avaient été déposés.

Le bruit que faisait le corps en glissant sur le parquet était étouffé par la lutte des deux bandits que leurs camarades avaient jusqu'alors été impuissant à séparer.

Le détective ne savait où Café l'emmenait. "Si la caverne a deux issues, se dit-il, je suis sauvé. Mais a-t-elle deux issues?"

Le chien le traînait toujours. La nuit était trop noire autour de lui pour qu'il pût distinguer quoi que ce fut.

Le trajet dura deux longues minutes que le détectives prit pour une éternité.

Si les bandits allaient s'apercevoir trop tôt de sa disparition et se metre à sa poursuite!

Café avançait bien lentement. Le détective avait beau lui ordonner d'aller plus vite, l'intelligente bête se refusait à lui obéir de pour de lui faire mal contre les crêtes du rocher que Jules sentait de chaque côté de lui, dans l'obscurité.

Soudain, une brise fraîche caressa le visage du détective.

—Serait-ce une autre sortie de la caverne? se demanda-t-il.

Une minute plus tard, il en était sûr; car le chien faisait des efforts extrêmes de sa gueule pour le hisser au dehors par un trou qui laissait voir un coin du ciel étoilé, derrière des branches.

Après trois ou quatre tentatives infructueuses de Café, Jules fut enfin tiré de la caverne. Il était dans un petit bosquet formé par trois épinettes dont les branches, aidées de nombreuses broussailles, dérobaient l'ouverture à la vue.

Le détective regarda autour de lui.

Allait-il se faire traîner à son automobile?

Non, car il lui serait impossible de faire avancer sa machine pieds et poings liés.

Il allait lui falloir d'abord trouver une personne secourable qui lui couperait ses liens. Car les bandits l'avaient si solidement ligoté que ses efforts n'aboutissaient à rien.

La lune s'était levée et l'aurore colorait décidément l'est.

Jules Laroche regarda de nouveau aux quatre coins de l'horizon et vit une maison au loin.

D'un signe de tête, il montra la maison à Café, puis:

—Hop! En avant! commanda-t-il.

L'animal mordit les liens de son maître, mais cette fois aux jambes, et le traîna.

Le trajet fut long; mais personne ne les dérangea. Les bandits n'avaient sans doute pas encore constaté sa disparition.

Tout le monde dormait dans cette maison de cultivateurs.

—Jappe, jappe, Café, pour les éveiller, dit le détective.

Le chien se mit à aboyer. Ses aboiements sans réponse se changèrent en hurlements.

Cinq minutes se passèrent.

Mais les cris du chien ne se passèrent pas.

Un vieillard en bonnet de nuit apparut enfin à une fenêtre:

—Veux-tu te taire, animal! s'écria-t-il. Tu vas réveiller la maisonnée.

Jules dit alors au vieux:

—Voulez-vous être assez bon de venir me couper ces liens-là, monsieur, demanda-t-il. J'ai été attaqué par des chenapans qui m'ont mis dans cet état.

—Des voleurs! il y a des voleurs par ici, gémit le vieux, constatant que Jules était ligoté. Mon Dieu! Mon Dieu! Que le monde est donc méchant de nos jours! Attendez, mon pauvre monsieur, je cours vous délivrer.

Le vieillard disparut. Puis la porte extérieure s'ouvrit.

Quelques instants plus tard, le détective voyait ses liens coupés.

Il se releva et étira longuement ses membres meurtris.

Puis il appela:

—Café!

Mais Café n'était nulle part.

Le vieillard le pressait de questions. Il lui expliqua ce qui venait de se passer. Le vieux ne cessait de lever les bras au ciel et de dire:

—Mon Dieu! Mon Dieu! La fin du monde est proche!

Il parlait comme le père Latulippe!

Café avait réussi à éveiller toute la maisonnée. Dix ou douze personnes: hommes, femmes et enfants étaient maintenant groupés autour du détective qu'ils accablaient de questions.

Soudain Café fendit cette foule et vint déposer aux pieds de son maître un des sacs de la caverne. Le détective voulut lui faire une caresse de remerciement. Mais déjà le chien fuyait de nouveau.

Quelques minutes après, il revint tenant dans sa gueule le deuxième sac. Puis ce fut au tour du troisième.

—Bon Café! dit Jules, se penchant sur lui, tu es le meilleur chien du monde.

XVI

L'ANNEAU DE FER

—Vous êtes encore en retard, monsieur Laroche.

Jules Laroche sourit à Madeleine:

—Vous vous trompez, mademoiselle, fit-il. Je ne vous avais pas promis d'arriver à 9 heures ce matin. D'ailleurs, j'ai bien failli ne pas venir du tout. Un peu plus, et je prenais le train pour l'éternité. Ah! sans ce brave Café, ma carcasse ne vaudrait pas cher actuellement.

La bête remuait joyeusement le corps.

Le détective raconta à la jeune fille le drame de la nuit précédente. Celle-ci frémit en entendant cette histoire. Elle leva ses grands yeux purs sur le détective. Il semblait y avoir un peu de tendresse, un peu d'amour dans ce regard. Elle ne connaissait Jules que depuis quelques heures, et déjà son coeur battait plus vite à son arivée. N'avaient-ils pas risqué leur vie, bravé des dangers ensemble? C'est dans le péril que les grandes âmes soeurs se cherchent, se frôlent et se comprennent.

Après avoir été remettre les trois sacs entre les mains du chef de la police provinciale, à Québec, le jeune homme avait pris la route de St-Henri.

—Mon fidèle Tricentenaire est toujours ici? questionna-t-il.

—Oui. Il n'a pas fermé l'oeil de la nuit. En ce moment, il déjeune, son revolver sur la table, près de lui. Il n'a pas voulu que le père Latulippe se couchât dans notre chambre de réserve. Le vieillard dut se résigner en pestant à dormir sur un sofa, dans la pièce même où votre secrétaire a passé la nuit.

—Vous n'avez pas eu d'autre alerte après mon départ?

—Non. Tout a été bien tranquille.

Tricentenaire parut. Son maître lui dit d'aller se metre au lit, qu'il l'avait bien gagné.

Madeleine apprit au détective que le père Latulippe dormait encore, ronflant comme un orgue. Le notaire n'était pas encore levé, lui non plus.

—Nous n'avons pas de temps à perdre, dit alors Jules Laroche. Il ne faut point laisser le temps aux bandits de réfléchir et de se réorganiser. Nous devons agir vite. Je regrette d'éveiller le père Latulippe. Mais c'est absolument nécessaire.

Le vieux se fit tirer l'oreille pour se lever, mais il finit par sourire aux câlineries de Madeleine et par se décider à prendre son chapeau.

Le détective leur déclara, quand ils furent tous assis dans le Sedan. Madeleine et lui à l'avant, et le père Latulippe et Tricentenaire sur la banquette d'arrière:

—Il va nous falloir agir avec la plus grande prudence. Nous sommes rendus à la dernière étape. Il se peut que Labranche aît un émissaire caché dans les environs qui nous guette en ce moment et qui va nous suivre jusqu'à la fosse du noyé. Soyons donc sur nos gardes. Tricentenaire est armé. Moi, de même. Vous, mademoiselle Madeleine?

—Oh !moi, j'ai mon mignon revolver dans mon corsage.

—Il n'y a que vous, père Latulippe, qui êtes sans défense.

Le détective voulut donner au vieillard un revolver qu'il sortit d'une des pochettes du Sédan.

Mais le centenaire eut un grand geste comique:

—Non, non, pas de ça! Jamais! répondit-il, un pistolet, c'est bien trop dangereux. Je pourrais me tuer sans le vouloir avec ça.

C'était inutile d'insister. Le détective savait qu'il ne réussirait pas à vaincre l'entêtement peureux du père Latulippe.

L'automobile s'ébranla et prit, quelques arpents plus loin, la vieille route du Petit St-Henri.

A deux milles environ de Pintendre, Jules dit au vieux qu'il allait faire avancer sa machine très lentement afin de lui permettre de se reconnaître si possible.

Le père Latulippe fouillait les alentours du regard. Tout à coup, il dit au détective:

—Arrêtez! arrêtez!

Le Sédan stoppa immédiatement.

—Je crois que nous ne sommes pas loin de l'endroit où j'ai failli me noyer dans mon jeune temps, remarqua le viellard.

Ils descendirent tous de voiture et avancèrent sur le bord de la rivière Etchemin que la route longe pendant un mille.

Le père Latulippe suivit pendant plusieurs minutes la rive accidentée. Souvent il s'arrêtait et examinait les rochers sur sa route. Mais il secouait la tête, marmotant:

—Non. non. Ce n'est pas ça. Allons plus loin.

Une demi-heure se passa ainsi en recherches .

A la fin, le vieillard se trouva en face d'un rocher qui avançait dans la rivière. Sur le bord de ce rocher, il y avait un trou profond d'environ deux pouces de diamètre.

Le vieillard se pencha et examina longuement l'orifice. Puis il regarda, la tête audessus de l'eau, la paroi verticale du rocher.

—Je crois, dit-il en hésitant, que c'est ici que j'ai failli me noyer. Il n'y a plus d'anneau de fer. Mais ce trou-ci pourrait bien être l'endroit où on avait attaché cet anneau que le temps et un flottage de billots trop dur auront arraché.

Le détective dit alors:

—Supposons que c'est bien ici qu'était l'anneau, et tâchons de résoudre le problème en nous servant de cette base hypothétique. Il sortit de sa poche le bout de parchemin et relut:

"Le soleil se lève; je sors de ma maison. Je fais 512 pas vers la rivière. Je m'arrête et regarde. Le soleil donne sur la fosse du noyé. Je fais 21 pas, le soleil dans le dos. Ici est le salut de la Nouvelle-France."

Le détective déclara ensuite à Madeleine et au père Latulippe:

—Ici est le salut de la Nouvelle-France. "Ici", c'est la fosse du noyé et "le salut de la Nouvelle-France", c'est le trésor de Bigot. Plus nous avançons dans nos recherches plus cette opinion me semble vraie. Servons-nousen comme point de départ. L'anneau disparu était tout près de la fosse du noyé. En refaisant en sens inverse le trajet parcouru autrefois par Marcel Morin et décrit sur le bout de parchemin, je devrai finalement arriver à l'endroit où s'élevait sa maison.

Le père Latulippe interrompit Jules:

—Si vous retrouvez les ruines de cette demeure, dit-il, je suis sûr que là, je pourrais m'orienter pour retrouver la fosse du noyé.

Le détective relut encore la copie du parchemin puis il déclara:

—Du trou laissé béant par la disparition de l'anneau, je vais faire 21 pas. Mais dans quelle direction? Quand Marcel Morin a fait ces 21 pas, il avait le soleil dans le dos. C'était le matin. Le soleil se levait. Or le soleil se lève au sud-est. En me dirigeant vers le sudest, j'arriverai donc à l'endroit où se trouvait Marcel Morin avant de parcourir les 21 pas. De là, je m'en vais faire 512 pas, le dos à la rivière. Peut-être n'arriverai-je pas du premier coup aux ruines. Mais en répétant la même marche dans toutes les directions d'un demi-cercle, prenant pour centre de la circonférence l'endroit où je me serai arrêté après les 21 pas, je finirai certes par découvrir les ruines, s'il en reste.

Ce qui fut dit fut fait.

Le détective travailla une longue heure sous les regards attentifs du père Latulippe. Madeleine s'était éloignée un peu et rêvait dans un bosquet.

Jules Laroche était tout en nage. Six fois, il avait fait 512 pas sans résultat.

Enfin, du haut d'un coteau boisé, il appela le père Latulippe et Tricentenaire qui était resté dans l'automobile.

Quand ils furent arrivés sur le sommet du coteau, le détective lui montra des ruines. Le carré d'une maison apparaissait encore presque distinctement parmi les herbes et les branches.

Le vieillard contempla longtemps les ruines, puis regarda vers la rivière:

—Oh! je me reconnais à présent, s'écriat-il. Je pourais retrouver la fosse du noyé les yeux fermés. Suivez-moi, je vais vous y conduire.

Le vieillard prit le devant et descendit le coteau, suivi de Tricentenaire et de son maître .

Pas un mot ne fut échangé. Le détective avait perdu un peu de son calme. Allait-on enfin retrouver le trésor enfoui depuis près de 200 ans?

Le père Latulippe se dirigea en droite ligne vers la rivière. Quand il ne fut plus qu'à quelques pieds de l'Etchemin, il obliqua et continua sa marche pendant quelques instants. Puis, s'arêtant, il écarta les broussailles et dit au détective:

—C'est ici.

Un tertre apparaissait, bien visible, avec au milieu, une pierre taillée en forme de tomahawk.

Jules Laroche allait se pencher sur le tertre, quand il entendit la voix de Madeleine crier dans un grand accent de détresse:

—Maman, maman! Au secours, monsieur Jules!

Cri de fille aimante qui, dans le malheur, appelle d'abord sa mère instinctivement!

Qui donc avait enlevé la jeune fille?

Immédiatement, le détective fut sûr que c'était la bande de Jean Labranche qui faisait le coup, espérant que Madeleine entre leurs mains, le père Latulippe ne révélerait pas son secret.

Voler au secours de la jeune fille! Ce fut sa première pensée. N'occupait-elle pas déjà peut-être une grande place dans son coeur?

Mais allait-il laisser la fosse du noyé seule, sans gardien, à la merci des voleurs? car le trésor était là. Il n'en doutait point.

—Tricentenaire, dit-il hâtivement, tu vas rester ici et surveiller cette fosse. Si quelqu'un tente de s'en approcher, fais feu et blesse, tue, s'il le faut. Je t'enverrai du renfort de Lévis. Vous, père Latulippe, venez avec moi.

Il dut traîner derrière lui le vieillard que son grand âge empêchait de courir. Mais il avait agi si rapidement que quand il se lança en auto à la poursuite des ravisseurs, leur machine venait à peine de disparaître dans un nuage de poussière.

XVII

EN CANOT AUTOMOBILE

—Père Latulippe, quand nous tournerons le coin de la rue St-Georges et de la Côte du Passage, à Lévis, vous sauterez à bas de l'auto et vous vous rendrez au poste de police. Là, vous mobiliserez tous les agents disponibles et vous retournerez à la fosse du noyé où les agents prêteront main-forte à Tricentenaire dans la garde du Trésor.

Jules Laroche prononçait ces paroles pendant que son automobile filait à une vitesse vertigineuse sur la route Lévis-Jackman. De nombreux touristes arrêtaient leurs machines et les regardaient passer, curieux et anxieux.

Les ravisseurs étaient visibles au loin quand la route ne faisait pas de détours brusques:

—Nous gagnons du terrain, disait souvent le détective.

Ils entrèrent dans Lévis sans ralentir. Jules dut user de toute son expérience pour ne pas capoter en tournant le coin de la rue St-Georges, à peine 200 pieds en arrière des bandits.

Mais il perdit son avance quand il laissa le père Latulippe au poste de police.

Les deux autos traversèrent Lévis et gagnèrent Lauzon par la rue Wolfe. Jules eut l'ennui de voir un cycliste policier à ses côtés, lui commandant d'arrêter. Mais il lui fit voir son insigne de détective et continua.

Au bout de la ville de Lauzon, l'auto des ravisseurs ralentit, tourna et descendit une petite côte raide qui conduit à la grève de Gilmour.

Jules vit les bandits sauter dans un yatch, emportant Madeleine.

Que faire?

Il y avait un canot-automobile ancré à quelques pieds du rivage. Le détective se lança à l'eau. Il ne savait pas nager mais il n'y avait que 4 pieds d'eau au-dessous du canot.

Y avait-il assez d'essence pour lui permettre de suivre? Le moteur fonctionnerait-il?

Questions angoissantes!

Enfin, il eut la joie de constater que les deux réponses étaient affirmatives et il partit.

Le canot devait appartenir à un maniaque de vitesse, car il dévorait l'espace, effleurant à peine l'eau, comme un hydroplane.

Le yatch se dirigeait vers l'île d'Orléans, en face.

Quand il fut près du rivage, le détective vit les bandits atterrir sur la grève et se sauver vers le chemin qui contourne l'île.

Quelques instants plus tard, il atterrissait lui-même. La chance l'attendait sur la route. Comme il y arrivait, une automobile passa. Il la héla et y monta:

—Une fille a été enlevée, dit-il au seul occupant de la voiture. Aidez-moi à poursuivre ses ravisseurs. Ils s'en vont en avant. Et si vous êtes capable de faire du 75 à l'heure, faites-le.

L'autre, un jeune homme, lui dit alors rapidement qu'il le reconnaisait pour le détective Laroche et que son automobile était à sa disposition. Immédiatement il donna à son char toute l'essence qu'elle pouvait brûler.

La course ne fut pas longue.

Les bandits ne s'étaient sans doute pas attendus d'être poursuivis jusque sur l'île, car ils filaient dans un char bon marché, pratiquement incapable de vitesse.

Quand Jules ne fut plus qu'à cent pieds en arrière, il sortit son revolver et creva deux

des pneus de l'auto des ravisseurs. Mais ceux-ci continuèrent leur route.

Le détective aurait pu les dépasser. Mais il ne le voulait pas. C'était risquer sa vie inutilement. En effet, ils auraient certainement fait feu sur lui.

Que faire?

Il ne voulait pas tirer sur eux de peur de blesser Madeleine qui était là.

—Crevons leur réservoir à essence, dit-il. Ainsi, ils n'iront pas loin.

La troisième balle tirée le creva et la gazoline se mit à couler, laissant une longue marque sur la route.

Le détective put à la fin distinguer que Madeleine était du côté gauche de l'auto en arrière. En effet, elle sortait souvent le bras en dehors et montrait une manche beige, la couleur de la robe qu'elle portait ce jour-là.

Il dit alors à son compagnon:

—Les bandits vont bientôt s'arrêter. Le moteur ne fonctionnera plus, faute d'essence. Pendant une fraction de minute, ils vont en être décontenancés, ils ne penseront pas à faire feu. C'est alors que nous les dépasserons. Vous vous pencherez sous le siège et conduirez ainsi votre auto, regardant la route du petit coin d'un unique oeil. Moi, je me pencherai aussi sous le siège. Et vous verrez ce qui va arriver. Comprenez-vous bien?

—Oui.

—Ils ralentissent, ils ralentissent. C'est le temps. En avant!

Le compagnon du détective avait compris.

Quand les deux automobiles furent côte à côte, les bandits ne s'en aperçurent pas de suite. Le détraquement de leur moteur les occupait exclusivement.

Jules en profita pour bondir et, saisissant Madeleine dans l'autre auto, il l'attira à lui de toute sa force, disant à son ami d'occasion:

—En avant! A toute vitesse!

Pendant quelques secondes le détective lutta contre le poids de Madeleine qui voulait le faire basculer sur la route. Mais il vainquit et jeta Madeleine à l'arrière de l'auto, tout en lui demandant pardon de sa rudesse.

Le coup avait été fait si rapidement que les bandits n'avaient pas eu le temps d'y voir clair.

Madeleine et Jules étaient déjà loin quand ils firent feu. Toutes les balles ratèrent leur objectif.

—Maintenant, allez chercher de l'essence et poursuivez-nous, messieurs les bandits, s'écria en riant le détective.

En retournant une demi-heure plus tard à la fosse du noyé, après avoir retraversé le fleuve dans le canot-automobile, Jules dit à Madeleine avec un peu d'hésitation dans la voix:

—Madeleine, quand les bandits vous ont enlevée, j'ai senti une douleur si forte à mon coeur que j'ai compris que vous m'étiez bien chère.

—Monsieur Jules, quand vous m'avez attirée dans vos bras, m'arrachant à mes bourreaux, moi aussi j'ai senti une douleur à mon coeur, mais elle était bien douce.

XVIII

LE TRESOR

Quand Jules et Madeleine arrivèrent à la fosse, elle était entourée du père Latulippe, armé d'un gourdin, de Tricentenaire et de quatre policiers lévisiens, revolver au poing.

—Les bandits n'ont pas essayé de vous attaquer? questionna le détective.

—Non.

—Alors, à l'oeuvre.

Tricentenaire alla chercher le pique et les pelles qu'ils avaient apportés de St-Henri. Après quoi il reçut l'ordre du détective de monter dans l'auto et d'amener le notaire Morin sur les lieux.

On creusa tout autour du tertre et, à environ quatre pieds sous terre, un des agents découvrit une boîte de fer rouillée de bonnes dimensions, qu'il sortit du trou. Le détective allait tenter de l'ouvrir. Mais Madeleine lui dit:

—N'ouvrez pas cette boîte, monsieur Jules.

—Elle vous appartient, je vous obéis.

A ce moment, une voiture s'arrêtait sur la route.

A la surprise générale, Jean Labranche descendit de cette voiture et se dirigea sans hésiter vers le détective. Après avoir souri avec calme à Madeleine qui le regardait froidement, il dit à Jules:

—Voici une lettre pour vous.

Puis il continua sa route jusqu'au sommet du pic qui domine la rivière à cet endroit et se précipita sur les rocs escarpés au-dessous de lui.

Ce fut une stupéfaction générale.

Immédiatement Jules courut à son secours.

Le chef avait la tête sous l'eau. Il la lui retira.

Après avoir posé pendant plusieurs minutes son oreille sur la poitrine de Labranche, il se releva et dit tout bas:

—Il est mort!

Jules lut alors la lettre que Jean lui avait remise quelques instants plus tôt:

"Vous m'avez vaincu, Laroche. Les preuves que vous avez contre moi sont irréfutables. Je meurs, non parce que j'ai peur de la prison, mais pour éviter le déshonneur à mes parents, à ma mère surtout qui a été mon grand, mon unique amour. Vous ne refuserez pas à un mort sa dernière prière. Epargnez à papa et à maman l'épouvantable douleur d'apprendre que leur fils était un bandit. A Madeleine, je demande pardon.

Jean LABRANCHE."

—Qu'il en soit fait suivant son désir, dit la jeune fille en étouffant un sanglot.

—Le secret de Jean Labranche est mort avec lui, murmura le détective. A ses parents, je dirai qu'il est mort en essayant de me sauver la vie, alors que je me débattais dans la rivière.

XVIX

RENDEZ A CESAR...

Les agents de police transportaient la dépouille de Jean Labranche à la résidence de son père, quand le notaire Morin arriva. On le mit au courant des derniers événements.

—Que Madeleine décide, dit-il, ce que nous devons faire du trésor. Je crois qu'elle a la même idée que moi.

Le détective dit alors:

—Oui, Madeleine, décidez! Votre ancêtre Marcel Morin l'a enfoui. Vous l'avez retrouvé. Que voulez-vous en faire?

Madeleine répliqua:

—Nous allons prendre la boîte qui contient le trésor de Bigot et nous rendre à Québec immédiatement.

Le notaire Morin sourit à sa fille:

—Mais où irons-nous ensuite? questionna-t-il.

—Ca, c'est mon secret.

Quand ils furent rendus dans la vieille cité de Champlain, le détective demanda à la jeune fille quelle direction ils allaient prendre.

—Grande-Allée. Nous allons au Parlement, répondit-elle.

Le détective la regarda curieusement. Comprenait-il?

Quand ils entrèrent dans l'édifice du Gouvernement, la jeune fille dit à Jules:

—Conduisez-moi au cabinet du premier ministre.

Ce dernier était là. Ils furent introduits immédiatement, grâce à la magie de la carte du détective.

Le notaire s'avança vers le chef du gouvernement qui était son vieil ami de collège; il lui serra la main. Puis, se tournant vers Madeleine, il dit:

—Parle, ma petite.

Madeleine se recueillit:

—Monsieur le premier ministre, dit-elle, cette boîte contient un trésor. Ce trésor, l'intendant Bigot l'avait confié à mon aïeul. Nous venons de le découvrir. L'argent, l'or et les pierres précieuses que renferme cette boîte apartenaient au puple à qui Bigot les avait volés. Je le remets au peuple dont vous êtes le représentant. C'est ce que mon aïeul avait l'intention de faire. Il doit être heureux, s'il m'entend du ciel, où il est sans doute.

Les yeux du premier ministre roulaient dans l'eau:

—Mademoiselle, dit-il, au nom du peuple, je vous remercie.

Puis, spontanément, il prit la tête de la jeune fille dans ses mains et la baisa au front.

Madeleine éclata en sanglots. Elle alla se blottir dans les bras de son père. Le détective s'approcha. Celle qu'il aimait déjà auparavant avait en cette minute sublime grandi dans son amour:

—Madeleine, dit-il, laissezmoi vous donner mon baiser de fiançailles.

La jeune fille lui passa ses deux bras autour du cou et l'embrassa longuement.

Des ouvriers entraient, qui, après bien des efforts, réussirent à ouvrir la boîte.

Elle contenait beaucoup de pièces d'or, peu de pièces d'argent et beaucoup de pierres précieuses.

Le premier ministre dit au notaire:

—Je crois qu'il y en a pour plus d'un million.

Puis il s'adressa à Madeleine, s'écriant:

—Ce ne sera pas Jules Laroche, mais le peuple de Québec reconnaissant qui vous donnera votre anneau de fiançailles. Et, croyez-moi, il sera superbe!

FIN

CE SUPPLÉMENT EST DÉTACHABLE

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No. 7 MENSUEL

Rapport du Président de l'Association des Auteurs Canadiens pour l'année 1925.

Mesdames, Messieurs:—

Lorsque vous avez voulu, l'an dernier, me nommer à la présidence de notre section, vous vous rappellerez que mon acceptation fut conditionnelle à ce que la charge soit reportée, dans le plus bref délai possible, sur les épaules de quelqu'un plus qualifié que moi à diriger vos affaires.

Je ne puis, aujourd'hui, dire que le travail a été laborieux ou difficile. Nos séances ont été longuement espacées et peu de sujets ont été de nature à nous préoccuper gravement.

Il m'incombe toutefois de passer en revue les activités de la section au cours de l'année écoulée.

LOI DES DROITS D'AUTEUR

Le projet soumis au dernier parlement qui avait pour but de modifier la loi existante de 1921, en élaguant de cette loi les clauses de licences qui privaient, dans une certaine mesure, l'auteur, de la plénitude de ses droits. Cette loi n'a pas été adoptée par le parlement.

Nous revenons à la charge cette année, et notre président général, le docteur W. T. Allison, nous demande de soutenir par une résolution vigoureuse les efforts de M. L. J. Ladner, député, qui s'est occupé de cette question lors de notre dernière convention à Winnipeg et qui a bien voulu se charger de soutenir le projet de loi en question devant le parlement.

Je vous suggère d'envoyer également cette résolution à notre collègue, M. Fernand Rinfret, qui connaît à fond la question et qui peut fortement aider à sa solution.

Il est important que les auteurs canadiens français et anglais présentent un front uni dans des circonstances de ce genre, et je suis heureux de pouvoir vous dire que nos collègues français de la ville de Québec et nos collègues anglais de Montréal sont de coeur avec nous pour faire cette revendication de nos droits.

Voici le texte de la résolution envoyée l'an dernier pour appuyer le projet de loi en question:

"L'Association des Auteurs, section de Montréal et Québec, donnent leur entière adhésion au projet de loi d'auteurs soumis au Parlement par M. Chevrier, et prie le comité des droits d'auteurs de retrancher de l'ancienne loi les clauses de licences qu'ils considèrent injustes et en violation des principes de droit commun."

EFFECTIF DES MEMBRES

Nos membres nous sont restés fidèles. De fait, nous n'avons pas une seule défection à noter. Signalons et saluons avec joie l'entrée dans nos rangs d'un nouveau favori des muses, dont l'étoile monte déjà au firmament de la célébrité.

PLACE AU JEUNES

La place d'honneur, de nos jours, dans le domaine des lettres, appartient incontestablement aux jeunes. Le public, après les angoisses d'une grande guerre et l'instabilité des choses qui en résulte, reste dans l'inquiétude et continue à broyer du noir. Il veut un changement. Il lui faut un horizon vaste et clair, des idées fraiches et jeunes, des espoirs pleins de virilité.

Il veut des livres nouveaux, des thèses nouvelles, débarrassées du fatras philosophique dont on a tant alourdi son existence jusqu'ici.

C'est aux jeunes qu'il convient de réaliser

cet idéal. Ils n'auront pour cela qu'à puiser leur inspiration dans leur coeur affiné et non pas miné au contact du grand cauchemar qui semble avoir rendu les anciens tous sceptiques et hésitants.

C'est aux jeunes qu'il convient aussi, dans notre section, de prendre le gouvernement et les rames, quitte aux anciens de tenir la boussole toujours fixée vers les cimes du progrès.

Vous en arriverez sans doute à cette conclusion dans le choix des officiers que vous devez faire aujourd'hui.

COTISATIONS DES MEMBRES

N'oublions pas que pour aider aux auteurs qui trouvent que la cotisation annuelle de $5.00 est trop lourde pour leur budget, nous avons décidé, à notre réunion du 13 février, 1925, de les admettre sous le nom de membres adhérents n'ayant que voix consultative, et fixant leur cotisation annuelle à $1.00

NOS CONFRERES DE QUEBEC

Une délégation de la section de Québec est venue, au cours de l'année, discuter avec nous, un projet de scission des sections françaises avec la section centrale de l'Association. Après explications satisfaisantes, nos collèges de Québec ont abandonné leur projet.

D'accord avec nos collègues de Québec, la question des livres de prix destinés à l'enfance a été mise à l'ordre du jour, ainsi que celle de la création de bibliothèques dans les paroisses et écoles qui en sont privées. Un comité dont la composition fut laissé à l'Exécutif de Québec, sera chargé de s'occuper de cette question.

SEMAINE DU LIVRE

Il convient de féliciter le comité de la Semaine du Livre, composé de MM. Edouard Garand, Emilien Daoust, Hervé Larocque, Mmes Huguenin, Rolland et Oligny, du succès qu'il a obtenu. A l'occasion de cette Semaine, il y eut diner conjoint des sections anglaises et françaises de Montréal qui nous permit, une fois de plus, de fraterniser avec nos collègues de langue anglaise.

Les journaux prêtèrent un généreux appui à cette Semaine du Livre, ainsi que la plupart des libraires de la métropole et des environs.

NOS SECRETAIRES

Vous regretterez, comme moi, l'absence prolongée de Madame Fréchette, notre secrétaire, qui a ainsi privé la section de son active et précieuse colaboration.

Madame Henri Rolland et Melle Ernestine Vézina ont bien voulu accepter conjointement cette fonction et nous leur devons nos sincères remerciements.

Remercions également M. Aegidius Fauteux, bibliothécaire de Saint-Sulpice qui a généreusement mis la salle des réunions à notre disposition.

Permettez-moi d'ajouter un mot de gratitude à l'adresse de tous les membres de notre bureau qui ont collaboré si harmonieusement aux travaux de notre section.

Notre section compte une cinquantaine de membres et l'état du trésor est satisfaisant.

EDMOND MONTET

ENQUETE -- CONCOURS:

Notre enquête-concours a remporté un succès extraordinaire chez nos auteurs si l'on en juge par le nombre des réponses reçues à date.

Nos lecteurs savent le but de ce concours; offrir à nos lecteurs des romans qui leur plaisent, et afin de rendre cette enquête plus attractive, nous offrons comme prix aux trois solutions les plus justes trois prix de cinq piastres chacun.

Tous nos lecteurs peuvent prendre part à ce concours et la seule condition à remplir est de découper le coupon qui paraît au bas de cette page et de répondre aux deux questions qui y sont posées savoir: Lequel des romans parus dans la collection du "Roman Canadien" préférez-vous et 2e.—Combien de votes obtiendra le roman préféré?

Ecrire son nom et nous l'adresser à l'Enquête du "Roman Canadien", Boîte postale No. 969, Montréal.

Choses remarquables, tous les romans de notre collection ont eu des votes, et tous les concurrents se suivent de très près. Voici toutefois ceux qui tiennent la tête:—

1o.—La Revanche d'une race: Jean Féron.

2o.—L'Ombre du Beffroi: M. A. B. Lacerte.

3o.—L'Associée Silencieuse: Jules Louvière.

4o.—Les Cachots d'Haldimand: Jean Féron.

Envoyez ce coupon aujourd'hui! Vous êtes peut-être celui qui gagnera un cinq dollars.

CONCOURS — ENQUETE:

Le roman de votre publication qui m'a le plus intéressé est :..............................

Par ....

Le nombre de votes qu'obtiendra ce roman dans le présent concours est :.............

Nom..............................

Adresse..............................

MADAME A. B. LACERTE

"Heureuse faute!" disait je ne sais plus quel saint docteur de l'église, en parlant de la chute de nos premiers parents, qui nous avait valu la naissance du Christ.

Je viens de découvrir, dans une brochurette écrite sur Madame A. B. Lacerte et son oeuvre par une de ses intimes, que c'est au hasard d'une quasi-cécité que cette charmante femme de lettres doit la découverte de sa vocation littéraire. Et à mon tour, je suis tenté de m'écrier: "Heureuse maladie!" qui a valu à nos lecteurs une mine aussi précieuse de lecture captivante!

Madame Lacerte, de son nom de jeune fille Adèle Bourgeois, est née à Saint-Hyacinthe. Elle était l'enfant de feu l'honorable Juge J. B. Bourgeois dont le souvenir est encore bien vivace dans la bonne cité Maskoutaine. Notre collaboratrice est donc la payse de Madame Fadette, du chanoine Chartier, de l'abbé P. S. Duranleau, d'Harry Bernard et de toute cette pléiade de fins lettrés dont les rires de l'Yamaska furent le berceau.

"Grand' Pensionnaire" durant tout le temps que dura son stage au couvent, l'élève Bourgeois, qui avait déjà la hantise des vastes horizons, trompe l'ennui de sa réclusion par l'étude de sa géographie. L'étude de la géographie, c'est le voyage par la pensée et pour peu qu'on accompagne cette étude de lecture de récits de voyages, l'illusion devient complète. C'est ce que fit notre collaboratrice en herbe. La géographie d'une main, le récit de voyage de l'autre, elle faisait en imagination des voyages magnifiques, l'humble salle d'étude se changeait en somptueuse salle de réception, le couvent devenait un château antique avec chapelle gothique, donjon, oubliettes, pont-levis, etc., la tête altière d'un pin dressant son dôme vert dans le ciel bleu devenait un beffroi chargé d'ans et de mousse. Et c'est ainsi que s'écoulèrent au milieu des féeries que lui créait son imagination. les années d'enfance et de jeunesse que les autres occupent habituellement aux poupées et aux études arides.

Mariée à Monsieur Alcide Lacerte, du ministère des Douanes, elle quitta Trois-Rivières, où habitait feu le Juge Bourgeois, pour venir demeurer à Ottawa où elle n'a cessé de vivre, depuis son mariage, et où devaient éclore et s'épanouir un jour les talents d'écrivain qui germaient en elle depuis si longtemps.

Ce n'est qu'en 1915 qu'elle se voua aux lettres. Frappée soudain de quasi-cécité, elle se voit, du jour au lendemain, privée de ses chères lectures.

Etre inoccupée! pouvait-on inventer châtiment pire pour notre active collaboratrice? Etre inoccupée! Allons donc! Elle ne peut ilre, pourquoi n'écrirait-elle pas? Son premier essai est un conte qu'elle dédie à l'un de ses neveux et comme cette création est pleine de promesses, elle écrit un second et un troisième, et toute une série de contes qu'elle publiera plus tard sous le titre de "Contes et Légendes". A ce premier volume succèdera une série de romans: Némoville, La Gardienne du Phare, l'Ange de la Caverne, le Spectre du ravin, Roxane, l'Ombre du Beffroi, et bientôt elle nous donnera "Le Bracelet de Fer".

Mais Madame Lacerte n'est pas seulement romancier et conteur, elle a abordé avec succès la poésie, la conférence. le drame et l'opérette, elle est musicienne appréciée et ses oeuvres, paroles et musique, ont longtemps fait les délices des lecteurs du journal de musique "Le Passe-Temps".

Le talent de Madame Lacerte est agréable. Elle est surtout et avant tout aimable conteur. Elle écrit sans pose et sans prétention, au fil de la plume. Ses romans comprennent une abondance d'événements se pressant sous sa plume en une intrigue prenante qui captive le lecteur et a valu à leur auteur de devenir le plus lu des écrivains de chez nous.

Madame Lacerte ne fait pas du régionalisme, elle ne calque pas ses héros sur les gens qui l'entourent. Imagination tourmentée, elle ne peut s'astreindre à situer ses actions dans les cadres trop chétifs de la vie ordinaire, il lui faut un décor de rêve et de fantaisie, elle est une imaginative et non une observatrice.

A tel point que si le hasard la fait placer son action en des lieux connus, elle se fera un jeu de les transformer au gré de son imagination, de le peupler d'êtres et de choses fantaisistes et étrangères, pour ne pas dire étranges, et les rendra méconnaissables.

C'est ainsi qu'elle situera les ruines d'une ancienne abbaye dans les régions presque vierges du Nipissing, un château ancestral en pleine Saskatchewan, etc....

Les puristes crieront au scandale; mais notre collaboratrice se soucie très peu de leurs jugements, elle ne prétend faire ni histoire ni science, elle écrit à la guise de son imagination, elle n'écrit que pour intéresser et plaire, conteur dans la pleine acception du mot, elle a ce privilège de tout voir à travers le prisme de son imagination qui embellit et grandit les choses et elle a le talent suprême de faire partager ce mirage à ses lecteurs.

ERNEST RAL.

FEUILLETON DE LA "VIE CANADIENNE"

LA VIERGE D'IVOIRE

Grand récit canadien inédit

par JEAN FÉRON

(Suite de la dernière livraison)

Depuis vingt-deux ans que M. Roussel avait fondé son foyer, jamais un souci grave n'était venu troubler sa paix, jamais une dispute ne s'était élevée sous son toit. Et pendant ces vingt-deux ans M. Roussel et sa femme avaient vécu comme en un paradis, tous deux contents de la vie. Leur fille avait été l'ange récréatif du foyer jusqu'au jour où il avait fallu mettre Lysiane au pensionnat. On avait bien un peu souffert de cette séparation, mais on comprenait que le vrai bonheur ne s'achète que par les sacrifices. Durant cinq années Lysiane était demeurée au pensionnat, ne venant séjourner chez ses parents que durant les trois mois de vacances. Mais à dix-huit ans elle était revenue pour toujours, bien instruite, heureuse, pour continuer la joie au foyer paternel. Et depuis deux ans—car Lysiane atteignait maintenant l'âge de vingt ans—le bonheur avait été parfait.

Mais voilà que tout à coup un mal étrange, un mal inconnu s'était emparé de la jeune fille; c'était au mois d'octobre. Ce mal avait tout d'abord produit chez Lysiane un ennui de tout, un dégoût pour les choses de la terre, une indifférence pour tout ce qui l'entourait. Ensuite la lassitude l'avait clouée presque journellement sur une chaise-longue, et peu après elle dut prendre le lit. Elle s'était très vite amaigrie, ses joues s'étaient creusées, ses lèvres s'étaient décolorées, et l'on eût juré que l'anémie allait emporter vers la cendre ce jeune corps, si sain et si vigoureux, que la maladie n'avait pas encore effleuré jusqu'à ce jour funeste.

Le docteur Rouleau avait été appelé d'urgence; mais n'ayant pu trouver de symptômes définis, il avait hoché gravement la tête. Néanmoins il avait promis de faire tous ses efforts pour trouver ou localiser le mal, et d'appeler à son aide tout ce que la science moderne pouvait mettre à sa disposition pour arracher la jeune fille à la tombe qui semblait l'attirer irrémédiablement.

Et le mois d'octobre s'était achevé, novembre avait passé, décembre était venu.... mais Lysiane n'était plus qu'une moribonde dont on attendait le trépas d'un jour à l'autre. Il ne restait plus en elle qu'un souffle de vie.

Le soir du 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, M. Roussel et sa femme s'étaient réunis au chevet de leur fille, parce que le docteur avait dit l'après-midi de ce jour:

—Je puis et je voudrais me tromper, cher Monsieur Roussel, mais je crains fort que votre pauvre enfant ne soit finie! Demain elle ne sera peut-être plus qu'un cadavre!

M. Roussel avait sangloté, la mère avait pleuré le reste de ses larmes, et tous deux pensaient assister aux derniers moments de leur enfant tant aimée.

Et cette enfant demeurait là immobile, avec ses grands cheveux blonds éparpillés sur les oreillers, les paupières closes, la bouche entr'ouverte et livide de laquelle ne s'échappait qu'une respiration imperceptible. Ses mains décharnées, blanches, si blanches qu'elles étaient transparentes, reposaient inertes sur les couvertures du lit. Sans le dernier souffle de vie qu'on devinait, on eût dit que cette forme humaine inanimée n'était plus qu'un cadavre.

Mais il restait un autre signe d'existence chez Lysiane: de temps à autre ses lèvres s'agitaient et l'on pouvait apercevoir la naissance d'un sourire. Est-ce que déjà cette enfant souriait aux choses de l'au delà?

Au moment où une horloge sonnait neuf heures à l'étage inférieur, un timbre résonna.

—Voici une visite, annonça Mme Roussell sur un ton morne et sombre.

(Suite à la page 60)

LA VIERGE D'IVOIRE

(Suite de la page 59)

—Cela doit être le docteur, dit M. Roussel.

L'instant d'après une servante venait introduire un jeune homme dans la chambre de Lysiane. Mme Roussel courut à sa rencontre et prononça avec un sourire désespéré:

—Monsieur Drolet, je pense bien que c'est la fin!

—J'avais informé Fernand de la mauvaise nouvelle, dit M. Roussel.

—C'est vrai, madame, répliqua ce jeune homme que nous connaissons un peu. C'était ce même Fernand qui, un jour du mois d'octobre dernier, avait dit à Philippe que M. Roussel avait besoin d'un employé. Fernand Drolet depuis plus d'un an aimait Lysiane, et tous deux avaient échangé des promesses.

Agé de 27 ans ce jeune homme avait un bel avenir devant lui. Il était le secrétaire d'une compagnie d'assurance dans laquelle son père était intéressé financièrement. Il

(Suite à la page 66)

LA BAIE

(En marge d'une critique)

"Chaque fois que le rossignol chante, les corbeaux croassent".

Cet aphorisme me venait à l'esprit, l'autre soir, à la lecture d'une étude sur la "Baie", de Damase Potvin, parue dans le "Quartier Latin".

Le petit maître qui a signé cet article est un pince sans rire ou un fieffé imbécile. Nul doute qu'il a voulu se payer la tête de ce brave Abbé Groulx en conseillant à un maître du régionalisme comme Potvin. "S'il veut être régionaliste, d'étudier un peu autour de lui, et de constater aussi ce qui a fait le succès de "Rapaillages", de "Chez Nous", et autres oeuvres du terroir."

Je ne conteste pas les grands talents d'historiens de l'abbé Groulx; mais que l'on propose comme modèle de littérature régionaliste cette pâle imitation du "Chez Nous" du juge Rivard, ma foi c'est trop fort.

Et que l'on donne ce conseil à l'homme qui a le plus fait pour la littérature régionale, pour celui qui a été un précurseur, un vulgarisateur des choses de chez nous, allons, mon petit, tiens tes chiens, comme on disait de notre temps de collège.

L'éphèbe qui écrit dans la feuille universitaire prétend que le héros de Potvin n'offre rien de très héroique. Pour lui, l'héroisme en est restée à la définition qu'en donnent Homère et Virgile, pour être un héros, il faut être un Dollard des Ormeaux, une Madeleine de Verchère, un d'Iberville etc., l'héroisme n'est que la résultant d'une action d'éclat, les mille et une souffrances supportées chrétiennement, les sacrifices de chaque jour offerts en holocauste à une cause, cela ne compte pas dans le grand livre de la vie, il ne voit que les majuscules aux somptueuses enluminures, les humbles lettres du texte ne sont là que pour remplir les vides.

Et puis le jeune puriste déclare à priori que "nous ne pouvons nous émouvoir à entendre parler le bon vieux langage canadien français des campagnes, tel qu'il est parlé par le colon de "la Baie". Il doute même fort qu'il puisse ressembler au langage des aieux. Nos cousins de France en douteraient plus que lui, ajoute-t-il encore.

Et où a-t-il trouvé que le langage employé par le romancier québecquois ne soit pas le vrai bon vieux langage des campagnes canadiennes, surtout celui d'il y a cinquante ans, avant que les anglicismes ne nous aient pénétrés? Avant que nous gens ne se soient habitués à dire: "Les chemins qui sont roughs, mais qu'on tough tout de même", suivant le langage si harmonieux de l'abbé Groulx proposé comme modèle par le jouvenceau critique?

Si Monsieur Laurencelle, car c'est ainsi qu'il se nomme, qui affirme si gratuitement que la langue de la "Baie" n'est pas du vocabulaire du terroir, veut bien se donner la peine de parcourir les campagnes comme l'a fait Damase Potvin, s'il veut bien étudier le parler de nos habitants, non dans les croquis pris plus ou moins sur le vif, mais aux sources vives, il verra que le volume entier ne contient pas dix lignes qui ne soit d'usage quotidien dans nos campagnes des environs de Québec.

J'avais lu la "Baie" et j'en étais resté charmé. Aucun auteur n'avait encore exprimé la vie de nos gens avec une si vivante simplicité. L'âme de nos terriens y était dépeinte avec une véracité empoignante, avec sa grandeur fruste et ses faiblesses souvent naives, avec sa philosophie primitive et sa robuste confiance en Dieu. J'avais trouvé en certaines scènes du volume de véritables petits chefs d'oeuvres d'émotivité et voici que pendant que le charme opérait encore, les croassements de ce jeune corbeau commencent à se faire entendre.

Quand donc aura-t-on chez nous le sens de la critique? Le Quartier Latin est une revue où le bon goût devrait être de mise, pourquoi y laisse-t-on cette section si importante d'une revue dite littéraire, sous le contrôle d'incapables qui jugent tout suivant des conventions surannées? "La Baie" est probablement l'ouvrage le plus vrai, le plus sincère et le plus émouvant qui soit sorti de presses cette année et cependant, s'il fallait en croire le jeune Laurencelle, ce serait une oeuvre de valeur nulle. Et allez vous efforcer de produire maintenant!

Que le petit Laurencelle n'ait pas aimé la "Baie" ce n'est en somme que question de déformation de goût; mais qu'il dise: "Jusqu'à "La Baie", Damase Potvin nous était inconnu". cela prouve, pour un critique littéraire, qu'il est non seulement un juge inapte; mais aussi un ignorant. Damase Potvin est un pionnier des lettres canadiennes, il est l'âme du mouvement littéraire dans la ville de Québec, c'est à lui que l'on doit la première édition, la seule canadienne, de la "Maria Chapdelaine" de Louis Hémon. Aidé de Désilets, il maintient le "Terroir" depuis plusieurs années et ses romans: Restons chez Nous, Le Membre, l'Appel de la Terre, le Français, ont établi assez solidement sa réputation littéraire pour que les attaques de ce frais émolu de collège ne puisse l'ébranler.

Qu'après cela, Monsieur Laurencelle, membre de cabinet d'un parlement pour rire, ajoute: "Dans une semaine, nous l'aurons oublié", ma foi, je ne crois pas que Monsieur Potvin ou sa gloire littéraire n'en souffre.

JULES LARIVIERE

EASTMAN

Fils de la ville, enfant de tristesse et de bruit,
Rêveur insatiable et qui te plains sans trève,
Je saurai, si ton pied me suit,
Te conduire en un lieu plus charmant que ton rêve.

C'est un village assis dans les côteaux, et tel
Que l'on dirait, à voir les blanches maisonnettes
Dormir sous l'azur immortel,
Petits moutons épars en un bois d'épinettes.

Sur le sentier bordant le lac cristallisé
On rencontre, fixée aux branches les plus hautes,
Une corneille à l'oeil rusé,
Très-droite. Et le chemin grimpe et descend les côtes.

Parfois un aboiement, une voix d'homme, un choc....
Mais, de l'aube au couchant, par-dessus le village
Un coq répond à l'autre coq,
Et les pins font le bruit des vagues sur la plage.

Plus loin, bien au-delà des paisibles maisons,
Haussant leurs fronts neigés, éternels, immuables,
Les monts qui gardent l'horizon
Semblent protéger l'homme et ses foyers aimables.

C'est là qu'on vit, c'est là qu'on respire à plein sein,
C'est là qu'il faut porter sa volonté blessée;
C'est là, fils des trottoirs malsains,
Qu'on peut renouveler son âme et sa pensée.

Cher village où le charme à la force est uni,
Toi qui donnes la joie aux âmes orphelines,
O bon village, sois béni,
Et souris à jamais dans tes belles collines!

ROBERT CHOQUETTE

Membre de la Poetry Society de Londres, lauréat à la Revue des Poètes, de Paris, 1925, *prix d'avril* 1926.

LA VIERGE D'IVOIRE

(Suite de la page 79)

avait un salaire plus que suffisant pour lui permettre de vivre honorablement, et avec ses économies, les placements sûrs qu'il pouvait faire et avec la petite fortune que lui laisserait ses parents, Fernand Drolet pouvait envisager l'avenir avec confiance.

Or, à mesure que le mal inconnu dévorait la fille de M. Roussel, Fernand Drolet s'inquiétait et il souffrait énormément, tout autant peut-être que le négociant lui-même. Pendant un certain temps il venait tous les soirs et tous les dimanches passer quelques heures auprès de celle qu'il avait choisie pour sa compagne future. Mais comme Lysiane ne semblait pas prendre de mieux, comme elle paraissait être marquée du sceau fatal de la mort, Fernand se désespéra, et peu à peu il cessa ses visites. Il les cessa auprès de Lysiane parce que le docteur Rouleau avait ordonné l'éloignement de tout visiteur. Puis, plus tard, la douleur de M. Roussel et de sa femme lui devint insupportable, car cette douleur pesait trop sur la sienne à lui, et il ne vint presque plus sur la rue Sainte-Famille.

Mais en ce jour du 8 décembre, après que le docteur eut annoncé à M. Roussel que sa fille allait bientôt cesser de vivre, le négociant avait téléphoné la terrible nouvelle à Fernand Drolet qui, cette fois, se fit un devoir de venir assister aux suprêmes moments de Lysiane.

Le jeune homme s'était donc approché du lit de la moribonde, l'avait regardée longuement, puis il s'était écarté brusquement en sanglotant. Et sans un mot d'explications, à la profonde stupéfaction de M. et de Mme Roussel, le jeune homme s'en alla, il s'en alla pleurant de tous ses yeux et de tout son coeur... mais il s'en alla comme un fuyard!

Au fond de son âme ce cri lugubre s'élevait:

—Adieu, Lysiane! Adieu! nous ne pourrons pas être l'un à l'autre...Dieu te rappelle à lui!

Oui, ce jeune homme avait été frappé par une douleur terrible! Car, en dépit de l'incapacité de la science médicale, il avait conservé un dernier espoir: peut-être que la nature forte et saine de Lysiane reprendrait le dessus! Mais voilà que, sans s'y attendre sitôt, il venait de voir un cadavre! La vue de ce cadavre l'avait frappé au coeur mortellement peut-être!

Il voulut échapper à sa douleur: il demanda un congé de deux mois et s'en alla aux Etats-Unis. Il ne voulait pas être dans cette même ville où bientôt, dans quelques jours, on mettrait en terre le corps de celle qu'il avait aimée jusqu'à la folie! Il ne voulait pas être là, afin de n'être pas forcé d'assister aux funérailles; car alors il savait qu'il ne pourrait contenir sa douleur, et cette douleur il voulait la dérober aux yeux des profanes! N'importe! Fernand était parti comme un lâche.... il avait déserté tout au moins ceux qu'il aurait dû consoler et encourager, c'est-à-dire M. et Mme Roussel! Mais enfin la douleur ne se contrôle pas, et l'on ne peut pas condamner toujours les actes d'un homme, quand ces actes ont été le fait de circonstances imprévues et terribles qui, un moment, peuvent dérouter l'homme le plus fort et le plus habile.

Quant à Lysiane, elle n'avait pas eu connaissance de la présence de Fernand près de son lit; elle était demeurée comme avant, immobile et les yeux fermés.

Le silence demeurait profond. Le père et la mère restaient comme statufiés devant la couche funèbre, la bouche crispée par la douleur immense, les yeux rougis et lourds.

Une heure s'écoula ainsi. Tout à coup la moribonde ouvrit ses yeux, tourna ses regards agonisants vers sa mère, sourit im-

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Nous avons reçu une lettre d'Italie, nous demandant un exemplaire du livre d'Arthur St-Pierre: "Le Problème Social".

C'est le Prof. Alfonse de Pietri-Tenelli, Venezia, Ca'Foscari (Italia). Le Prof. Pietri-Tenelli est le directeur de la revue "Rivista Di Politica Economica" de Rome. Nous ne pouvons nous défendre d'une certaine fierté de voir nos livres en Italie.

* * *

Du Lac Edouard, nous arrive un manuscrit de M. Ste-Marie, souhaitons qu'il soit accepté par le comité de lecture:

* * *

Avec "Le Patriote" roman de Jean Féron, les Editions Garand commenceront une campagne de publicité par les affiches (Bill Posters).

* * *

Nous sommes heureux d'annoncer aux auteurs que "Le Roman Canadien" entre maintenant à Paris et à Versailles et est en vente aux librairies suivantes à Paris:

G. Bouquet, Boulevard Maganta.
Agence Générale de Librairie et d'Importation, rue de Lille.
Cercle de Librairie, Boulevard St-Germain.
Librairie Picart, Boulevard St-Michel.
La maison du Livre Français, rue Félibien.
Librairie Guillaume Budé, Boulevard Raspail.

* * *

"Les Belles Editions", R. Duperay, Libraire, rue de Constantin, Alger, vend le Roman Canadien. Avec ce nouveau dépositaire en Afrique, nous avons les deux extrémités de l'Afrique, car depuis longtemps, nous allons à "Cape-Town Afrique-Sud", grâce à l'organisation de Dawson & Son qui sont également nos dépositaires à Paris et à Londres.

* * *

Nous allons également en Inde-Chine, à Saïgon rue Catinat, grâce à la société anonyme des Imprimeries et Librairies Indo-Chinoises, qui ont aussi une succursale à Paris rue de l'Aqueduc où se vendent également nos éditions.

* * *

Pour ceux que cela intéresse, nous avons également un dépositaire à Versailles, rue "De la Paroisse", chez Melles Hellie, Soeurs". Notre organisation progresse en Europe.

* * *

Nous avons fait de la publicité dernièrement sur le journal publié en mer sur les navires de la Cie. Générale Transatlantique; ce journal s'intitule"l'Atlantique" et plusieurs canadiens qui s'y trouvaient ont été étonnés de voir annoncé le dernier roman de Jean Féron: "Les Cachots d'Haldimand".

* * *

Nous recevons de Jean Féron: Le Drapeau Blanc" et "Jean de Brébeuf" nous publierons prochainement ces ouvrages. Cet auteur nous annonce "Le Manchot de Frontenac" et "Les Trois Grenadiers" pour bientôt.

* * *

Nous publierons prochainement de Mde Théry, un roman intitulé: "Autour d'un nom."

* * *

De M. L. N. Sénéchal, adapteur du roman "L'Aveugle de St-Eustache" avec le succès que l'on connaît nous apporte une pièce nouvelle intitulée "La Somnanbule."

* * *

Nous avons reçu de Joliette, "L'Amour Maternel" par M. H. Dumont.

* * *

De M. Dreux nous arrive "L'Otage" accepté par le comité de lecture.

M. Dreux nous annonce pour prochainement un grand roman canadien.

* * *

De M. Monarque, avocat, membre de la société historique, et collaborateur à la revue trimestrielle, nous arrive une étude historique sur Haldimand.

* * *

M. Ubald Paquin termine en ce moment: Le Lutteur, nouveau roman canadien.

* * *

Nous accusons réception d'un manuscrit de M. Boissonnault, intitulé: L'enfant volé.

* * *

Nous avons reçu une nouvelle pièce de théâtre de M. Paul Coutlée, intitulé: La visite nocturne.

* * *

Voici pour abréger, une liste des derniers manuscrits soumis:

Ma femme et moi par A. Huot.
Contes d'orient par Mme Mathis.
Le bateau fantôme par M. J. P. O. Cyr.
Pierre par A. Lessard.
Le triomphe de la vertu par Reine de Cythère.
Ninon, par Bohème.
La ceinture flèchée par A. Huot.

* * *

Le résultat du concours David, nous arrive en dernière heure: sur six vainqueurs, il y en a deux édités chez Garand; ce qui représente le tiers des gagnants; nous ambitionnons plus pour l'an prochain et nous sommes à la recherche des nouveaux auteurs qui décrocheront encore la palme.

Nos félicitations les plus sincères aux gagnants, et surtout à M. St-Pierre & Choquette, qui représentaient la maison Garand.

* * *

Depuis quelque temps nous faisons de la publicité en Chine, dans Le Journal de Péking.

* * *

L'association des auteurs canadiens organise sous l'habile direction de M. Victor Barbeau et de M. Montet, une soirée des poètes canadiens.

Cette soirée aura lieu vers la fin mai dans la salle de La Bibliothèque St-Sulpice.

LA VIERGE D'IVOIRE

(Suite de la page 64)

perceptiblement et demanda dans un souffle épuisé:

—Maman... je voudrais bien avoir ma Vierge d'Ivoire!

—Mme Roussel se pencha sur sa fille et, pleurant encore, répondit:

—Tu l'as perdue, ma pauvre enfant!

—Je sais, je sais... murmura Lysiane avec une sorte d'impatience. Mais si on la cherchait...

M. Roussel regardait sa femme sans comprendre.

Elle lui expliqua:

—Elle parle de cette petite statuette en ivoire que lui avait donnée un jour, comme talisman, la supérieure du pensionnat. C'est un objet unique en son genre. Te rappelles-tu?

—Oui, je me souviens. Lysiane me l'a montrée une fois. Mais j'ignorais qu'elle l'eût perdue.

—Elle l'a perdue justement quelques jours avant sa maladie, au mois d'octobre dernier. Est-ce vrai, chérie?

—Oui, c'est en revenant de Notre-Dame où j'étais allée faire une visite.

—Tu voudrais la ravoir? demanda M. Roussel.

—Oui.... il me semble que je mourrais mieux en paix!

—Mais il y a longtemps, on a dû la ramasser.... Pourquoi ne m'as-tu pas dit cela plus tôt?

—J'étais déjà malade, je ne savais pas que je l'avais perdue....

—-Elle m'a confié cette perte longtemps après, dit Mme Roussel.

La jeune fille avait repris son immobilité de l'instant d'avant. Seulement sa respiration était plus accentuée, presque rauque, comme si l'effort qu'elle avait fait pour parler l'eût très fatiguée.

—Sais-tu ce que je ferais, mon ami? murmura Mme Roussel.

—Parle, Laure, je suivrai ton conseil.

—Je mettrai un avis dans les journaux.

—Mais si Lysiane doit mourir?

—Qui sait?.... Elle peut vivre encore plusieurs jours....

—Soit. Demain je ferai mettre l'avis dans tous les grands journaux de la ville.

LA VIERGE D'IVOIRE

(Suite de la page 66)

Le silence s'établit encore.

Au bout d'un moment l'agonisante balbutia sans relever ses paupières:

—Je voudrais ma petite Vierge d'Ivoire!

C'était une suplication désespérée.

Mme Roussel pencha ses lèvres sur le front de sa fille et lui murmura:

—Lysiane, tu l'auras ta petite Vierge d'Ivoire!

La jeune fille sourit et ouvrit les yeux.

—Vrai, maman? fit-elle avec un regard reconnaissant.

—Oui, ton père va la demander dans les journaux, et on te la rapportera sûrement.

—Oh! que je serais contente! Il me semble, maman, que je serais mieux... il me semble que je pourrais vivre encore!

Et elle continua de vivre, la pauvre enfant, malgré les craintes exprimées par le docteur Rouleau, ou mieux elle se retint accrochée à son dernier souffle d'existence. Car, le lendemain, Lysiane était encore vivante. L'espoir de ravoir sa petite Vierge d'Ivoire la retenait peut-être dans le monde des vivants. Mieux que cela: elle paraissait avoir repris un peu de force, elle sortait plus souvent de son état comateux.

De bonne heure ce jour-là M. Roussel se rendit aux bureaux des grands journaux et fit inscrire l'avis pour retrouver la statuette d'ivoire; une belle récompense était promise à qui la rapporterait.

Et durant tout ce jour Lysiane ne cessa de répéter dans un balbutiement à peine perceptible:

—Je voudrais bien avoir ma Vierge d'Ivoire!

Chaque fois que Mme Roussel entendait cette supplication, elle promettait à sa fille sa Vierge d'Ivoire, elle l'assurait que bientôt, ce soir peut-être, demain à coup sûr, on lui rendrait sa statuette.

Et il faut croire que cette promesse exerçait une certaine influence heureuse sur l'organisme défait de la malade, car la vie semblait revenir peu à peu.

Mme Roussel, maintenant, vivait de l'espoir qui faisait vivre sa fille.

Mais au soir survint un changement qui fut un nouveau coup terrible pour le père et la mère de la malade:

Monsieur Roussel avait dit à Lysiane:

—Ma chère enfant, tous les journaux ont demandé ta Vierge d'Ivoire. Espère... tu l'auras bientôt!

La jeune fille avait fermé les yeux et de sa poitrine s'était exhalé un long soupir; puis elle était demeurée plus immobile que jamais, plus inerte, plus livide. On ne percevait plus rien de sa respiration. Seulement, on découvrait sur les lèvres qui s'étaient fortement pressées l'une sur l'autre comme l'ombre d'un sourire céleste.

M. Roussel et sa femme poussèrent un cri:

—Elle est morte!....

—O mon Dieu!... O mon Dieu!...

Et à genoux près de la couche funèbre la mère douloureuse s'était écrasée, incapable de pleurer, mais laissant entendre des gémissements lugubres.

Mais non.... Lysiane n'était pas morte encore!

(Suite à la page 68)

LA VIERGE D'IVOIRE

(Suite de la page 67)

VII

QU'ETAIT DEVENUE LA VIERGE D'IVOIRE?

Ce soir-là, comme d'habitude, Philippe Danjou avait soupé chez Amable Beaudoin. Après avoir causé un quart d'heure avec Eugénie, très heureux, le jeune homme avait pris le chemin de son appartement sur la Place Viger.

Les soirs qu'il ne sortait pas, Philippe lisait. Il lisait les journaux d'abord, les livres nouveaux ensuite.

Après être entré chez lui, il alluma sa pipe et déploya LA PRESSE, journal qu'il semblait préférer aux autres.

Il neigeait ce soir-là, et l'on se sentait mieux à l'aise dans une chambre tiède et confortable que dehors, dans l'humidité et sous la neige molle qui tombait par gros flocons.

Durant une bonne demi-heure Philippe parcourut le journal. Tout à coup il laissa passer entre ses lèvres une exclamation de surprise, puis ses yeux s'agrandirent outre mesure et il murmura:

—Voyons! est-ce que je ne vois pas deux au lieu d'un?

Et il relut à mi-voix ce qui l'avait frappé.

(à suivre)

EXTRAIT DU CATALOGUE DE LIVRES CANADIENS

NOS ROMANS CANADIENS

L'IRIS BLEU, par J. E. Larivière, 2e édition.
LE MASSACRE DE LACHINE, épuisé.
MA COUSINE MANDINE, par N. M. Mathé, 2e édition.
LES FANTOMES BLANCS, épuisé.
LA MÉTISSE, par Jean Féron.
GASTON CHAMBRUN, par J. F. Simon.
LE LYS DE SANG, par Henri Doutremont.
LE SPECTRE DU RAVIN, par Mme A. B. Lacerte, épuisé.
LE MÉDAILLON FATAL, par Andrée Jarret.
L'AVEUGLE DE ST. EUSTACHE, par Jean Féron. 2e édition.
NYPSYA, par Henri Doutremont.
FIERTÉ DE RACE, par Jean Féron.
ROXANE, par Mme A. B. Lacerte.
LA REVANCHE D'UNE RACE, par Jean Féron.
L'EXPIATRICE, par Andrée Jarret.
L'ASSOCIÉE SILENCIEUSE, par J. E. Larivière.
L'OMBRE DU BEFFROI, par Mme A. B. Lacerte.
LA BESACE D'AMOUR, par Jean Féron.
LE GRAND SEPULCRE BLANC, par Emile Lavoie.
LES CACHOTS D'HALDIMAND, par Jean Féron.
LA CITÉ DANS LES FERS, par Ubald Paquin.
LA TAVERNE DU DIABLE, par Jean Féron.
LE TRÉSOR DE BIGOT, par Alexandre Huot.

Chacun de ces volumes est envoyé par la malle sur réception de **30 cents.**

JULES FAUBERT, par Ubald Paquin. **Prix 25c**
LA DAME DE CHAMBLY, par Andrée Jarret. **Prix 75c**
LA BAIE, par Damase Potvin. **Prix 50c**
LE FRANÇAIS, par Damase Potvin. **Prix 75c.**

THÉÂTRE CANADIEN

LA SECOUSSE, par Jean Féron, pièce en 3 actes.
LA PIPE DE PLATRE, par Alexandre Huot. Comédie en un acte. 2e édition sous presse.
LES PAMOISONS DU NOTAIRE, comédie en 1 acte et trois tableaux, par A. Huot.

PRIX CHACUNE: 25 cents

LES RÉCITS CANADIENS

LE PHILTRE BLEU, par Jean Féron.
LA FEMME D'OR, par Jean Féron.
LE SECRET DE L'AMULETTE, par Régis Roy.

PRIX: 15 cents

ÉTUDE HUMORISTIQUE SUR LES AUTEURS CANADIENS

Littérature, à la manière de. . . . . .nos auteurs Canadiens
Par MM. Louis Francoeur et P. Panneton
3ième prix au concours provincial 1924 (Prix David)

PRIX: 65 cents. PAR MALLE: 70 cents

CHANSONS CANADIENNES

Recueil de 5 chansons nouvelles publiées avec accompagnement de piano, par Mme A. B. Lacerte.

PRIX: 10 cents

POÉSIES

À TRAVERS LES VENTS, par Robert Choquette.
LES GUERETS EN FLEURS, par Ulric Gingras.

PRIX CHACUN: 75 cents PAR MALLE

EMILE NELLIGAN ET SON OEUVRE, 2e édition.

PRIX PAR MALLE: $1.00

SPÉCIAL

JOURNAL D'UN ÉTUDIANT, par Jean Des Bois. **Prix 75c**
LE PROBLÈME SOCIAL, par Arthur St-Pierre. **Prix $1.25**

CONTES ET NOUVELLES

LE VILLAGE, par J. A. Loranger. **Prix 50c.** Epuisé.
AU CREUX DES SILLONS, par Joseph Raiche. **Prix 50c**
DANS L'INTIMITÉ DU VIEUX FORT, par L. J. N. Blanchet. **Prix 75c**

PROCHAINEMENT DANS "LE ROMAN CANADIEN"

LE PATRIOTE, par Jean Féron.
LE MORT QU'ON VENGE, par Ubald Paquin.
LE CAPITAINE ARAMÈLE, par Jean Féron.

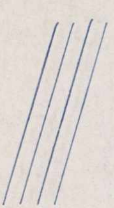
EDITIONS EDOUARD GARAND, 153a rue Ste-Elisabeth, MONTRÉAL, B. P. 969
ENCOURAGEZ LA LITTÉRATURE NATIONALE

UNE BONNE NOUVELLE A NOS LECTEURS !

LE ROMAN CANADIEN



À meilleur marché



Le Roman Canadien, considérant la vogue toujours croissante dont il jouit auprès du public, a décidé de réduire le prix de ses romans ; nous ne voulons pas dire de quelle manière pour le moment, réservant notre surprise pour quelques mois.

Il est entendu que nous publierons sur le même papier de luxe, et que nous garderons notre toilette typographique impeccable, nos illustrations à l'intérieur et notre couverture en cinq couleurs du maître illustrateur Albert Fournier.

Nous demandons au public de bien vouloir continuer son appui et nous vous demandons de renouveller votre abonnement immédiatement où de vous abonner.

Prix: $3.00 pour 12 numéros

Veuillez trouver ci-inclus, la somme de trois dollars pour l'abonnement de 12 numéros du Roman Canadien.

Nom ....

Adresse ....

Ville ....

Pays ....

Veuillez commencer mon abonnement avec le numéro du mois de..

Imprimerie des Editions Edouard Garand